

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION

**MON CŒUR EST DANS LA JOIE
CAR TU ES VIVANT, Ô CHRIST**



RIMINI 2017

MON CŒUR EST DANS LA JOIE CAR TU ES VIVANT, Ô CHRIST

EXERCICES DE LA FRATERNITÉ
DE COMMUNION ET LIBÉRATION



RIMINI 2017

© 2017 Fraternità di Comunione e Liberazione

Traduction : Chiara Bignamini-Verhoeven, Isabelle Rey, Valeria Dawonauth

« À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa Sainteté le pape François, en union spirituelle, leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il souhaite aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenus par la certitude de la présence du Christ ressuscité et vivant, dans un monde déchiré par la logique du profit qui crée de nouvelles formes de pauvreté et engendre la culture du rebut.

Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour que puisse se réaliser cette révolution de la tendresse entreprise par Jésus avec son amour de prédilection pour les petits, dans le sillage tracé par le prêtre M^{gr} Luigi Giussani, plein de mérites, qui nous exhortait à aimer la pauvreté. Et tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité. »

Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté,
le 28 avril 2017

Vendredi 28 avril, le soir

À l'entrée et à la sortie :

Franz Schubert, Symphonie n° 8 en si mineur, D. 759

« Symphonie inachevée »

Carlos Kleiber – Wiener Philharmoniker

« Spirto Gentile » n° 2, Deutsche Grammophon

■ INTRODUCTION

Julián Carrón

« Que notre prière ne soit pas un geste mécanique », nous disait don Giussani. Alors, « dressons notre conscience, réveillons notre responsabilité ! [...] C'est comme si le monde entier était sous cette chape de plomb qu'est l'oubli du but pour lequel on se réveille le matin, on reprend les choses en main, on se reprend en main. L'impact que toutes les choses ont sur l'homme est de lui dire : “Réveille-toi [...]”. [...] Mon Dieu, il faudrait vraiment que cela soit la reconquête de chaque matin ! Au contraire, c'est un lourd oubli qui discrédite nos journées habituellement dès le début, même si elles sont ensuite pleines d'activités. [...] Lorsque nous nous retrouvons, c'est pour regarder vers la lumière [...] [pour nous ressaisir et sortir de cet oubli, pour] ne pas permettre que l'homme près de nous pleure, seul et sans horizon. [...] Ainsi, à cet instant même, notre tête peut émerger du brouillard habituel qui l'enveloppe normalement : reprenons conscience, assumons de nouveau notre responsabilité pour nous et pour les choses, par amour pour nous et par amour pour le soleil, par amour pour nous et par amour pour les hommes. [...] C'est de nous que dépend le fait que cette compagnie soit réveillée et subsiste dans le monde, cette possibilité de compagnie qui abolit l'extranéité entre toi et moi, entre un homme et l'autre, et qui permet que les choses soient utiles, que le temps soit utile ».¹

Demandons cela avec toute la conscience dont nous sommes capables.

Discendi Santo Spirito (Invocation à l'Esprit Saint, ndt)

Au début de ces exercices, je vous lis le télégramme que nous a envoyé le Saint-Père : « À l'occasion de la session annuelle d'exercices spirituels pour les membres de la Fraternité de Communion et Libération qui se tient à Rimini, Sa

¹ L. Giussani, *Un evento reale nella vita dell'uomo (1990-1991)* [Un événement réel dans la vie de l'homme], BUR, Milan 2013, p. 219-220.

Sainteté le pape François, en union spirituelle, leur adresse sa pensée cordiale et bienveillante. Il souhaite aux nombreux participants ainsi qu'à tous ceux qui suivent les exercices en liaison satellite d'abondants fruits de redécouverte intérieure de la fécondité de la foi chrétienne, soutenus par la certitude de la présence du Christ ressuscité et vivant, dans un monde déchiré par la logique du profit qui crée de nouvelles formes de pauvreté et engendre la culture du rebut. Le Saint-Père invoque les dons du Divin Esprit pour que puisse se réaliser cette révolution de la tendresse entreprise par Jésus avec son amour de prédilection pour les petits, dans le sillage tracé par le prêtre M^{gr} Luigi Giussani, plein de mérites, qui nous exhortait à aimer la pauvreté. Et tandis qu'il demande de persévérer dans la prière en soutien de Son ministère universel, il invoque la protection céleste de la Vierge Marie et accorde de grand cœur à vous et aux participants la bénédiction apostolique implorée, l'étendant volontiers à toute la Fraternité. Cardinal Pietro Parolin, Secrétaire d'État de Sa Sainteté. »

1. « Qu'est-ce qu'un salut qui ne serait pas libre ? »

La manière dont nous avons commencé ce soir semble paradoxale : don Giussani nous a appelés à prier de telle manière que notre prière ne soit pas mécanique, il nous a invités à dresser notre conscience, à réveiller notre responsabilité, c'est-à-dire à prendre en main notre liberté. Pourtant, juste avant de réentendre ses paroles, nous avons chanté à quel point nous sommes incapables de vivre en vérité et contradictoires dans l'usage de notre liberté : « Je n'ai appris qu'à me tromper moi-même [...]. Entre mes mains il n'est resté que de la terre brûlée, des noms sans explications [...]. / *Avec mes mains / je ne pourrai jamais faire justice !* »²

Pourquoi don Giussani tient-il tellement à ce que nous reprenions conscience, que nous dressions notre conscience, que nous brandissions notre liberté ? C'est Péguy qui nous le rappelle : « Mais qu'est-ce qu'un salut [dit Dieu] qui ne serait pas libre. / Comment serait-il qualifié. / Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même. / Par lui-même l'homme. Soit procuré par lui-même. / Vienne en un sens de lui-même. Tel est le secret, / Tel est le mystère de la liberté de l'homme. / Tel est le prix que nous mettons à la liberté de l'homme. »³

Qui pourrait imaginer une telle valorisation de l'homme et de sa liberté ? Dieu veut que nous soyons vraiment protagonistes de notre salut. C'est tout

² C. Chieffo, « La guerra » [La guerre], *Canti*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2014, p. 235.

³ C. Péguy, *Le mystère des saints innocents*, in *Œuvres Poétiques complètes*, Gallimard, Paris 1994, p. 715.

le contraire d'une dévalorisation du temps et de l'histoire ! Pourquoi ? « Parce que moi-même je suis libre, dit Dieu, et que j'ai créé l'homme à mon image et à ma ressemblance. / Tel est le mystère, tel est le secret, tel est le prix / De toute liberté. / Cette liberté de cette créature est le plus beau reflet qu'il y ait dans le monde / De la Liberté du Créateur. C'est pour cela que nous y attachons, / Que nous y mettons un prix propre. »⁴

Mais pourquoi Dieu tient-il tellement à nous impliquer dans notre salut, puisqu'il sait à quel point nous sommes misérables ? Quelle est la raison de son insistance sur notre collaboration ?

« Un salut [poursuit Péguy] qui se serait pas libre, [...] qui ne viendrait pas d'un homme libre ne nous dirait plus rien. [...] Quel intérêt un tel salut présenterait-il ? / Une béatitude d'esclaves, un salut d'esclaves, une béatitude serve, en quoi voulez-vous que ça m'intéresse ? Aime-t-on à être aimé par des esclaves ? »⁵

En avance sur son temps, Péguy touche ici le point le plus sensible aujourd'hui : la liberté. Si ces paroles ont été vraies à certains moments de l'histoire, à plus forte raison le sont-elles dans notre présent. C'est une époque, en effet, où aucune conviction ne tient plus, où aucune coutume ne peut plus suffire pour communiquer le christianisme et le rendre acceptable. Au contraire, tout semble être contre lui. En effet, le christianisme n'est plus à la mode ; ce n'est plus quelque chose que l'on peut transmettre par habitude ou à travers les coutumes sociales. Pour beaucoup de personnes autour de nous, la foi est désormais "une vieillerie" à mettre de côté sans même la considérer. Cela peut avoir comme effet de nous abattre, ou bien de nous relancer dans l'aventure en exaltant encore plus ce qu'il y a de vrai depuis l'origine du christianisme : le Christ se propose à la liberté de l'homme.

Cela est vrai avant tout pour nous : rien ne peut nous épargner la liberté, rien ne peut prendre racine en nous s'il n'est pas accueilli et acquis dans la liberté. C'est une nécessité urgente que nous sommes les premiers à ressentir, comme me l'écrivit l'une de vous : « Très cher Julián, à trois jours des exercices spirituels, j'ai ressenti le désir de te communiquer pourquoi j'ai décidé encore une fois d'y participer. Il ne me suffit pas d'adhérer de façon mécanique à une annonce. J'ai besoin de redécouvrir en quoi venir est raisonnable pour être là avec l'esprit et le cœur ouverts. Dans un monde apparemment si loin du geste que nous accomplissons, je le considère tout de même comme un bien et quelque chose d'utile pour moi et pour le monde. Dans la vie de chacun de nous se joue une grande partie, celle du rapport avec l'Infini qui, de manière

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

mystérieuse, traverse le fini de nos vies et les appelle à lui. Le fait de m'ouvrir à cela a changé la perspective dans laquelle je vis. Comme pour tout le monde, ma vie n'est pas simple. En combattant, dans la grande grâce du chemin que tu nous appelles à parcourir, j'ai découvert que la vie est belle non parce qu'elle est en ordre ou exactement comme je l'imagine. La vie est belle parce qu'il y a dans chaque journée une possibilité de rapport avec le Mystère et que tout peut devenir un défi pour le découvrir et recevoir plus. Ce qui me libère de l'angoisse et de la peur (les véritables maladies de cette époque, que l'on essaie de soigner par les médicaments), c'est d'avoir fait l'expérience que, dans l'imprévu, se cache quelque chose qui a été préparé pour moi, une occasion d'approfondir ce rapport avec le Mystère. J'ai besoin d'entendre encore une fois Quelqu'un qui m'appelle par mon nom et de réentendre que ce qu'il a commencé avec moi peut ne jamais se terminer. C'est pourquoi je suis reconnaissant, envers toi qui es appelé à réveiller notre regard et notre cœur pour qu'ils soient attirés par Jésus, et envers chacun de nous, passionné par son destin. »

D'ailleurs, qui trouverait un intérêt dans un salut qui ne serait pas libre, une béatitude d'esclaves ? Et quel plaisir aurait Dieu à être aimé par des hommes qui ne le feraient que par inertie ou par contrainte ? Cela n'aurait rien coûté à Dieu de créer d'autres êtres, qui rempliraient leur rôle de façon mécanique, comme des esclaves. De même, il aurait pu créer d'autres astres qui tourneraient mécaniquement. Eux aussi auraient contribué à faire resplendir Sa puissance, comme le dit Péguy. « Ma puissance éclate assez dans les sables de la mer et dans les étoiles du ciel. / Elle n'est point contestée, elle est connue, elle éclate assez dans la création inanimée. / Elle éclate assez dans le gouvernement, / Dans l'évènement même de l'homme. »⁶

Que voulait donc Dieu ? « Dans ma création animée, dit Dieu, j'ai voulu mieux, j'ai voulu plus. / Infiniment mieux. Infiniment plus. Car j'ai voulu cette liberté. / J'ai créé cette liberté même. [...] / Quand une fois on a connu d'être aimé librement, les soumissions n'ont plus aucun goût. / Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternations d'esclaves ne vous disent plus rien. [...] / Rien ne pèse ce poids, rien ne pèse ce prix. / C'est certainement ma plus grande invention. »⁷

Dieu a donc voulu quelque chose de mieux. Nous le savons bien, nous aussi : « Quand on a connu d'être aimé par des hommes libres, les prosternations d'esclaves ne vous disent plus rien », « les soumissions n'ont plus aucun goût ». Dieu voulait quelque chose d'« Infiniment mieux. Infiniment plus » : être aimé librement.

⁶ *Ibid.*

⁷ *Ibidem*, p. 715-716.

« Demandez à ce père si le meilleur moment / N'est pas quand ses fils commencent à l'aimer comme des hommes, / Lui-même comme un homme, / Librement, / Gratuitement, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une heure secrète, / Un moment secret, / Et si ce n'est pas / Quand ses fils commencent à devenir des hommes, / Libres, / Et lui-même le traitent comme un homme, / Libre, / L'aiment comme un homme, / Libre, / Demandez à ce père dont les enfants grandissent. // Demandez à ce père s'il n'y a point une élection entre toutes / Et si ce n'est pas / Quand la soumission précisément cesse et quand ses fils devenus hommes / L'aiment, (le traitent), pour ainsi dire en connaisseurs, / D'homme à homme, / Librement, / Gratuitement. L'estiment ainsi. / Demandez à ce père s'il ne sait pas que rien ne vaut / Un regard d'homme qui se croise avec un regard d'homme. // Or je suis leur père, dit Dieu, et je connais la condition de l'homme. / C'est moi qui l'ai faite. / Je ne leur en demande pas trop. Je ne demande que leur cœur. / Quand j'ai le cœur, je trouve que c'est bien. Je ne suis pas difficile. // Toutes les soumissions d'esclaves du monde ne valent pas un beau regard d'homme libre. / Ou plutôt toutes les soumissions d'esclaves du monde me répugnent et je donnerais tout / Pour un beau regard d'homme libre ».⁸ Un beau regard ; pas la perfection peut-être, mais un beau regard d'homme libre. Péguy conclut : « À cette liberté, à cette gratuité j'ai tout sacrifié, dit Dieu, / À ce goût que j'ai d'être aimé par des hommes libres, / Librement, Gratuitement, / Par de vrais hommes, virils, adultes, fermes. Nobles, tendres, mais d'une tendresse ferme. / Pour obtenir cette liberté, cette gratuité, j'ai tout sacrifié, / Pour créer cette liberté, cette gratuité, / Pour faire jouer cette liberté, cette gratuité. // Pour lui apprendre la liberté ».⁹

Saint Grégoire de Nysse insiste sur cela en d'autres termes : « Celui qui a créé l'homme pour le faire participer à ses propres avantages [...] ne pourrait l'avoir privé du plus beau et du plus précieux de ces avantages, je veux dire la faveur d'être [...] libre ».¹⁰ Quel intérêt a un salut qui ne soit pas libre ? Pour nous, aucun. Mais pour Dieu non plus. Le salut devient intéressant pour l'homme comme pour Dieu uniquement s'il est libre. Pour Dieu, parce qu'il veut être aimé par des hommes libres, et non par des esclaves. Pour nous, parce qu'autrement ce ne serait pas mon salut, ton salut. La liberté est décisive pour ne pas considérer le salut comme destiné à des esclaves, comme quelque chose de forcé duquel, au fond, nous nous défendons, mais comme quelque chose de pertinent pour nos exigences d'hommes. Au long de l'histoire, nous avons vu

⁸ *Ibidem*, p. 738-739.

⁹ *Ibidem*, p. 739-740.

¹⁰ Grégoire de Nysse, *Discours catéchétique*, Alphonse Picard et fils, Paris 1908, ch. V, 9.

où nous mène un salut qui n'est pas libre, un salut imposé par la contrainte, par l'habitude ou par la peur. Les contraintes ont vacciné beaucoup de personnes contre ce type de salut. Et, au fil du temps, l'habitude a fait perdre l'intérêt à son égard.

Ainsi, la grande question que chacun de nous doit se poser au début de notre rencontre est simple : le salut est resté intéressant pour moi ? Pas l'habitude, pas la répétition mécanique de certains gestes, mais le salut ! M'intéresse-t-il encore comme au début, avec le même désir ardent qu'au début ? Ce n'est pas quelque chose d'acquis, nous le savons bien. Le temps et les vicissitudes de la vie ne font de cadeaux à personne. C'est pourquoi chacun doit considérer sa propre expérience et répondre en première personne.

2. « Le Christ est comme isolé de notre cœur »

En rédigeant la préface du nouveau livre qui recueille les exercices de la fraternité prêchés par don Giussani, j'ai été impressionné par le souci qui l'habitait pendant les premiers exercices, ceux de 1982, l'année de la reconnaissance pontificale. À cette occasion, il attirait l'attention de tous sur le fait qu'il ne suffisait pas de rester passivement dans le mouvement pour garder la fraîcheur originelle des débuts, pour que la rencontre reste intéressante. Pour nous non plus, qui avons été choisis, qui avons reçu par grâce un don aussi bouleversant que la rencontre avec le Christ à travers don Giussani, pour nous non plus l'habitude ne suffisait pas pour conserver ce début. En effet, il disait : « Vous êtes devenus grands : tandis que vous vous êtes assurés une compétence humaine dans votre profession, il y a comme la possibilité d'un éloignement vis-à-vis du Christ (par rapport à l'émotion d'il y a bien longtemps [non pas par rapport à la cohérence, mais à l'émotion d'il y a bien longtemps], de certaines circonstances d'il y a bien longtemps, surtout). Il y a comme un éloignement vis-à-vis du Christ, excepté à quelques moments déterminés [excepté à certaines occasions]. [...] Excepté lorsque, supposons, vous vous mettez à faire des œuvres en son nom, au nom de l'Église ou au nom du mouvement. » Comme nous le voyons, don Giussani ne s'était pas laissé abuser par l'euphorie possible à cause de la reconnaissance pontificale de la Fraternité. Nous avons beau être engagés dans une foule d'activités, « c'est comme si le Christ était loin du cœur [...] ou, mieux, le Christ est comme isolé de notre cœur ».¹¹ Le simple fait de rester ne suffisait pas pour continuer à ressentir l'« émotion d'il y a bien longtemps », l'émotion du début.

¹¹ Cf. L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, année 8, n° 73, février 2007, p. 2.

Le cœur du jugement de don Giussani réside dans le fait d'avoir saisi qu'en devenant adultes, nous vivions la vie, avec tous ses engagements pourtant justes, de telle manière que « le Christ est comme isolé de notre cœur ». Et si le Christ est isolé du cœur, tôt ou tard il cesse d'être intéressant. En effet, le Christ est intéressant précisément à cause de sa capacité à faire vibrer notre cœur, à lui correspondre de manière totale et à nous faire saisir cette correspondance.

Toutefois, cet éloignement du Christ par rapport au cœur ne concerne pas que notre rapport avec Lui, mais aussi le rapport avec tout. Cet éloignement du Christ par rapport au cœur, continue don Giussani, en produit un autre qui se révèle « dans un embarras latent entre nous – même entre mari et femme –, [...] l'éloignement du Christ par rapport au cœur rend éloignés ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'un et ce qu'il y a de plus profond du cœur de l'autre, excepté dans ce que vous faites ensemble (il faut s'occuper de la maison, des enfants, etc.) ».¹²

Et l'isolement du Christ par rapport au cœur concerne le rapport avec tout « parce que le cœur », dit-il aussitôt, « c'est la façon dont on regarde ses enfants, sa femme ou son mari, c'est la façon dont on regarde un passant, les gens de la communauté ou les collègues de travail, ou bien, surtout, la façon dont on se lève le matin. »¹³ Or, si le Christ n'a rien à voir avec la manière dont nous regardons notre femme, notre mari, le passant, les collègues de travail, etc., alors il n'a rien à voir avec la vie, avec 99 % de la vie. Par conséquent, au fil du temps, il devient inutile, il perd son intérêt.

Nous savons bien, par expérience, que le Christ est devenu une présence intéressante pour nous parce qu'il a fait vibrer notre cœur, parce qu'il a fait vibrer notre moi de manière différente devant toute chose (« la réalité devient évidente dans l'expérience »,¹⁴ nous disait don Giussani). De la même façon, nous avons reconnu que c'était elle, ou lui, la personne avec laquelle nous voulions partager notre vie parce qu'elle faisait vibrer notre moi en profondeur. Cette vibration était-elle un simple attachement sentimental ou n'était-elle pas plutôt la possibilité de découvrir la portée qu'avait sa présence pour nous ? Cela vaut aussi pour la rencontre avec le Christ, pour l'impact avec sa présence, dans l'expérience du début.

Pour comprendre la situation réelle des choses pour nous, il suffirait que chacun se demande : qu'est-ce qui prend le dessus maintenant en tant que sentiment de la vie ? Qu'est-ce que je découvre comme fondement ultime de moi-même ? Quelle est ma pensée dominante ? Quelle est la musique de fond qui

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibidem*, p. 3.

¹⁴ L. Giussani, *Dal temperamento un metodo*, Bur, Milan 2002, p. 143.

domine en moi ? Car l'homme est un et, en fin de compte, il n'y a qu'une seule pensée – quelle qu'elle soit – qui domine, un seul sentiment ultime de la vie qui prend le dessus. Toutes les analyses sont inutiles parce que chacun se trouve à découvert face à la grande question : le Christ est-il resté aussi intéressant que la première fois ?

Il suffit de faire la comparaison avec ce profond désir que le début a provoqué en nous pour voir si le Christ est plus collé à notre cœur qu'il ne l'était alors ou s'il est maintenant plus détaché, justement, plus éloigné de notre cœur par rapport à ce sursaut initial qui a fait de nous des personnes "saisies". Voilà les deux options possibles : saisis ou isolés. Nous pouvons être toujours plus saisis ou toujours plus isolés. Je ne dis pas cela pour que chacun de nous se mesure de manière moraliste – ne perdons pas de temps avec cela ! –, mais pour que nous puissions voir s'il est resté aussi intéressant qu'au début, pour que nous prenions conscience de combien nous sommes enthousiastes maintenant par rapport à autrefois.

3. Un chemin à parcourir

C'est dans cet éloignement possible du Christ par rapport au cœur que se joue notre liberté. Cette même liberté est en jeu dans le rapport avec celui qui a rendu le Christ si proche de nous : don Giussani, son charisme, l'héritage que nous avons reçu.

Au cours de l'audience du 7 mars 2015, le Pape nous a rappelé que « fidélité au charisme ne signifie pas "le pétrifier" – c'est le diable, celui qui "pétrifie", ne l'oubliez pas ! Fidélité au charisme ne revient pas à l'écrire sur un parchemin et à l'encadrer. La référence à l'héritage que vous a laissée don Giussani ne peut se réduire à un musée de souvenirs, de décisions prises, de règles de conduite. Elle comporte sans aucun doute la fidélité à la tradition, mais fidélité à la tradition – disait Mahler – "signifie maintenir vivant le feu et ne pas adorer les cendres". Don Giussani ne vous le pardonnerait jamais si vous perdiez la liberté et que vous vous transformiez en guides de musée ou en adorateurs de cendres. Maintenez vivant le feu de la mémoire de cette première rencontre et soyez libres ! »¹⁵

Sans la liberté, la vie de chacun de nous peut devenir un musée de souvenirs du temps jadis. S'il n'y a rien qui domine dans le présent comme plus intéressant que tous les souvenirs, la vie est figée, parce que tous les souvenirs, aussi beaux soient-ils, toutes les décisions prises et les règles de conduite ne suffisent pas pour garder vivant le feu maintenant. C'est un chemin que l'on

¹⁵ François, *Audience au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

ne peut jamais interrompre : on ne peut pas vivre de ses rentes. Hans Urs von Balthasar l'écrivait déjà au début des années 1950 : « Une vérité qui continue uniquement à être transmise sans être repensée fondamentalement a perdu sa force vitale ».¹⁶ À la même époque, Romano Guardini insistait : « Dans la monotonie d'une simple continuation, nous étoufferions ».¹⁷

À ce moment-là, en 1982, alors que tous étaient contents d'être à Rimini pour célébrer la reconnaissance pontificale de la Fraternité qui venait juste d'avoir lieu, don Giussani ne lâche pas prise, il ne renonce pas à sa passion pour la vie de chacun de nous. Ce qui l'intéressait était le fait que ce moment, marqué par l'acte de reconnaissance du Saint-Siège, soit l'occasion de prendre conscience que notre vie, en devenant adulte, s'éloignait peu à peu du Christ. Quel était le souci de don Giussani ? La maturité de l'expérience des personnes de la Fraternité – surtout après la reconnaissance pontificale –, une maturité qui dépend aujourd'hui encore exclusivement du chemin que chacun doit parcourir.

Il était bien conscient qu'il n'y a pas de formules ou de modes d'emploi qui puissent remplacer la mise en jeu de la liberté : celle-ci est indispensable pour que s'accomplisse le chemin vers la maturité, vers la vérité de nous-mêmes. Il disait : « Il est vraiment impressionnant de penser que la vie, le temps, c'est un changement. Pourquoi une mère met-elle au monde un petit enfant et pourquoi celui-ci vit-il quarante, cinquante, soixante, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans ? Pour qu'il change ! Pour qu'il se transforme ! Mais que signifie changer ? Devenir de plus en plus vrais, c'est-à-dire de plus en plus nous-mêmes. »¹⁸ Comme l'observe Kierkegaard, « Je ne connais en vérité la vérité que lorsqu'elle devient vie en moi » :¹⁹ voilà le sens du changement, de la transformation. Voilà la raison ultime de ce rappel de don Giussani : que nous devenions de plus en plus vrais, toujours plus nous-mêmes. C'est autre chose que du moralisme ! Mais c'est un changement qui ne peut pas avoir lieu sans nous, sans notre liberté, sans l'implication constante de chacun de nous.

Pourquoi don Giussani insistait-il tellement sur la nécessité d'un chemin de maturation ? Parce que c'est précisément dans le mûrissement de notre familiarité avec le Christ que se trouve la possibilité d'une plénitude pour notre vie, la possibilité de devenir nous-mêmes. Autrement, c'est l'aliénation qui domine. Mais ce mûrissement ne va absolument pas de soi, ne se réalise pas automatiquement, simplement avec le temps qui passe, par le fait d'atteindre l'âge adulte.

¹⁶ Cf. H.U. von Balthasar, *Die Schleifung der Bastionen*, Johannes-Verlag, Einsiedeln 1989, p. 22.

¹⁷ Cf. R. Guardini, *Nähe des Herrn. Betrachtungen über Advent, Weihnachten, Jahreswende und Epiphanie*, Matthias Grünewald Verlag, Ostfildern 2012, p. 70.

¹⁸ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 125.

¹⁹ S. Kierkegaard, *L'école du christianisme*, P.-H. Tisseau, Bazoges-en-Pareds 1936, p. 252.

Cela ne va pas de soi non plus pour ceux qui ont grandi dans l'expérience du mouvement. C'est la raison pour laquelle, en 1982, don Giussani affirmait : il y a une « ambiguïté du fait de "devenir grand" [...]. En effet, je ne pense pas que, statistiquement, le fait de grandir nous ait normalement rendu le Christ plus familier [...], nous ait familiarisé davantage avec la réponse à la question par laquelle nous avons entendu la proposition il y a vingt-cinq ans. Je ne le crois pas. »²⁰

Il n'est pas normal, statistiquement parlant, que le fait de grandir nous ait rendu le Christ plus familier ! Nous pouvons sentir ces paroles comme un reproche importun ou nous pouvons les accueillir avec une gratitude sans bornes, comme le geste de quelqu'un qui tient tellement à notre vie, à notre chemin, qu'il se sert de chaque occasion pour nous rappeler la vérité de nous-mêmes, pour ne pas nous laisser tomber dans le néant.

C'est alors que surgit la question : pourquoi notre intérêt diminue-t-il au point de percevoir le Christ comme loin de notre cœur ? Pourquoi le fait de grandir n'a-t-il pas accru notre familiarité avec Lui ? La spontanéité ne suffit pas, nous a toujours dit don Giussani ; le fait de grandir n'est pas un processus spontané : il faut un engagement de la liberté, il faut un chemin, comme les apôtres ont eu besoin de « la trajectoire de la conviction ». ²¹

Laissons-nous guider par don Giussani dans cette prise de conscience renouvelée du chemin qui nous attend pour une maturation de notre foi. Il faut un engagement de la liberté avant tout pour garder ouverte notre humanité : la « grande ouverture ultime de l'esprit [...] est un domaine dans lequel la personne doit continuellement s'engager. L'éducation joue un grand rôle dans la matière : en effet, si cette capacité de comprendre répond à la nature, elle n'est pas pour autant une spontanéité. On peut même dire que, si on la traite comme quelque chose de simplement spontané, le potentiel de sensibilité dont on dispose à l'origine sera étouffé ; réduire la religiosité à une simple spontanéité est la manière la plus radicale et la plus subtile de la persécuter, d'en exalter les aspects fluctuants et provisoires, liés à une sentimentalité contingente. Si la sensibilité à notre humanité n'est pas constamment sollicitée et ordonnée, aucun fait, même le plus fabuleux, n'y trouvera de correspondance. Nous avons tous éprouvé, à un moment ou à un autre, l'impression de nous sentir profondément étrangers à la réalité que l'on expérimente le jour où l'on se laisse entraîner par les circonstances, où l'on ne s'engage dans aucun effort ; soudain les choses, les paroles et les faits qui auparavant étaient pour nous des raisons évidentes, cessent de l'être ce jour-là ; du coup, nous ne les comprenons plus. »²²

²⁰ Cf. L. Giussani, « La familiarité avec le Christ », *Traces-Litterae communionis*, op. cit., p. 2-3.

²¹ L. Giussani, *À l'origine de la prétention chrétienne*, Cerf, Paris 2006, p. 63.

²² *Ibidem*, p. 108-109.

Qu'est-ce qui saisit la correspondance ? Notre cœur, notre humanité. Si notre cœur n'est pas réveillé, aucun fait, même pas celui du Christ, ne pourra montrer et réaliser sa correspondance avec lui. Et, sans correspondance, c'est l'extranéité seule qui prévaut. « Que je suis seule ici ! Grand Dieu, que je suis seule ici et que je m'y sens étrangère ! Tout, autour de moi, m'est hostile et je n'y ai aucune place. Les choses mêmes autour de moi, on dirait qu'elles ne me voient pas et que je n'y suis pas. [...] La réalité est absente. La vraie vie est absente. »²³ Il ne suffit pas que le Christ continue à survenir, si je n'ai pas cette ouverture qui me permet de m'en rendre compte, de ne pas le sentir étranger, si je suis fermé face à sa présence. C'est pourquoi, sans la liberté, il n'est pas possible que le salut continue à être intéressant. Souligner la liberté est essentiel, ce n'est pas un ajout, même si cela ne signifie en rien que nous pouvons nous en sortir seuls dans la vie. Non ! Mais, si nous n'impliquons pas librement toute notre humanité, le Christ reste isolé, loin de nous-mêmes.

4. « Le premier danger, pour nous, est le formalisme »

Quelle est la conséquence de cet isolement du cœur par rapport au Christ, de cette extranéité obtuse que nous éprouvons parfois, même après si longtemps ? Il s'agit du formalisme. « Le premier danger, pour nous, est donc le formalisme : répéter des mots ou des gestes, sans que ces mots ou ces gestes secouent ou, du moins, mettent en crise, c'est-à-dire fassent bouger quelque chose en nous, sans qu'ils illuminent davantage le regard que l'on porte sur soi-même, sans qu'ils alimentent une conviction autour d'une valeur (par exemple, pourquoi s'impliquer pour les élections est une nécessité de notre humanité, sans laquelle il manque une mesure à notre humanité). »²⁴ Don Giussani disait cela au début des années 1980 en parlant aux responsables des étudiants. Pourtant c'est tellement actuel, que cela vaut aussi pour nous !

Le formalisme est une foi qui se développe parallèlement à la vie, qui se contente de la répétition de mots et de gestes ; c'est une adhésion qui consiste à participer à certains moments ou à réaliser certaines activités, mais, dans la mesure où cela ne fait rien bouger en nous, hors de ces moments et une fois ces activités terminées, nous nous trouvons comme tout le monde face à la vie, prisonniers nous aussi de l'alternance entre une « présomption exaspérée et le plus sombre désespoir ». ²⁵

²³ P. Claudel, *Le pain dur*, Nouvelle Revue Française, Paris 1918, p. 124.

²⁴ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)* [Hommes sans patrie, *ndt*], Bur, Milan 2008, p. 194-195.

²⁵ L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza* [Le chemin vers le vrai est une expérience, *ndt*], Rizzoli, Milan 2006, p. 85.

Don Giussani parlait également d'un « formalisme de l'adhésion à la communauté ». Il le décrivait ainsi : « On n'est pas en règle parce que l'on fait l'école de communauté, on n'est pas en règle parce que l'on participe à la messe avec le prêtre responsable, on n'est pas en règle parce qu'on distribue des tracts ou que l'on accroche un *dazibao*. Cela peut être la formalité à travers laquelle on paie le tribut à la réalité sociale à laquelle on adhère. Quand est-ce que tout cela devient expérience ? Lorsque cela nous dit quelque chose et fait bouger ("mouvement") quelque chose en nous ».²⁶

Toujours aux étudiants, il disait en 1977 : « Le véritable problème est le formalisme de la foi. Nous vivons dans une époque où la foi se réduit entièrement à un formalisme. [...] Je ne pars pas de la conscience du Christ comme ma vie et, par conséquent, comme la vie du monde, et donc du monde comme ma vie. »²⁷

Le grand théologien orthodoxe Olivier Clément aussi en était conscient : « La pratique de l'Église change sans qu'on le remarque, non pas suite à une création consciente, mais à cause de faiblesses, de scléroses, de déviations, de réinterprétations *a posteriori*, par la vénération d'habitudes en soi contingentes ».²⁸

C'est une question sur laquelle don Giussani ne nous a jamais donné de répit. Dans un texte de 1984, il affirme : « Quelle que soit l'expression d'un mouvement comme le nôtre, il n'a pas de valeur s'il ne fait naître, au cœur des tâches quotidiennes, l'appel à la mémoire de la présence du Christ. Il serait même plutôt néfaste à l'individu puisqu'il favorise le formalisme et le moralisme. Cela réduirait l'événement parmi nous à un refuge sociologique, à une position sociale, alors que nous devrions le conserver dans les yeux et dans le cœur, avec une crainte respectueuse, comme critère de notre comportement les uns envers les autres ».²⁹

Dans le nouveau livre qui recueille les exercices de la fraternité, il ajoute : « Il y a alors ce phénomène par lequel [...] à certains instants notre âme s'élève, [...] se "réveille", bouge, mais ensuite le regard sur la vie de tous les jours rend à nouveau tout plat, tout homogène, tout lourd, tout délimité, tout étouffé. C'est comme si nous n'unissions jamais ces deux moments de pensée et de regard portés sur nous-mêmes, si ce n'est de l'extérieur, de façon moraliste, dans le

²⁶ L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 194.

²⁷ L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza (1975-1978)* [De l'utopie à la présence, *ndt*], Bur, Milan 2006, p. 109-110.

²⁸ Cf. O. Clément, *La révolte de l'Esprit : repères pour la situation spirituelle d'aujourd'hui*, en collaboration avec Stanislas Rougier, Paris, Stock 1979.

²⁹ Cf. L. Giussani, « Appendice », in *À la recherche du visage humain*, Fayard, Paris 1989, p. 131.

sens où, comme nous avons la foi, nous ne pouvons pas faire certaines choses et nous devons en faire d'autres. Cela vient de l'extérieur, et non de l'intérieur : ce que nous faisons ou ne faisons pas n'est pas l'expression d'une conscience nouvelle (conversion), d'une vérité de notre être, mais c'est comme le tribut que l'on paie, que l'on verse à quelque chose d'extérieur, bien que pieusement et profondément reconnu et estimé. Et pourtant non ! Soit Dieu est la vie, soit c'est comme s'il était dehors. »³⁰ C'est le choix qui se pose à chaque instant, dans toute circonstance, au début de toute action, quand nous commençons à travailler ou quand nous établissons un rapport : Ou Dieu est la vie ou il est relégué dehors. »

Quand nous succombons à cette séparation (entre Dieu et la vie, entre la présence du Christ et la vie, entre la foi et la vie), nos tâches deviennent de simples appendices de notre existence, quelque chose d'étranger à notre cœur. Le Pape le souligne dans *Evangelii gaudium* : « Aujourd'hui, on peut rencontrer chez beaucoup [...] une préoccupation exagérée pour les espaces personnels d'autonomie et de détente, qui les conduit à vivre leurs tâches comme un simple appendice de la vie, comme si elles ne faisaient pas partie de leur identité. En même temps, la vie spirituelle se confond avec des moments religieux qui offrent un certain soulagement, mais qui ne nourrissent pas la rencontre avec les autres, l'engagement dans le monde, la passion pour l'évangélisation. Ainsi, on peut trouver chez beaucoup d'agents de l'évangélisation, bien qu'ils prient, une accentuation de l'individualisme, une crise d'identité et une baisse de ferveur. »³¹

Multiplier les activités sans esprit n'est pas désirable, tout s'épuise. C'est toujours le pape François qui décrit le résultat de la séparation entre la foi et l'action : un activisme fatigant. « Le problème n'est pas toujours l'excès d'activité, mais ce sont surtout les activités mal vécues, sans les motivations appropriées, sans une spiritualité qui imprègne l'action et la rend désirable. De là découle que les devoirs fatiguent démesurément et parfois nous tombons malades. Il ne s'agit pas d'une fatigue sereine, mais tendue, pénible, insatisfaisante, et en définitive non acceptée. »³²

Quelle est la conséquence de tout cela ? « Ainsi prend forme la plus grande menace, "c'est le triste pragmatisme de la vie quotidienne de l'Église, dans lequel apparemment tout arrive normalement, alors qu'en réalité, la foi s'affaiblit et dégénère dans la mesquinerie". La psychologie de la tombe, qui transforme peu à peu les chrétiens en momies de musée, se développe. Déçus par la réalité, par l'Église ou par eux-mêmes, ils vivent la tentation constante de s'at-

³⁰ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 194-195.

³¹ François, Exhortation apostolique *Evangelii Gaudium*, 78.

³² *Ibidem*, 82.

tacher à une tristesse douceâtre, sans espérance, qui envahit leur cœur comme “le plus précieux des élixirs du démon”. Appelés à éclairer et à communiquer la vie, ils se laissent finalement séduire par des choses qui engendrent seulement obscurité et lassitude intérieure, et qui affaiblissent le dynamisme apostolique. Pour tout cela je me permets d’insister : ne nous laissons pas voler la joie de l’évangélisation ! »³³

5. La racine du problème : « Nous avons été détachés du fondement humain »

Quand le Christ est isolé du cœur et qu’il ne se révèle plus intéressant pour notre vie, le christianisme se cristallise en doctrine. Si le Christ n’est pas reconnu comme quelqu’un dont j’ai besoin, si je ne le découvre pas comme essentiel pour la plénitude de mes journées, comme la Présence dont je ne peux pas me passer pour vivre – parce que rien d’autre ne peut satisfaire le besoin que je ressens –, alors le christianisme survit tout au plus comme noble prétexte pour mon engagement social ou religieux, dont j’attends une réalisation ou une satisfaction qui n’arrivera jamais. Voilà pourquoi il ne faut pas se méprendre quant à la nature du cœur, à la portée de notre désir et du besoin que nous avons, et ne pas nous bercer de l’illusion de pouvoir le combler par quelque chose d’autre que sa Présence. En effet, le Christ devient étranger quand notre cœur nous devient étranger.

Don Giussani a identifié clairement le cœur de la question si bien décrite par le Pape, et qui finit par nous rendre étrangers au Christ et à nous-mêmes. « Nous, chrétiens, [disait-il à Chieti en 1985] dans le climat moderne, nous avons été détachés non pas directement des formules chrétiennes [nous pouvons les connaître par cœur], ni des rites chrétiens [nous pouvons continuer à les répéter], ni des lois du décalogue chrétien [nous pouvons continuer à y être fidèles]. Nous sommes détachés du fondement humain, du sens religieux. Nous avons une foi qui n’est plus une religiosité [...], qui ne répond plus comme elle devrait au sentiment religieux ». C’est pourquoi nous n’avons plus une foi « consciente, une foi intelligente d’elle-même. Comme le disait l’un de mes auteurs du passé, Reinhold Niebuhr : “Rien n’est aussi incroyable que la réponse à une question qui ne se pose pas”. Le Christ est la réponse au problème, à la soif et à la faim que l’homme a de la vérité, du bonheur, de la beauté et de l’amour, de la justice, de la signification ultime. »³⁴

³³ *Ibidem*, 83.

³⁴ Cf. L. Giussani, *La coscienza religiosa nell’uomo moderno* [La conscience religieuse de l’homme moderne], 21 novembre 1985, in Quaderni del Centro Culturale “Jacques Maritain” - Chieti, janvier 1986, p. 15.

La foi perd son intérêt, se vide, d'autant plus que nous nous détachons ou nous laissons détacher du fondement humain. Pour cette raison, le Christ commence à s'éloigner, et avec lui les autres et toute la réalité, et ce que nous faisons devient progressivement un tribut à payer. Comme le dit Tolstoï : « Je sentais que ce dont j'avais besoin pour la vie, se perdait en moi ».³⁵

L'effacement total du Christ aujourd'hui, dans notre société occidentale, ne passe pas avant tout à travers la contestation explicite et frontale du Christ, mais à travers la réduction de l'humain, des désirs et des besoins de l'homme, à travers la censure de notre soif, c'est-à-dire de notre pauvreté originelle. Jésus Christ devient ainsi un simple nom (nous l'avons souvent répété) et le christianisme se transforme en matrice culturelle et en prétexte pour un rappel éthique.

Nous pouvons y voir une influence des Lumières sur nous. « Aucune vérité historique contingente ne saurait servir de preuve à une vérité rationnelle nécessaire »,³⁶ disait Lessing. Et Kant ajoutait : « Une foi historique, simplement fondée sur des faits, ne saurait étendre son influence au-delà des limites de temps et de lieu où les renseignements par lesquels on la juge demeurent suffisants à lui trouver créance ».³⁷ Nous avons pensé, nous aussi, pouvoir connaître, pouvoir changer, pouvoir élaborer une conception et une action efficaces indépendamment de la réalité du Christ, c'est-à-dire que nous avons cru pouvoir nous passer du Fait, de la présence historique et charnelle du Christ, dont on peut faire l'expérience dans l'Église.

Mais, comme nous l'a dit don Giussani – et nous l'avons répété aux exercices l'année dernière, c'est une histoire particulière qui est « la clé de voûte de la conception chrétienne de l'homme, de sa moralité, de son rapport avec Dieu, avec la vie, avec le monde. »³⁸ Autrement dit, c'est seulement à l'intérieur de cette histoire particulière générée par le Christ, uniquement à travers l'expérience du Christ dans le cœur de chacun de nous, que peuvent émerger une conception vraie de l'homme et la possibilité d'une moralité qui restent vivantes dans le temps. C'est l'événement du Christ, c'est la rencontre historique avec sa présence, aujourd'hui comme alors, qui permet le déploiement d'une vérité complète sur l'homme et le chemin vers celle-ci.

Écoutons comment don Giussani a décrit l'avènement ponctuel et précis de cette histoire particulière dans sa vie : « Si je n'avais pas rencontré M^{gr} Gaetano Corti lors de ma première année de lycée, si je n'avais pas suivi quelques

³⁵ L. Tolstoï, *Ma confession*, Albert Savine, Paris 1887, chapitre XII, p. 87.

³⁶ Cf. G.E. Lessing, « Sul cosiddetto "argomento dello spirito e della forza" [« Sur la preuve de la force et de l'Esprit »], in *La religione dell'umanità*, Laterza, Rome-Bari 1991, p. 68.

³⁷ I. Kant, *La religion dans les limites de la simple raison*, classiques.ucaq.ca, p. 82

³⁸ L. Giussani – S. Alberto – J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, Parole et Silence, Les Plans sur Bex, p. 105.

leçons d'italien de M^{gr} Giovanni Colombo – qui est ensuite devenu cardinal de Milan –, si je n'avais pas trouvé des jeunes qui, face à ce que j'éprouvais, ouvraient tout grand les yeux comme face à une surprise aussi inconcevable qu'agréable ; si je n'avais pas commencé à me retrouver avec eux, si je n'avais pas trouvé toujours plus de monde qui s'engageait avec moi, si je n'avais pas eu cette compagnie-ci, si tu n'avais pas eu cette compagnie, alors le Christ, pour moi comme pour toi, n'aurait été qu'une parole, objet de phrases théologiques ou bien, dans le meilleur des cas, le rappel moral à une affectivité pieuse, généreuse et confuse qui ne se déclinait que dans la peur du péché, c'est-à-dire un moralisme ».³⁹

Mais revenons à la question que nous avons laissée ouverte : pour échapper à la cristallisation en doctrine (des phrases théologiques) ou à sa réduction à une éthique (moralisme), il faut un accouchement. C'est-à-dire qu'il faut que le Christ ne s'ajoute pas de l'extérieur à notre existence, de façon moraliste, en restant au fond étranger à notre cœur, mais qu'il se situe à la racine de notre connaissance et de notre action, de sorte que l'évidence de sa présence jaillisse de l'intérieur de la vie, vécue dans le rapport avec lui, à la lumière du lien avec sa présence. C'est ce qu'affirmait Mounier dans ce passage que don Giussani a lu et commenté au cours des exercices de la fraternité de 1989 : « Dans la terre qu'il faut, [dans la solidité : la terre, ou la solidité, est l'ensemble de conditions dans lesquelles la vie s'incarne : le vêtement, la voix que j'ai, les yeux qui me servent jusqu'à un certain point] au moment qu'il faut, un accouchement plein de [joie, ou de cris, mais ce sont les cris de la joie pour ce qui naît], et ce sentiment calme de la tâche qui se déroule [ce qui naît grandit, s'organise, prend corps, devient un chemin, une histoire pleine de patience], des étapes qui viennent [les étapes de l'histoire], attendues presque sans impatience, avec sécurité [sécurité parce qu'Il est]. [...] Il faut souffrir pour que ces vérités ne soient pas des doctrines ». Tout est souffrir : accouchement, patience, une étape après l'autre qui n'arrive pas tout de suite, le sacrifice suprême de la sécurité, c'est-à-dire d'être sûr d'un Autre. C'est souffrir pour que ce fait parmi nous, le Christ, ne reste pas un exemple ou un ensemble de valeurs morales mais naisse de la chair. Il faut souffrir : il faut adhérer à la forme à travers laquelle cette présence est parmi nous. D'ailleurs, le Christ est ressuscité mais il est passé par la mort. Dans la prière de l'angélus, nous demandons à Dieu que nous, qui avons connu l'incarnation de son Fils Jésus Christ, soyons conduits à l'expérience de sa gloire, au changement de la vie et du monde, par sa mort et sa résurrection. Adhérer au Christ, le faire entrer en profondeur dans notre chair, signifie regarder, concevoir, entendre, juger, évaluer, chercher à nous traiter, nous-mêmes

³⁹ L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 209-210.

et les choses, en faisant mémoire de sa présence, en ayant sa présence dans les yeux. [...] C'est de cette présence que naît toute la morale. Pas un seul iota de la loi n'est aboli, au contraire, c'est sa présence qui en pose le fondement. »⁴⁰

Comme l'a dit le pape François le Jeudi Saint, « la vérité de la *joyeuse Annonce* ne pourra jamais être uniquement une vérité abstraite, de celles qui n'en finissent pas de s'incarner pleinement dans la vie ».⁴¹

Une enseignante m'écrit : « Je participais à une initiative de CL-Lycée et je déjeunais avec quelques jeunes. J'ai demandé au jeune garçon qui était assis devant moi comment il s'appelait, quel âge il avait et quelle école il fréquentait. "Seize ans, je suis en troisième année de lycée." [équivalent de la classe de première en France, *ndt*] Ensuite, je lui ai posé d'autres questions. Et lui, d'un ton de voix dépourvu de toute vibration, m'a répondu : "Oui, je suis content, je suis d'accord avec tout ce que j'ai entendu, mais ce ne sont pas des nouveautés pour moi, je connais tout cela, c'est ce que m'a dit le prêtre de ma communauté, que je rencontre depuis déjà trois ans. Pour moi, c'est un approfondissement." Je voyais, incarné devant moi, le fait de donner les choses pour acquises ! Je me suis sentie étouffée dans ce dialogue. J'avais une envie terrible de me retirer. Et pourtant, au fond, vraiment au fond, chose impossible à penser, je lui étais reconnaissante parce qu'il me rendait consciente de moi, de ce que je désire. Cette blessure m'a mise à genoux : sans toi, sans toi ô Christ, ici, maintenant, présent, je ne suis rien, je perds mon humanité, mon moi. Sous le pli banal d'un déjeuner insignifiant, j'ai pu découvrir l'exigence fondamentale, le besoin fondamental de mon existence : me rendre compte que Tu es. Il y a encore peu de temps, je n'aurais même pas enregistré un fait pareil ou il ne m'aurait causé qu'une fugace contrariété, presque une gêne. Quelle gratitude immense j'ai pour don Giussani qui m'a introduite à un chemin où rien, vraiment rien ne peut être oublié ou exclu ! »

Ces quelques lignes témoignent du besoin que nous avons de la pauvreté – au point de nous mettre à genoux pour la demander –, cette pauvreté que nous rappelle le Pape dans la lettre qu'il nous a envoyée (pour nous remercier pour l'offrande que nous lui avons fait parvenir après les pèlerinages pour le Jubilé). Tout devient plat, tout est donné pour acquis sans la conscience de notre pauvreté, de notre besoin, sans l'engagement de notre liberté. Péguy a vraiment raison ! Comme il l'affirme, si nous ne devons pas protagonistes, le salut ne sera pas intéressant pour nous.

⁴⁰ L. Giussani, *Occorre soffrire perché la verità non si cristallizzi in dottrina ma nasca dalla carne* [Il faut souffrir pour que la vérité ne se cristallise pas en doctrine, mais parte de la chair], Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération, Rimini 1989, p. 24. Citation d'E. Mounier, « Domine, non sum dignus », in *Œuvres*, tome IV, Seuil, Paris 1963, p. 517-518.

⁴¹ François, *Homélie de la Messe Chrismale*, 13 avril 2017.

6. « Du côté du tombeau ou bien du côté de Jésus »

Le Pape l'a répété dans son homélie de Pâques : « Pensons un peu, que chacun de nous pense aux problèmes quotidiens, aux maladies que nous avons vécues ou à l'un de nos parents. Pensons aux guerres, aux tragédies humaines, et, simplement, d'une voix humble, sans fleurs, seuls, devant Dieu, devant nous-mêmes, disons : "Je ne sais pas comment cela se fait, mais je suis sûr que le Christ est ressuscité et je parie là-dessus". »⁴²

Avec le Christ, nous pouvons affronter n'importe quelle situation. Et c'est ainsi aussi que nous le vérifions. Nous ne sommes pas condamnés à la cristallisation et à l'aridité mais, encore une fois, pour le vérifier il faut notre liberté. Nous devons décider de quel côté nous sommes.

Le pape François l'a dit de façon claire et émouvante le 2 avril dernier à Carpi. Il s'adressait aux sinistrés en Émilie [région du Nord de l'Italie frappée par une série de séismes en 2012, *ndt*] : « Arrêtons-nous [...] sur le dernier des signes miraculeux que Jésus accomplit avant sa Pâque, au tombeau de son ami Lazare. [...] Autour de ce tombeau, a ainsi lieu une grande *rencontre-affrontement*. *D'une part, il y a la grande déception*, la précarité de notre vie mortelle qui, traversée par l'angoisse de la mort, fait souvent l'expérience de la défaite, d'une obscurité intérieure qui paraît insurmontable. Notre âme, créée pour la vie, souffre en sentant que sa soif d'un bien éternel est opprimée par un mal antique et obscur. D'un côté, il y a cette défaite du tombeau. Mais *de l'autre côté, il y a l'espérance* qui vainc la mort et le mal, et qui a un nom : l'espérance s'appelle Jésus. [...] Chers frères et sœurs, nous aussi, nous sommes invités à décider de quel côté nous sommes. On peut être *du côté du tombeau* ou bien *du côté de Jésus*. Certains se laissent enfermer dans la tristesse et d'autres s'ouvrent à l'espérance. Certains restent piégés par les décombres de la vie et certains, comme vous, avec l'aide de Dieu, soulèvent les décombres et reconstruisent avec une patiente espérance. Face aux grands "pourquoi" de la vie, deux voies s'offrent à nous : continuer à regarder de façon mélancolique les tombeaux d'hier et d'aujourd'hui, ou laisser Jésus s'approcher de nos tombeaux. Oui, parce que chacun de nous a déjà un petit tombeau, une zone un peu morte dans son cœur : une blessure, un tort subi ou fait, une rancœur qui ne laisse pas de répit, un remord qui revient encore et encore, un péché que l'on n'arrive pas à dépasser. [...] Nous entendons alors les paroles de Jésus à Lazare adressées à chacun de nous : "Viens dehors !" ; sors du blocage de la tristesse sans espérance ; défais les liens de la peur qui entravent le chemin ; [les] liens des faiblesses et des inquiétudes qui te bloquent [...]. En suivant Jésus, appre-

⁴² François, *Homélie du dimanche de Pâques – Messe du jour*, 16 avril 2017.

nons à ne pas nouer nos vies autour des problèmes qui s’y enchevêtrent : il y aura toujours des problèmes, toujours, et quand on en résout un, ponctuellement il en arrive un autre. Mais nous pouvons trouver *une nouvelle stabilité*, et cette stabilité est précisément Jésus, cette stabilité s’appelle Jésus [...]. Et même si les poids ne manqueront pas, il y aura toujours sa main qui relève ». ⁴³

Et pendant la nuit de Pâques, le Pape a affirmé : « Par la Résurrection, le Christ n’a pas seulement ôté la pierre du sépulcre, mais il veut aussi faire sauter toutes les barrières qui nous enferment dans nos pessimismes stériles, dans nos mondes de calculs conceptuels qui nous éloignent de la vie, dans nos recherches obsessionnelles de sécurité et dans les ambitions démesurées capables de jouer avec la dignité des autres. [...] Dieu fait irruption pour bouleverser tous les critères et offrir ainsi une nouvelle possibilité. [...] Réjouis-toi, car ta vie cache un germe de résurrection, un don de vie qui attend d’être réveillé. Et voici ce que cette nuit nous appelle à annoncer : le frémissement du Ressuscité, Christ est vivant ! [...] Allons et laissons-nous surprendre par cette aube différente, laissons-nous surprendre par la nouveauté que seul le Christ peut offrir. Laissons sa tendresse et son amour guider nos pas, laissons le battement de son cœur transformer notre faible frémissement. » ⁴⁴

C’est pour cette raison que nous sommes ensemble ces jours-ci : pour nous soutenir, pour être un rappel les uns les autres, par notre témoignage, par le fait de prendre en main notre liberté, pour nous laisser surprendre et embrasser par sa présence, afin de ne pas succomber dans notre sépulcre, comme le dit le Pape. « Nous sommes invités à décider de quel côté nous sommes. On peut être *du côté du tombeau* ou bien *du côté de Jésus*.

Je recommande à tous de respecter le silence, précisément pour nous aider à être du côté de Jésus. Ne le tenons pas pour acquis. Si nous ne nous aidons pas pour que le silence soit plein et non pas mécanique, plein de la tension à reconnaître sa Présence, si nous ne nous entraînons pas à faire silence, ces exercices ne seront pas pour nous des « *exercices* » spirituels. Le silence aussi doit naître de la chair pour qu’il m’appartienne.

Cette année, nous avons pensé de consacrer une partie du silence que nous demandons à l’entrée dans les salles pour reprendre quelques chants de notre histoire. Cette proposition naît du désir de ne pas négliger le don qu’est chanter ensemble. Nous désirons que chacun de nous – et par conséquent nos communautés – puisse redécouvrir le goût, la beauté et la force éducative de chanter ensemble.

⁴³ François, *Homélie à Carpi*, 2 avril 2017.

⁴⁴ François, *Homélie de la Veillée pascale en la Nuit Sainte*, 15 avril 2017.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : At 5,34-42 ; Ps 26 ; Jn 6,1-15

HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO

« Il se retira dans la montagne, lui seul » (*Jn 6, 15*). Que signifie cette retraite ? Une fuite de la réalité ? Une humble discrétion ? Jésus vient d’accomplir le plus éclatant de ses miracles en rassasiant des milliers de personnes. Seule la résurrection de Lazare dépassera ce signe par son retentissement, par l’évidence flagrante du pouvoir divin de cet Homme. Mais à cette heure-là, seul dans la montagne, le Christ pense avant tout à la liberté des siens, déjà mise à dure épreuve ce jour-là devant cette foule immense. Il sait que le lendemain aura lieu une épreuve encore plus grande, lorsqu’il dira dans la synagogue : « Ce n’est pas du pain qui périt mais mon corps que je vous donnerai à manger, et mon sang à boire ! » (cf. *Jn 6, 51 sq.*). Alors, tous ceux qui le cherchent maintenant, pleins d’enthousiasme, pour le proclamer roi, pour lui manifester leur consensus social et même politique, s’en iront tous scandalisés. « Voulez-vous partir, vous aussi ? », demandera-t-il aux siens. Pierre répondra : « Non ! Où irons-nous ? Toi seul as des paroles qui donnent du sens à la vie ». Et Jésus lui dira : « Ce n’est pas ton humanité qui te l’a révélé, mais c’est le Père ».

Voilà que nous commençons à voir le sens profond de cette retraite solitaire. Lors de la dernière cène, pendant son dernier discours aux siens, il dira : « Je ne suis pas seul » (*Jn 16, 32*). « Seul » signifie pour lui être toujours avec le Père ; cela veut dire reconnaître le rapport continuel avec le Père comme racine et comme consistance de son humanité. C’est ainsi que la liberté du Christ, l’obéissance de l’homme Jésus au Père, enracine la liberté des siens, cette liberté de Pierre qui lui dira loyalement : « Toi seul es le sens plein de ma vie » (cf. *Jn 6, 68*). La liberté du Christ, la passion qu’éprouve le Christ pour chacun de nous, et dont Carrón nous a parlé ce soir dans l’introduction, avec une question : quel est le sentiment dominant, maintenant, dans ma vie ? Quel est l’amour le plus grand, maintenant, à cet instant ? Les apôtres se sont laissés vaincre, saisir, emporter dans cet amour du Christ pour le Père et, en lui, pour la destinée de l’homme.

Demandons à sa mère Marie de nous laisser saisir de nouveau par lui, profondément et totalement, un par un, chacun de nous.

Samedi 29 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Ludwig von Beethoven, Symphonie n°7 en la majeur, op. 92

Herbert von Karajan – Berliner Philharmoniker

« Spirto Gentil » n°3 – Deutsche Grammophon

Don Pino. Si je suis présent, si je suis conscient, je sais que je suis là pour devenir moi-même et que ce jour peut me rendre plus moi-même. Mais je suis une amphore vide, une amphore vide à la source. Tu réponds à mon cri.

Angélus

Laudes

PREMIÈRE MÉDITATION

Julián Carrón

« Heureux les pauvres de cœur »

J'aimerais partir de la lettre que le pape François nous a envoyée pour nous remercier des offrandes recueillies pendant les pèlerinages pour le Jubilé de la Miséricorde, et que nous lui avons fait parvenir. Nous l'avons tous lue : le Pape a profité de l'occasion pour nous proposer quelques suggestions pour notre chemin dans le présent de l'Église et du monde. Nous ne pouvons certainement pas laisser passer une lettre que nous adresse le Saint-Père sans tenter d'en saisir toute la portée. C'est pourquoi nous profitons du geste le plus important de notre mouvement, les Exercices de la Fraternité, pour poursuivre l'approfondissement de son contenu.

Le Pape tient à nous faire savoir quelle source de consolation pour son cœur a été le fait que « beaucoup de personnes ont entrepris le chemin de la miséricorde dans l'esprit du partage avec ceux qui sont dans le besoin »,⁴⁵ autrement dit le fait que, pendant l'Année Sainte, nous n'ayons pas oublié les nécessiteux.

La gratitude pour notre expérience de partage lui a offert l'occasion de nous redire que « les pauvres [...] nous rappellent l'essentiel de la vie chré-

⁴⁵ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

tienne ».⁴⁶ La radicalité de ce rappel se dégage de la citation de saint Augustin qui apparaît dans la lettre : « Il est plus facile pour quelques-uns de distribuer tous leurs biens aux pauvres que de se faire les pauvres de Dieu. ». C'est saint Augustin lui-même qui explique le sens de cette phrase, en parlant de ceux qui sont « des riches en eux-mêmes, et non des pauvres de Dieu ; pleins de leurs mérites, et non indigents pour l'amour de Dieu »⁴⁷ et il cite saint Paul : « J'aurais beau distribuer toute ma fortune aux affamés, j'aurais beau me faire brûler vif, s'il me manque l'amour, cela ne me sert à rien ».⁴⁸

En harmonie avec ces pensées, le pape François nous indique ce à quoi il veut nous inviter : « Cette pauvreté est nécessaire, car elle décrit ce que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui ».⁴⁹

Notre pauvreté est donc si profonde qu'elle est besoin de Lui, besoin de Dieu. Le pauvre, nous rappelle don Giussani, est entièrement attente : « Dites-moi si telle n'est pas vraiment la description du pauvre-pauvre-pauvre, du pauvre dans la rue : il attend que lui soit donné ce qui lui permet de vivre l'instant d'après, de prolonger sa route ; toute sa personne est dans cette attente, mais il n'a aucune prétention, il n'a rien pour appuyer une prétention : il est donc tout entier dans le moment, tout entier ».⁵⁰

Le premier pas de notre travail ces jours-ci, à la suite du pape François, est donc de redécouvrir la pauvreté qui nous constitue, ce dont nous avons véritablement besoin. Réfléchir à la pauvreté, dit encore le Pape dans sa lettre, n'est pas « un programme libéral, mais un programme radical, car il consiste en un retour aux racines ».⁵¹

Essayons de prendre conscience de cette pauvreté.

1. La nature du besoin du cœur

Être pauvre, c'est reconnaître le besoin dont notre cœur est fait. « Le pauvre d'esprit est celui qui n'a rien, si ce n'est une chose pour laquelle il est fait et qui le constitue, à savoir une aspiration sans limites [...] : une attente sans limites. L'attente n'est pas sans limites parce que la quantité de choses qu'il attend n'a pas de limites ; non, il n'attend rien, mais il vit une ouverture sans limites – et il

⁴⁶ *Ibidem*.

⁴⁷ Saint Augustin, *Discours sur les Psaumes*, 71, 3, Cerf, Paris 2007, p. 1370.

⁴⁸ *1 Cor* 13, 3-4.

⁴⁹ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

⁵⁰ Rencontre de la maisonnée, Gudo Gambaredo, 23 mars 1970. Transcription de l'enregistrement. Archives historiques de l'Association Ecclésiastique Memores Domini (ASAEMD). Enregistrements audiovisuels, OR.AUDIO/1458.

⁵¹ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

n'attend rien ! –. Comme le dit une poésie de Clemente Rebora [...] : “Je n’attends personne...”, et pourtant on est là, tendu dans l’attente. [...] C’est là l’originalité de l’homme »⁵² : être attentive. L’homme tend entièrement vers quelque chose d’autre, qui va au-delà de toutes limites et qu’il ne sait pas définir.

On pourrait penser qu’on a découvert l’eau chaude, que ce sont des choses que l’on sait déjà. Mais, nous le verrons, le fait même de penser savoir déjà peut conduire très rapidement au formalisme. Le véritable défi qui nous attend est donc de découvrir sans cesse à nouveau qui nous sommes et quelle est la nature de notre besoin, au cœur des tâches quotidiennes, pour éviter de succomber au formalisme ou au moralisme. Don Giussani nous a frayé le chemin, et le suivre dépend de notre ouverture : « Une définition, nous dit-il en effet, doit formuler une conquête déjà advenue ; sinon, on ne fait qu’imposer un schéma »⁵³, ou une répétition formelle qui se transforme en doctrine. C’est important pour tout le monde, mais cela l’est avant tout pour nous. Maintenant. À notre époque.

Le cœur n’est pas une prémisse théorique, mais existentielle. Autrement dit, il est à l’œuvre, mais il faut le faire émerger et le reconnaître dans sa nature. Cela permet de rencontrer plus facilement l’autre à partir de l’expérience, à une époque où l’on ne partage plus la même définition de l’homme, comme on le voit chaque jour dans les débats.

La nature du cœur n’est pas une définition connue d’avance, que l’on peut se contenter de répéter – en la cristallisant ainsi en doctrine abstraite – et qui ne fait pas bouger un seul pli de notre cœur. Combien d’entre nous connaissent parfaitement le discours sur le cœur, mais nous voyons tous qu’il ne suffit pas de le « connaître » pour que notre désir soit constamment éveillé. Tout en connaissant la définition, nous pouvons passer des journées entières vides, pleines d’oubli, sans sentir « le besoin de Lui ». De l’autre côté, nous courons toujours le risque, existentiellement, de vivre selon une image réduite du cœur. Il faut donc effectuer un chemin pour découvrir, de l’intérieur de notre expérience, l’humanité qui est en nous.

De quel chemin s’agit-il ? À quoi sommes-nous appelés ? « Nous devons avant tout nous ouvrir à nous-mêmes, recommande don Giussani, c’est-à-dire prendre vivement conscience de nos expériences, regarder avec sympathie l’humain qui est en nous, prendre en considération ce que nous sommes vraiment. Prendre en considération signifie prendre au sérieux ce que nous ressentons, *tout*, en surprendre *tous* les aspects, en chercher *toute* la signification ».⁵⁴ Cette

⁵² L. Giussani, *Uomini senza patria (1982-1983)*, op. cit., p. 298.

⁵³ L. Giussani, *À l’origine de la prétention chrétienne*, op. cit., p. 79

⁵⁴ L. Giussani, *Il cammino al vero è un’esperienza*, op. cit., p. 84.

sympathie pour l'humain, pour tout ce qui vibre en nous, est si essentielle, si « radicale », que, sans elle, on ne peut rien comprendre de tout le reste.

Don Giussani nous a raconté le moment où, dans son expérience de jeune séminariste, il s'est rendu compte de ce manque constitutif qui caractérisait son humanité, la nature de son cœur. Il en a pris conscience dans les circonstances concrètes qu'il vivait. Revivons son expérience : « En cette première année de lycée, dans ce timbre de voix, j'avais perçu le frisson de quelque chose qui manquait, non pas au magnifique chant de la romance de Donizetti, mais à ma vie : quelque chose manquait et ne trouverait nulle part de soutien, d'accomplissement, de réponse, de satisfaction. Pourtant, mon cœur exige une réponse, il ne vit que pour celle-ci ». C'est un point essentiel, qui permet de juger tout ce qui vient à notre rencontre. C'est pourquoi Giussani souligne : « Si l'on ne part pas de cela, on ne comprend, ensuite, plus rien du reste ».⁵⁵ Lorsque l'on se perd, qu'on ne comprend pas, c'est que l'on ne part pas de cette exigence, de sorte que tout devient abstrait, et il ne reste que des phrases rabâchées.

Don Giussani était bien conscient qu'il n'est pas évident de partir de l'expérience, de ce que l'on vit réellement. Il nous invite donc à être très attentifs : « Trop facilement, nous ne partons pas de notre véritable expérience, c'est-à-dire de l'expérience complète et authentique. En effet, nous identifions souvent l'expérience à des impressions partielles [...]. Plus souvent encore, nous confondons l'expérience avec des préjugés ou des schémas que nous empruntons parfois inconsciemment à notre environnement ». Nous le constatons fréquemment, la mentalité qui nous entoure et nous pénètre nous aussi « ne les considère même pas comme nos véritables besoins, elle ne sait même pas ce qu'ils sont ».⁵⁶

Comment éviter de s'arrêter à des impressions partielles ? Don Giussani indique la voie : « Observer l'expérience d'un œil lucide, et accepter l'humain dans tout ce qu'il exige ». Autrement, on finit par osciller « entre cette présomption exaspérée » de résoudre les besoins que l'on a, et « le plus sombre désespoir »⁵⁷, quand on se rend compte que l'on échoue.

La question est donc de découvrir les véritables besoins qui nous constituent. Mais pour cela, il faut être sérieux vis-à-vis de notre expérience, ce qui implique l'exercice de cette liberté dont parle Péguy. En effet, nos véritables besoins émergent de l'expérience (« au cœur des tâches quotidiennes »⁵⁸, comme disait don

⁵⁵ L. Giussani, « Quel che cerchi c'è » [Ce que tu cherches existe], in *Spirto Gentil. Un invito all'ascolto della grande musica guidati da Luigi Giussani*, par S. Chierici et S. Giampaolo, Bur, Milan 2011, p. 12.

⁵⁶ L. Giussani, *Il cammino al vero è un'esperienza*, op. cit., p. 84-85.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 85.

⁵⁸ Voir ci-dessus, p. 15.

Giussani) : elle seule fait ressortir ce que notre cœur désire vraiment. Autrement dit, ce n'est que dans le rapport avec la réalité, face à quelque chose qui se passe, que l'humain est incité à sortir à découvert, avec toutes ses exigences. Sans l'aiguillon de la réalité, chacun pourrait interpréter à son gré ce que veut le cœur, en l'identifiant à telle ou telle image – qui sera systématiquement démentie chaque fois qu'elle sera soumise à vérification. Bref, c'est l'expérience qui nous montre ce dont nous avons réellement besoin. Et nous l'avons dit, l'expérience n'est pas seulement ce que l'on ressent. Les exigences qui me constituent émergent à ma conscience lorsque je m'implique face à ce que je ressens : don Giussani observe qu'elles affleurent en moi face à ce que j'éprouve, dans la mesure où je m'implique face à ce que j'éprouve. De plus, en émergeant, ces exigences jugent ce que j'éprouve. Alors seulement, ce que l'on ressent devient expérience.⁵⁹

« Il y a trente ans, remarquait don Giussani, lorsque je commençais à dire cela, je ne pensais pas devoir le répéter si souvent trente ans après pour le faire comprendre à ceux qui sont sur le chemin depuis déjà dix ans ! En effet, on lit [attention !], on croit avoir compris, on passe outre, et on n'est pas sérieux envers les termes employés ; on n'est pas sérieux envers la réalité qu'indiquent ces termes ». ⁶⁰ Vous voyez que le formalisme est toujours aux aguets !

Mais la réalité est têtue et revient sans cesse frapper à notre porte avec ses provocations. Ainsi, même celui qui possède une définition réduite de lui-même ne peut éviter qu'émerge de l'expérience la véritable étoffe de son cœur. Les idéologies sont trop faibles face à la force de la réalité qui se manifeste dans l'expérience.

Quels sont les signes par lesquels le cœur de l'homme se révèle dans sa nature ? L'un d'entre eux est l'ennui dont parle Moravia, si souvent mal compris, et que l'auteur perçoit comme le signe que le réel ne suffit pas : « Mon ennui pouvait être défini une maladie des objets consistant en une flétrissure ou une perte de vitalité presque subites ; comme si l'on voyait en quelques secondes, par des transformations successives et extrêmement rapides, une fleur passer de l'éclosion à la flétrissure et à la poussière. » « L'ennui pour moi est véritablement une sorte d'insuffisance, de disproportion ou d'absence de la réalité. » « La sensation de l'ennui naît en moi, je l'ai déjà dit, de l'impression d'absurdité d'une réalité insuffisante, c'est-à-dire incapable de me persuader de sa propre existence effective. » ⁶¹ Ce que Moravia ne dit pas, c'est que nous pouvons expérimenter l'insuffisance du réel, et donc l'ennui, uniquement grâce

⁵⁹ « L'uomo è educato dall'esperienza, non da ciò che prova » [« L'homme est éduqué par l'expérience, non par ce qu'il ressent »] (L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, Bur, Milan 2011, p. 82).

⁶⁰ L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 83.

⁶¹ A. Moravia, *L'ennui*, Flammarion, Paris 1986, p. 53.

à la nature infinie de notre désir. Les chiens, en effet, ne s'ennuient pas. Leopardi comprend bien cette question : tout se révèle « petit pour la capacité de [notre] esprit », par rapport à la dimension infinie de notre désir. Souffrir « du manque et du vide », et donc « de l'ennui », est donc « la première marque de grandeur »⁶² de la nature humaine.

Un autre symptôme est la nostalgie, ce sentiment déchirant de quelque chose qui nous manque et que nous ne parvenons pas à définir. « On m'a toujours reproché, écrit Ernesto Sabato, mon besoin d'absolu, qui apparaît aussi dans mes personnages. Ce besoin traverse ma vie comme un fleuve, ou mieux comme une nostalgie de quelque chose que je ne pourrais jamais atteindre [...]. Je n'ai jamais pu apaiser ma nostalgie, l'appriivoiser en me disant que cette harmonie a existé un moment dans mon enfance ; j'aurais voulu qu'il en fût ainsi, mais non [...]. La nostalgie est pour moi un manque jamais comblé, le lieu que je n'ai jamais réussi à atteindre. Mais c'est ce que nous aurions voulu être, notre désir. Il est si vrai que nous ne parvenons pas à le vivre, que nous pourrions même croire qu'il réside en dehors de la nature, si ce n'était que tout être humain porte en soi cette espérance d'être, ce sentiment que quelque chose manque [...]. La nostalgie de cet absolu est en quelque sorte la toile de fond, invisible, inconnaissable, mais à laquelle nous mesurons toute notre vie ».⁶³

Ce « manque jamais comblé » révèle de quoi est fait notre cœur ; il nous fait comprendre la nature de notre pauvreté, il nous fait prendre conscience de la profondeur du besoin que nous ressentons. Nous portons cette nostalgie impossible à combler en nous, comme une toile de fond invisible, inconnaissable, mais réelle, à laquelle nous nous mesurons toute notre vie. Andrei Tarkovski le dit : « Tout ce que nous sommes, nous le portons avec nous dans le voyage. Nous portons avec nous la maison de notre âme, comme le fait une tortue de sa carapace ».⁶⁴ Il y a en nous une nostalgie de quelque chose d'autre que nous

⁶² G. Leopardi, *Pensées*, LXVIII, Allia, Paris 1994, p. 56-57.

⁶³ « Siempre me han echado en cara mi necesidad de absolutos, que por otro lado aparece en mis personajes. Esta necesidad atraviesa como un cauce mi vida, como una nostalgia más bien, a la que nunca hubiera llegado. [...] Yo nunca pude calmar mi nostalgia, domesticarla, diciéndome que aquella armonía fue un tiempo en la infancia; ojalá hubiera sido, pero no. [...] La nostalgia es para mí una añoranza jamás cumplida, el lugar al que nunca he podido llegar. Pero es lo que hubiéramos querido ser, nuestro deseo. Tanto no se lo llega a vivir que hasta podría creerse que está fuera de la naturaleza, si no fuese que cualquier ser humano lleva en sí esa esperanza de ser, ese sentimiento de que algo nos falta. La nostalgia de ese absoluto es como un telón de fondo, invisible, incognoscible, pero con el cual medimos toda la vida » (E. Sabato, *España en los diarios de mi vejez*, Seix Barral, Barcelone 2004, p. 178-179). Nous traduisons.

⁶⁴ Ces paroles d'Andrei Tarkovski (1932-1986) proviennent d'un entretien publié à l'origine en suédois : cf. A. Tarkovski, « Att resa i sitt inre. Samtal med Tarkovskij », entretien avec Gideon Bachmann, *Chaplin*, n°193, septembre 1984, p. 158-163.

ne pouvons pas apprivoiser, qui se mêle à une insatisfaction insatiable, que personne ne parvient véritablement à cacher. Pavese l'écrit : « Tous les hommes ont un cancer qui les ronge [...] : leur insatisfaction ; le point de rencontre entre leur être réel, squelettique, et l'infinie complexité de la vie. Et tous s'en aperçoivent tôt ou tard ».⁶⁵

Voici quelques-uns des indices – nous pourrions en proposer bien d'autres – qui montrent de quoi le cœur est fait originellement. Tout ce que nous vivons, les circonstances, les difficultés, nous est donné non pas pour nous compliquer la vie, mais comme des occasions de comprendre en quoi consiste notre besoin, pour découvrir ce dont nous avons vraiment besoin. En effet, comme nous l'avons rappelé, c'est l'impact avec la réalité qui fait émerger les dimensions fondamentales de l'homme.

Sur ce chemin, tout est utile (et contribue à faire émerger ce que nous sommes), y compris la déception. L'expérience de la déception, inévitable puisque rien ne correspond totalement au cœur, n'arrête pas l'homme mais, comme le rappelle don Giussani, l'exaspère ; elle en exaspère la soif. « Voilà la nature de la raison, la nature du cœur de l'homme, la nature de ce qui constitue l'homme en tant qu'homme : en affrontant chaque chose, on en découvre les limites et on en ressort toujours blessé d'une manière ou d'une autre, en toute circonstance (dans la mesure, bien sûr, où l'on s'aperçoit de ce qui se passe, dans la mesure où l'on n'est pas distrait) ; en affrontant chaque chose, on s'aperçoit des limites et de la déception, que cela ne correspond pas, et le fait que l'on ne s'y arrête pas, mais que cela exaspère, montre que l'on n'appartient pas aux limites et à la douleur ; on est ainsi comme poussé, incité, entraîné à tenter de saisir, de connaître, de pénétrer davantage ».⁶⁶ Dans notre existence, nous tentons constamment de saisir ce qui provoque notre nostalgie, nous avons soif de connaître l'au-delà dont nous percevons le manque et qui nous échappe toujours.

C'est à partir de l'expérience telle que nous l'évoquons que l'on découvre ce qu'est la pauvreté.

D'après Giussani, ce que l'Évangile appelle pauvreté est très bien décrit par Romano Guardini dans son commentaire sur les premiers chapitres des *Confessions* de saint Augustin : « “Car tu nous as créés pour toi, et notre cœur sera sans repos jusqu'à ce qu'il trouve le repos en toi”. C'est dans ces paroles que la conception augustinienne de l'homme est la plus profonde. L'homme est placé par le Créateur dans l'existence réelle, il est autorisé à rester dans son

⁶⁵ C. Pavese, *Le métier de vivre*. Gallimard, Paris 1977, p. 87.

⁶⁶ L. Giussani, *Ciò che abbiamo di più caro (1988-1989)* [Ce que nous avons de plus cher, *ndt*], Bur, Milan 2011, p. 491-492.

propre centre et à avancer à son allure ; mais sa réalité est différente de celle des autres créatures. Celles-ci sont enracinées dans leur propre nature, elles sont basées sur elles-mêmes et retournent en elles-mêmes. Le symbole de leur vie est un cercle qui se referme sur lui-même ; le symbole de la vie de l'homme est au contraire un arc qui se projette au-delà de ce qu'il rencontre. [...] Voilà la loi de son existence, et une inquiétude profonde, qui ne disparaît jamais, en témoigne. Elle peut être mal comprise, mais elle ne peut pas être éliminée. Quand l'homme s'en aperçoit, elle devient un tourment ; quand il l'accepte, alors elle le conduit au calme fondamental, c'est-à-dire à l'accomplissement de son être. »⁶⁷ La pauvreté est donc cette « disponibilité à tendre la corde de son propre arc à la recherche non de soi-même, mais d'un autre »,⁶⁸ au-delà de soi, que l'on ne peut réduire à ses propres mesures.

Qui donc est le pauvre ? Celui qui n'a rien à défendre d'autre que sa propre soif, sa propre attente, sa propre nature originelle, qu'il ne s'est pas donnée lui-même, et qui est donc plein du désir de reconnaître et d'accueillir celui qui peut y répondre. C'est pour cela que Jésus dit des pauvres qu'ils sont « heureux ». Pour Jésus, cette pauvreté n'est pas une malédiction, mais une béatitude : « Heureux les pauvres de cœur... Heureux ceux qui ont faim et soif... ».⁶⁹ En réalité, dit don Giussani, « toutes les béatitudes sont des synonymes, des manières différentes » de parler de cette pauvreté, de cette « pauvreté de cœur ».⁷⁰

Mais pourquoi Jésus insiste-t-il ainsi sur la pauvreté ? Pourquoi Giussani insiste-t-il ? Et pourquoi, maintenant, cette insistance du pape François ?

C'est précisément cette pauvreté, cette attente, ce désir poignant de connaître celui qui peut satisfaire notre soif, « qui nous rend capables de reconnaître le timbre de sa voix quand elle résonne dans notre vie. Ce qui nous fait reconnaître le Christ, le timbre de sa voix, l'accent de sa présence, c'est la loyauté, la sincérité, l'intensité de ce désir de connaître ce qu'est Dieu dans ma vie, dans notre vie. "Les hommes apprennent rarement ce qu'ils croient déjà savoir", disait une romancière anglaise, Barbara Ward. Les pharisiens croyaient déjà savoir, ils n'ont pas appris à reconnaître cette présence qui était la réponse à leur sens religieux, à toute leur histoire. »⁷¹ C'est pourquoi, dans la liste des béatitudes, la première est : « Heureux les pauvres de cœur, car le royaume des

⁶⁷ R. Guardini, *L'inizio*, Jaca Book, Milan 1973, p. 30-31 ; cité in : L. Gussani, *Pourquoi l'Église*, Cerf, Paris 2012, p. 260-261.

⁶⁸ L. Giussani, *Pourquoi l'Église*, op. cit., p. 260.

⁶⁹ *Mt* 5, 3-12.

⁷⁰ L. Giussani, « Dal senso religioso a Cristo », in *Dove la domanda si accende* [Où la question s'allume, *ndt*], par Camillo Fornasieri et Tommaso Lanosa, Itaca, Castel Bolognese 2012, p. 55-56.

⁷¹ *Ibidem*, p. 53-54.

Cieux est à eux ». En effet, seuls ceux qui sont conscients de leur pauvreté, ceux qui admettent avoir besoin et ressentent la faim et la soif, pourront reconnaître celui qui porte le royaume, celui qui porte la réponse.

Attention – cela pourra nous surprendre –, don Giussani souligne sans relâche que cette soif est ce qu’il y a de plus précieux, non seulement pour ceux qui doivent rencontrer le Christ, mais aussi pour nous qui sommes déjà chrétiens. Le sens religieux n’est pas un préalable que l’on pourrait abandonner à un moment donné, mais c’est une *condition* toujours nécessaire, avant tout pour « reconnaître le timbre de sa voix quand elle résonne », et ensuite pour faire une expérience réelle de cette réponse présente qu’est le Christ : dès que l’on censure ou minimise cette soif, dès que l’on se détache du fondement humain, le Christ devient insignifiant, aussi incroyable que la réponse à un problème qui ne se pose pas ou qui ne se pose plus (et donc la rencontre avec le Christ répond à la soif si on l’approfondit, et non si on l’abolit). « Le Christ est la réponse à la soif qu’a l’homme de vivre le rapport avec ce qu’est sa destinée, avec le sens de ce qu’il fait lorsqu’il mange, qu’il boit, qu’il veille, qu’il dort, qu’il aime, qu’il travaille. Dans la mesure où cette attente et ce désir ne vivent pas en moi, je ne parviens pas à reconnaître la réponse [...]. Ainsi, le plus important pour nous, chrétiens, est la vérité de notre sens religieux, car alors, la réalité même du Christ se communique dans notre vie. »⁷²

Quelqu’un comme la Samaritaine, qui sentait la soif de son cœur, a immédiatement perçu celui qui pouvait la combler. Sa soif n’est apparue dans son intégralité, elle n’a pu la regarder entièrement, comme jamais auparavant, que face à celui qui incarnait la promesse d’y répondre. En effet, le « sens religieux », la soif du cœur, s’éclaire et s’éveille entièrement uniquement dans la rencontre avec le Christ : « La rencontre historique avec cet homme constitue la rencontre avec le point de vue qui résout et clarifie l’expérience humaine ». ⁷³ C’est pourquoi il faut que le Christ soit toujours contemporain pour que le sens religieux puisse être réveillé et maintenu vivant.

J’ai cité tout à l’heure le passage où don Giussani s’étonnait du nombre de fois qu’il avait répété ces phrases, que l’on continue à lire en les survolant. Voyons ce qui se passe quand on les prend au sérieux : « Très cher père Julián, cela fait des années que je voulais te le dire, mais je n’arrivais pas à le faire, à émerger ; je me considère – ou plutôt je suis – une “sans famille”. Malheureusement, les souffrances ont été si lourdes qu’elles ont causé la fin de mon mariage. J’ai vécu cela avec rage pendant des années et, lorsque tu faisais constamment des exemples sur l’amour de la mère et du père, je t’envoyais

⁷² *Ibidem*, p. 54.

⁷³ L. Giussani, *Il cammino al vero è un’esperienza*, op. cit., p. 91.

volontiers paître, en pensant que tu as eu de la chance de ne pas avoir de parents avec des problèmes qui ont marqué ton esprit et ton corps. J'ai fait une rencontre exceptionnelle, mais je me suis toujours considérée différente des autres, avec cette objection de fond... » ; cela signifie que la rencontre peut ne pas déterminer la perception que nous avons de nous-mêmes ; nous pouvons très bien reconnaître que nous avons fait une rencontre exceptionnelle, tout en conservant une objection de fond, liée à des contradictions et des problèmes que nous portons en nous comme « quelque chose qui nous ronge : je vivais un sentiment d'abandon qui me poursuivait partout comme une ombre, dans le jugement sur la compagnie, pour savoir si j'étais accueillie ou pas, si on me cherchait, me valorisait, ou me laissait. Quelque chose s'est passé en moi après la dernière connexion à l'école de communauté en mars : j'allais très mal, mais quand tu as parlé de s'impliquer et de s'engager dans la réalité – cette réalité où j'ai tant de mal –, au travail, avec nos proches, avec nos amis et bien des aspects de la vie, j'ai compris que je n'étais pas libre, que j'attendais mon bonheur des “moments ensoleillés” et que je réduisais la présence de Jésus à la compagnie uniquement. Le passage crucial qui m'a réveillé le cœur a été la citation de don Giussani, tirée de *Vivendo nella carne* [En vivant dans la chair, *ndt*] : “La raison pour laquelle les gens ne croient plus ou croient sans croire [et donc la rencontre exceptionnelle faite n'a pas d'incidence suffisante pour susciter une expérience différente de la vie, une perception différente de soi] [...] est qu'ils ne vivent pas leur humanité, ils ne s'engagent pas dans leur humanité, leur sensibilité, leur conscience, et donc leur humanité ».⁷⁴ Là, ce soir-là, c'est comme si j'avais pris une grande bouffée d'air ».

Voilà la question : lorsque nous laissons entrer la rencontre de notre vie, en mettant en jeu le besoin que nous avons, nous en reconnaissons immédiatement la correspondance : cela se voit au fait que nous prenons une grande bouffée d'air. La lettre se poursuit : « J'ai pris une décision parce que tu m'avais aidée à me comprendre, tu m'avais fait comprendre le nœud de ma vie. J'ai commencé à tout prendre au sérieux en moi : la colère, la tristesse, les difficultés, les injustices, les douleurs et les solitudes. Chaque matin, je me lève et je décide [voilà la liberté qui entre en jeu] de tout prendre au sérieux, de ne rien censurer, et ce qui se passe est spectaculaire. Ce n'est pas une analyse introspective, c'est l'expérience que, en m'impliquant, je ne suis jamais seule ; l'émerveillement et le goût augmentent jusqu'à la miséricorde envers mes frères et mes pauvres parents. »

Lorsque l'on vainc la distance du Christ par rapport au cœur – en reconnaissant qu'Il l'a vaincue le premier – on vainc aussi celle des autres, comme poursuit notre amie : « Il me semble que je commence à comprendre que cette

⁷⁴ L. Giussani, *Vivendo nella carne*, Bur, Milan 1998, p. 66.

attitude est juste parce que je suis heureuse ; j'ai découvert que Jésus est présent dans tout ce que nous traversons, si nous le vivons avec la bonne attitude, qui est la certitude de dépendre totalement ! Cela a tant de goût pour moi que les autres me voient comme une personne sans problèmes ! » - parce qu'elle n'est plus déterminée par les problèmes, et non parce qu'elle n'en a plus. « Dernièrement, les gens me disent que je suis devenue plus belle et me demandent ce qui m'arrive ; je ne suis pas jeune, j'ai plus de cinquante ans ! Merci, cher père Julián, je veux apprendre moi aussi, pour moi, la méthode de don Giussani. Je veux me l'approprier, je veux être heureuse et tout savourer dans la vie ; même les dimanches passés seule à la maison à travailler pour l'école ou à faire le ménage ne me font plus peur. J'ai trouvé que je ne suis pas seule. Je prie pour toi, que la Sainte Vierge te soutienne. Avec gratitude ».

Cette expérience est à la portée de chacun, on le voit. Non qu'il n'y ait plus de problèmes, mais parce que l'on s'ouvre à une autre possibilité : prendre au sérieux ce que don Giussani nous a proposé.

2. Du fond de notre erreur, une soif de salut, un besoin de pardon

Le besoin de sens et d'une destinée dont nous avons parlé ne peut être dissocié d'un autre besoin, tout aussi radical, qui nous constitue et que nous connaissons tous bien : il s'agit du besoin de pardon, de miséricorde, de rachat après chacune de nos erreurs, après chaque échec, chaque défaite, chaque manque qui se répète. On ne peut donc porter un regard réaliste sur soi-même sans prendre ce besoin en considération, tout comme Jésus le prend en considération.

Nous sommes constitués d'un besoin de perfection, de sens, d'amour, de justice ; mais ces exigences se trouvent confrontées, au fil de la vie, aux résultats de notre incapacité à les réaliser et de la contradiction de nos actions. Comme le montre la lettre que je viens de citer, nous faisons tous l'expérience de détruire ce que nous aimons (c'est si fréquent dans les rapports affectifs ou avec nos enfants !), d'échouer là où nous devrions réussir, d'être incapables de construire précisément dans les situations auxquelles nous tenons le plus, de tomber dans un gouffre d'erreurs, de faiblesses, de bassesses, sans savoir comment en sortir : nous nous découvrons impuissants et écrasés par nos limites, juges impitoyables de nous-mêmes, presque au point de nous considérer impardonnables : qui nous fera confiance, après tout ce que nous avons fait ? Qui nous aimera encore, si nous sommes si fragiles, ineptes et incohérents ? C'est en quelque sorte le visage le plus inconfortable, le plus humiliant de notre pauvreté, de notre incapacité à être, dont l'Évangile parle constamment. Nous sommes exactement comme les « pauvres », les publicains et les pécheurs que Jésus rencontre. Au fond de notre sentiment d'échec, de frustration, de colère, se trouve une soif plus ou moins for-

mulée de pardon, l'attente d'un regard qui nous fasse repartir, même si, parfois, nous ne l'avouons pas, même à nous-mêmes.

Les publicains de l'Évangile sont en quelque sorte le prototype de cette situation, qui est souvent aussi la nôtre. Ils se trouvaient entourés d'une mentalité si profondément moraliste qu'ils ne pouvaient éviter d'en être imprégnés eux aussi. Nous pouvons le voir dans la parabole du pharisien et du publicain au temple. Pour comprendre la prière du publicain, il faut le voir, comme le suggère le théologien Joachim Jeremias, avec le regard que les autres portaient sur les publicains à cette époque, le regard que nous sentons si souvent que les autres portent sur nous, et que nous portons sur nous-mêmes quand nous commettons une erreur : « C'est aussi avec les yeux des contemporains qu'il nous faut observer la prière du publicain. [...] Il est accablé par la douleur de se sentir si loin de Dieu » ; il reste au fond du temple et n'ose même pas lever la tête. « Sa situation, comme celle de sa famille, est sans espoir car pour faire pénitence, il ne lui faut pas seulement renoncer à sa vie pécheresse, c'est-à-dire à son métier, mais aussi réparer, ce qui entraîne la restitution des sommes détournées [...]. Comment savoir [après avoir passé sa vie à cela] quels sont les gens qu'il a volés ! Sa situation, comme sa prière, est sans espoir. »⁷⁵ Expier la peine pour le mal infligé aux autres ne suffit même pas à rendre la paix désirée, comme en témoignent les prisonniers. C'est comme si nous ne pouvions pas extirper de nous-mêmes le mal fait à nous-mêmes – celui que nous sommes les seuls à connaître – et celui que nous avons fait aux autres.

En commentant certains passages de l'Évangile, le pape François identifie bien la question : « Aucun de ceux qui étaient là, y compris Matthieu, avide d'argent, ne pouvait croire au message de ce doigt qui bénissait, au message de ces yeux qui le regardaient avec miséricorde et le choisissaient pour aller à sa suite ». ⁷⁶ C'est comme s'il ne pouvait croire à cette possibilité. Le Pape dit la même chose de Zachée : « Il n'ose pas non plus espérer que la distance qui le sépare du Seigneur puisse être comblée ; il se résigne à le voir seulement de passage. »⁷⁷

Comment Jésus voyait-il la pauvreté de ceux qui n'osent même pas espérer ? Pour répondre, « il faut nous mettre à la place des personnes dont parle l'Évangile », dit don Giussani, avant d'ajouter : « Mais nous ne pouvons les comprendre et nous identifier avec ce qu'elles étaient qu'en nous mettant à la place du Christ qui dit : “Zachée”. Lorsqu'éclate le mot “Zachée”, alors nous comprenons Zachée. Quand le Christ dit : “Zachée, descends, je viens chez toi”, c'est à ce moment-là que nous comprenons ce qu'était Zachée. Imagine

⁷⁵ J. Jeremias, *Les paraboles de Jésus*, Xavier Mappus, Le Puy 1962., p. 146.

⁷⁶ François, *Audience au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

⁷⁷ François, *Angélus*, 3 novembre 2013.

ce qu'a éprouvé Zachée, combien il a mesuré d'un seul coup toutes les erreurs commises, sans même les mesurer, comme il a senti ce qu'il était et ce qu'était celui qui l'appelait. Ce qu'était Zachée, c'est en nous mettant à la place du Christ que nous le voyons. »⁷⁸ « C'est cette proximité, c'est cette présence ; non pas la présence de quelqu'un qui regarde ailleurs, la présence de quelqu'un qui te regarde. C'est cette proximité qui bouleverse, qui transfigure la vie ; bref, Zachée ne s'est pas dit, pendant qu'il allait chez lui : "Maintenant, il va me dire que j'ai volé cent par-ci, trente-quatre par-là, maintenant..." Il était plein de ce regard, il est allé chez lui pour préparer le déjeuner pour cet homme, pour cet homme qui l'avait regardé. »⁷⁹ Il était plein de silence.

Mais la présence pleine de tendresse de Jésus ne suffit pas pour faire l'expérience du pardon. Il faut accepter sa présence, se rendre à son pardon, à sa miséricorde. Comme Zachée, il faut descendre de l'arbre et courir à la maison pour le recevoir. Voilà à nouveau la liberté en jeu. Certaines pages de romans que nous sommes invités à lire nous ont donné une image vivante et dramatique de cette expérience. Pensons à l'Innommé de Manzoni devant le cardinal Federigo : « L'Innommé demeurait dans l'étonnement en écoutant ce langage si vivement ému, ces paroles qui répondaient si exactement à ce qu'il n'avait pas encore dit et qu'il n'était pas bien décidé à dire ; et, saisi d'émotion, mais interdit, il gardait le silence. "Et quoi ! reprit encore plus affectueusement Federigo ; vous avez une bonne nouvelle à me donner, et vous me la faites si longtemps désirer ?" "Une bonne nouvelle ? moi ! J'ai l'enfer dans l'âme, et je vous donnerais une bonne nouvelle. Dites, dites vous-mêmes, si vous le savez, quelle est cette bonne nouvelle que vous attendez d'un homme tel que moi." "Que Dieu a touché votre cœur, et qu'il veut vous amener à lui", répondit placidement le cardinal. "Dieu ! Dieu ! Dieu ! Si je le voyais ! Si je le sentais ! Où est-il, ce Dieu ? [...] S'il existe, ce Dieu, s'il est ce que l'on dit, que voulez-vous qu'il fasse de moi ?" Ces paroles furent prononcées avec un accent de désespoir ; mais Federigo, d'un ton solennel, comme dicté par une douce inspiration, répondit : "Ce que Dieu peut faire pour vous ? Ce qu'il veut en faire ? Un signe de sa puissance et de sa bonté : il veut tirer de vous une gloire qu'aucun autre ne pourrait lui donner. [...] Ce que Dieu peut faire de vous ? Eh ! vous pardonner ? et vous sauver ? et accomplir en vous l'œuvre de la rédemption ? Ne sont-ce pas là des choses grandes, magnifiques et dignes de Lui ?" ».⁸⁰

⁷⁸ ASAEMD, *Rédactions imprimées et dactylographiées*, OR.STAMPA/104, Assemblée avec un groupe de jeunes ayant commencé un chemin de vocation dans l'Association Ecclésiale *Memores Domini*, Gudo Gambaredo, 26 juin 1993..

⁷⁹ Notes de l'enseignement aux Exercices spirituels des novices des *Memores Domini*, 7 août 1982. Le Pianazze, 7 août 1982, conservées au Secrétariat des *Memores Domini*, Milan.

⁸⁰ A. Manzoni, *Les fiancés*, Hachette, Paris 1897, tome II, p. 37-38.

C'est ici que Sa vérité apparaît à son apogée, c'est ici que Sa gloire resplendit le plus. Écoutons encore le cardinal Federigo : « Oh ! songez donc ! si moi, infime, misérable mortel, et pourtant si plein de moi-même, si moi, tel que je suis, je ressens en ce moment pour votre salut une si ardente sollicitude, un désir si véhément que, pour l'obtenir, je donnerais avec joie (Dieu m'en est témoin) ce peu de jours qui me restent à vivre, oh ! songez quelle et combien grande doit être la charité de Celui qui m'en inspire une si vive, quoique si imparfaite, et combien doit vous aimer, combien doit vous désirer Celui qui me commande et m'inspire pour vous un amour qui me dévore ! » À mesure que ces paroles sortaient de ses lèvres, son visage, ses regards, tous ses mouvements en respiraient le sens. La figure de son auditeur, jusque-là bouleversée, convulsivement agitée, devint d'abord étonnée et attentive, puis elle s'anima d'une émotion de plus en plus profonde et de moins en moins douloureuse ; ses yeux, qui depuis l'enfance ne connaissaient plus les pleurs se gonflèrent ; et, lorsque Federigo eût cessé de parler, il cacha son visage dans ses mains et fondit en un torrent de larmes qui furent comme sa dernière et plus éloquente réponse. »⁸¹ L'Innommé se rend enfin. On le voit à sa figure, qui passe de « bouleversée, convulsivement agitée » à « étonnée et attentive ». Sans ce mouvement de la liberté, le salut ne sera pas le mien. Cela ne signifie pas se substituer à Dieu pour se sauver seul. Cela signifie que Dieu, qui nous a créés sans nous, ne peut pas nous sauver sans nous.

Se rendre à une présence qui pardonne, accepter d'être sauvés : tel est le drame constant de la liberté. Après un moment de reddition, en effet, la vie redevient pénible, la mesure sur soi-même prévaut. C'est ce qui arrive à Miguel Mañara, le personnage de la pièce de théâtre homonyme de Milosz : « Après s'être confessé à l'abbé, il continuait à aller voir ce dernier à cause de ses péchés ; il ne parvenait pas à les oublier, il ne pouvait pas les "cracher", il ne pouvait pas se les arracher : ils étaient là, il les avait faits ». ⁸² Nous pouvons avoir la même difficulté. Pendant une rencontre, certains demandent à don Giussani : « On peut sortir du confessionnal aussi oppressé par ses péchés qu'on y est entré ». Il répond : « Pour une grande majorité, la confession n'a pas de valeur, *non valet*, elle n'a pas de consistance existentielle, elle n'a pas d'incidence sur la vie, et elle a donc d'autant moins d'incidence sur l'histoire. Ce qui domine le plus, c'est la réaction que l'on a à un moment donné, peut-être un an après, face au souvenir des péchés commis : l'humiliation, le poids des conséquences, sociales notamment. Tant que l'on a fait quelque chose, et que personne n'est touché, on peut être tranquille ; mais quand on en parle en société, ou que les

⁸¹ *Ibidem*, p. 38-39.

⁸² L. Giussani, *Si può (veramente?) vivere così?*, op. cit., p. 388.

journaux en parlent, alors cela peut devenir énorme et écrasant. [...] “J’ai commis une erreur, j’ai fait...” : c’est une honte, même si personne ne le sait, vis-à-vis de moi-même ; je vais me confesser, et l’image de ce que j’ai fait prévaut sur la grandeur et la certitude du pardon ».⁸³

À quoi voit-on, au contraire, que c’est la certitude, le regard d’une Présence qui domine en moi ? Si cela me recrée. En effet, le pardon recrée – comme cela arrive à l’Innommé. « Seul le même geste identique de la pauvreté peut me détacher de moi-même et me rendre joyeux : parce que le Christ vit et le Christ m’appartient, le Christ est pour moi (*Propter nos homines*). C’est important ! »⁸⁴ Lorsque Miguel Mañara, après s’être confessé, retourne voir l’abbé pour se lamenter de ses péchés, l’abbé lui répond sèchement, à sa grande surprise : « Tout cela n’a jamais été [...]. Lui seul est ». Mais il faut céder. Don Giussani commente l’épisode en ces termes : pour que les péchés ne continuent pas à nous alourdir, pour être « réellement libres, libres de son propre mal », libres des péchés que l’on a pourtant confessés, « il ne suffit pas de les avoir confessés : cela dépend de la clarté, de l’affection et de la certitude que le Christ existe et que le Christ est pardon ».⁸⁵

« Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même »,⁸⁶ disait Péguy. Mais acquérir ce salut ne signifie pas le produire par ses propres forces, par un effort moraliste personnel : il s’agit d’accueillir le salut que le Christ nous a déjà donné et qui est le Christ présent, vivant. Souvent, nous sommes alourdis par ce manque de disponibilité.

Quelle pauvreté il faut, pour accueillir ce pardon qu’est le Christ ! Une pauvreté qui est « rendue possible par le fait que le Christ existe, que la présence qui domine est celle du Christ, que l’objet de mon regard est le Christ. C’est pour cela que l’on peut sortir enfin libre de la confession : si se confesser signifie aller voir le Christ, et uniquement dans ce cas. Une confession faite pour trouver la paix par rapport à des erreurs que l’on s’attend à faire encore demain ne donnera pas la paix ; mais si l’on sait que, à cause de notre faiblesse, cela peut arriver encore demain, et que l’on va tout de même se confesser en regardant le Christ et que l’on dit : “Malgré tout, je te préfère profondément à tout autre chose”, “Malgré tout, je te dis oui”, cela libère ».⁸⁷

Zachée était si plein de ce regard qu’il « a mesuré d’un seul coup toutes les erreurs commises, sans même les mesurer ».⁸⁸ Ce regard a fait jaillir en lui une

⁸³ *Ibidem*, p. 386-387.

⁸⁴ *Ibidem*, p. 387.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 388.

⁸⁶ Voir ci-dessus p. 5.

⁸⁷ L. Giussani, *Si può (veramente?!) vivere così?*, op. cit., p. 388.

⁸⁸ Voir ci-dessus p. 36.

pauvreté de cœur, il a généré en lui un instant de pauvreté d'esprit. C'est la même chose pour nous. Pour un instant au moins, nous trouvons en nous cette pauvreté de cœur, même si nous n'y donnons souvent pas suite. Ainsi, au geste audacieux de Jésus, qui s'invite à manger chez Zachée, doit correspondre un autre geste tout aussi audacieux de la liberté de l'homme pour l'accueillir. Mais parfois, le pharisien en nous crie : « Scandale ! Ce n'est pas possible. Ne crois pas qu'Il puisse manger avec un pécheur comme toi. Ne crois pas pouvoir être pardonné. Regarde ce qu'ils disent tous : "Il va manger chez un pécheur !" » . Ainsi Zachée est-il à la croisée des chemins, comme chacun de nous : on comprend l'impressionnant défi que le geste de Jésus constitue pour Zachée comme pour nous. Nul ne l'a exprimé mieux que saint Paul : « Accepter de mourir pour un homme juste, c'est déjà difficile ; peut-être quelqu'un s'exposerait-il à mourir pour un homme de bien. Or, la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ est mort pour nous, alors que nous étions encore pécheurs. »⁸⁹

Le Christ continue à nous défier aujourd'hui, comme il l'a fait avec Zachée, à travers une présence historique : « Il n'y a pas de profession ou de condition sociale, il n'y a pas de péché ou de crime d'aucune sorte qui puisse effacer un seul de ses enfants de la mémoire et du cœur de Dieu. "Dieu se souvient", toujours, il n'oublie aucun de ceux qu'il a créés. [...] Et je te dis, à toi : si tu as un poids sur la conscience, si tu as honte de tant de choses que tu as commises, arrête-toi un peu, n'aie pas peur. Pense qu'il y a quelqu'un qui t'attend parce qu'il n'a jamais cessé de se souvenir de toi ; et ce quelqu'un c'est ton père, c'est Dieu qui t'attend ! Grimpe, comme Zachée l'a fait, monte sur l'arbre de l'envie d'être pardonné ; je t'assure que tu ne seras pas déçu. Jésus est miséricordieux et il ne se lasse jamais de pardonner ! Souviens-t'en bien, Jésus est comme cela ! »⁹⁰

Accueillir l'étreinte du Christ exige une pauvreté radicale : pour accepter d'avoir à ce point « besoin » de dépendre totalement de la miséricorde d'un autre, il faut être assez pauvre pour n'avoir rien de propre sur quoi s'appuyer, ni de mérites desquels se vanter. Il faut avoir une conscience ultime de ce dont nous avons véritablement besoin, de ce que nous sommes vraiment. C'est notre vérité, sans subterfuges : pour vivre, pour se reprendre, pour ne pas succomber sous le poids de nos erreurs, nous avons besoin d'une présence qui nous pardonne, qui nous embrasse et nous rende la possibilité de recommencer et de nous regarder positivement nous-mêmes. Bref, il s'agit d'être pauvres au point de dépendre totalement de Jésus.

Nous l'avons dit, une présence qui pardonne ne suffit pas : il faut un geste de la liberté qui accepte le pardon. Cela se voit clairement aussi dans la pa-

⁸⁹ Rm 5, 7-8

⁹⁰ François, *Angélus*, 3 novembre 2013.

rabole du pharisien et du publicain. Même s'ils étaient face à une présence qui pardonnait, les pharisiens n'étaient pas enclins à recevoir le pardon. Les publicains, eux, bien qu'écrasés par leur mal, avaient cette disponibilité ultime à se laisser pardonner, ils ne prétendaient pas avoir quoi que ce soit à eux sur quoi s'appuyer. La parabole s'adresse précisément à ceux qui avaient l'intime présomption d'être justes et méprisaient les autres. Jésus dit : « Deux hommes montèrent au Temple pour prier. L'un était pharisien, et l'autre, publicain [...]. Le pharisien se tenait debout et priait en lui-même : "Mon Dieu, je te rends grâce parce que je ne suis pas comme les autres hommes – ils sont voleurs, injustes, adultères –, ou encore comme ce publicain. Je jeûne deux fois par semaine et je verse le dixième de tout ce que je gagne." Le publicain, lui, se tenait à distance et n'osait même pas lever les yeux vers le ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : "Mon Dieu, montre-toi favorable au pécheur que je suis !" Je vous le déclare : quand ce dernier redescendit dans sa maison, c'est lui qui était devenu un homme juste, plutôt que l'autre. Qui s'élève sera abaissé ; qui s'abaisse sera élevé. »⁹¹

Nous pouvons maintenant mieux comprendre la lettre du Pape : « Les pauvres, en effet, nous rappellent l'essentiel de la vie chrétienne. [...] Cette pauvreté est nécessaire, car elle décrit ce que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui ». ⁹² Les pauvres nous mettent sous les yeux ce besoin qui, en nous, est si facilement tu, oublié, recouvert par nos certitudes provisoires, par les satisfactions dans lesquelles nous cherchons la paix, par l'illusion de dominer les choses et de contrôler la vie. Rien ne fait davantage obstacle à notre accomplissement que l'oubli de notre pauvreté, de notre irréductible besoin d'un autre, de notre besoin de sens et de salut.

Ne pas avoir conscience de notre soif de sens pour vivre, ne pas avoir conscience de nos limites, de notre mal, de notre péché, et donc de notre besoin de pardon et de salut, nous ferme à la rencontre avec l'autre, avec le Christ. La pauvreté, dans le double sens évoqué, est la condition pour entrer dans le royaume de Dieu, c'est-à-dire pour accueillir la Présence même de Dieu, cette Présence en laquelle Dieu s'est incarné. C'est pourquoi Jésus disait : « "Comme il sera difficile à ceux qui possèdent des richesses d'entrer dans le royaume de Dieu !" Les disciples étaient stupéfaits de ces paroles. Jésus reprenant la parole leur dit : "Mes enfants, comme il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu ! Il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume de Dieu." De plus en plus déconcertés, les disciples se demandaient entre eux : "Mais alors, qui peut être sauvé ?" Jésus les regarde

⁹¹ Lc 18, 10-14.

⁹² François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

et dit : “Pour les hommes, c’est impossible, mais pas pour Dieu ; car tout est possible à Dieu.” »⁹³

Mais Dieu, qui nous a créés libres, ne veut pas contourner notre liberté. Il vient donc le premier à notre rencontre, il prend l’initiative à notre égard, pour la susciter, comme le dit Guillaume de Saint-Thierry : « Tu nous as aimés le premier, pour que nous t’aimions. Non que tu aies besoin de notre amour ; c’est nous qui ne pouvions, sans t’aimer, devenir ce pour quoi tu nous as faits. [...] Parler par ton Fils, pour toi, ce n’[était] pas autre chose que [...] parole qui nous provoquait à l’amour, parole qui éveillait en nous l’amour pour toi. Tu savais en effet, Dieu, créateur des âmes, que les âmes des fils des hommes ne peuvent être forcées à cette affection, mais qu’il faut les provoquer. Parce que là où il y a contrainte, il n’y a plus de liberté ; là où il n’y a pas de liberté, il n’y a pas de justice »,⁹⁴ autrement dit, il ne peut pas y avoir de salut.

Dieu attend notre liberté sans cesser de nous pardonner, comme nous l’a rappelé le Pape : « C’est grâce à cette étreinte de miséricorde que vient l’envie de répondre et de changer ». ⁹⁵ Et le premier changement, la première conversion est de céder, céder à son étreinte. La première activité est une passivité, disait don Giussani : accueillir quelque chose qui nous est donné. ⁹⁶ Combien nous avons besoin d’apprendre la pauvreté dont nous parle le Pape ! « La morale chrétienne n’est pas l’effort titanesque, volontariste », nous a-t-il dit le 7 mars 2015, « de celui qui décide d’être cohérent et qui y parvient, une sorte de défi solitaire face au monde. Non. Cela n’est pas la morale chrétienne, c’est autre chose. La morale chrétienne est la réponse, la réponse émue face à une miséricorde surprenante, imprévisible, voire “injuste” d’après les critères humains, de quelqu’un qui me connaît, qui connaît mes trahisons et qui m’aime quand même, m’estime, m’embrasse, m’appelle à nouveau, place de l’espoir en moi, attend des choses de moi. La morale chrétienne, concluait le Pape, n’implique pas de ne jamais tomber, mais de toujours se relever, grâce à sa main qui nous prend. »⁹⁷

3. Mon cœur est dans la joie, car Tu es vivant, ô Christ

Celui qui est conscient de la dimension infinie du besoin qu’il ressent, sur lequel le Christ s’est penché, ne peut que s’exclamer avec don Giussani : « Mon cœur

⁹³ *Mc* 10, 23-27.

⁹⁴ Guillaume de Saint-Thierry, « Liturgie des heures selon le Rite romain », lundi de la III^e semaine d’Avent, Office des Lectures, seconde lecture, in *Bréviaire romain*, en français.

⁹⁵ François, *Audience au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

⁹⁶ « C’est une passivité qui constitue mon activité originale, qui est de recevoir, de constater, de reconnaître ». (L. Giussani, *Le sens religieux*, Cerf, Paris 2003, p. 151).

⁹⁷ François, *Audience au mouvement de Communion et Libération*, 7 mars 2015.

est dans la joie, car Tu es vivant [ô Christ] ». ⁹⁸ Par sa présence, en s'incarnant, en devenant compagnie pour l'homme, Dieu répond précisément au fait que nous ne nous supportons pas nous-mêmes, à notre retentissante faiblesse. Alors, « la vérité de l'homme ne se réduit pas à l'observation évidente de sa misère, mais à l'annonce étonnée et exaltante que cette misère est aimée. Plus que la fragilité volubile et vulnérable qui constitue l'homme en soi, cette présence aimante, forte et fidèle, apparaît comme la véritable richesse de l'homme. Il n'est pas dit que l'évidence de sa propre misère constitue le point de départ, la découverte initiale ; en effet, c'est dans l'annonce éclatante de cette Présence que l'homme peut découvrir également sa nudité, son inaptitude et sa mesquinerie. La Présence d'un Autre est donc la consistance – certitude et espérance – de l'homme : l'accepter, l'affirmer, c'est l'existence comme amour. En effet, aimer, c'est affirmer qu'un Autre est ma vie, et que ma vie est l'affirmation d'un Autre. “Tu es moi”. “Ce n'est pas moi qui vis, c'est un Autre qui vit en moi” (Saint Paul). La réponse du christianisme à l'intolérance de soi-même est une humilité qui devient amour ; c'est donc une reconnaissance de sa propre misère (*humus* = terre) qui s'ouvre à la richesse de la Présence ». ⁹⁹

Plus on voit apparaître du fond de son être son véritable besoin, plus on comprend que la réponse ne peut être un discours, mais une présence présente. Si l'on est conscient de sa pauvreté réelle, on est en mesure de bien comprendre ce que le Christ introduit dans l'histoire. C'est précisément ce qui exaltait Giussani, au point de lui faire répéter souvent : « Mon cœur est dans la joie, car Tu es vivant, ô Christ ». C'est comme pour les disciples après la mort de Jésus : seule une présence aurait pu répondre aux pleurs, à la tristesse, à la solitude dans laquelle ils ont sombré après son ensevelissement. Mais pas n'importe quelle présence. En effet, les disciples étaient encore ensemble, mais ils étaient effrayés, réunis derrière des portes closes, déçus ; ils avaient mangé et bu avec Lui, ils avaient vu les miracles accomplis par Jésus, ils se les rappelaient bien, mais leur souvenir ne suffisait pas à vaincre la peur. Sa présence seule pouvait répondre.

Il en va de même pour nous. Pour nous libérer des engrenages dans lesquels nous sommes constamment bloqués, il faut une présence présente. Telle est la nature du christianisme : un événement maintenant. « L'événement ne désigne pas seulement quelque chose qui a eu lieu et par lequel tout a commencé, mais ce qui suscite le présent, ce qui définit le présent, lui donne son contenu et le rend possible. Ce que l'on sait ou ce que l'on a devient expérience si ce que l'on sait ou que l'on a est quelque chose qui nous est donné maintenant : s'il y a une main qui nous le tend maintenant, un visage qui vient maintenant à notre

⁹⁸ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, Bur, Milan 2001, p. 148.

⁹⁹ L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 227.

rencontre, du sang qui court maintenant, une résurrection qui se produit maintenant. En dehors de ce “maintenant”, il n’y a rien ! Notre moi ne peut être mû, ému, c’est-à-dire changé, que par un fait contemporain : un événement. Le Christ est quelque chose qui m’arrive en ce moment. Alors, pour que ce que nous savons – le Christ et tout le discours sur le Christ – soit une expérience, il faut qu’il y ait un présent qui nous provoque et nous heurte : un présent comme ce fut un présent pour André et Jean. Le christianisme, le Christ, est exactement ce qu’il a été pour André et Jean quand ils l’ont suivi : imaginez quand il s’est retourné, et combien ils ont été touchés ! Et lorsqu’ils sont allés chez lui... C’est toujours ainsi jusqu’à maintenant, jusqu’à présent ! »¹⁰⁰

Cet événement, la présence contemporaine du Christ, est la seule réponse à la soif de l’homme : cet événement est l’essentiel non seulement au début, mais à chaque instant du développement. À ce sujet, le Pape affirme : « Quand nous disons que cette annonce est “la première”, cela ne veut pas dire qu’elle se trouve au début et qu’après elle est oubliée ou remplacée par d’autres contenus qui la dépassent. Elle est première au sens qualitatif, parce qu’elle est l’annonce *principale*, celle que l’on doit toujours écouter de nouveau de différentes façons [...], à toutes [l]es étapes et [l]es moments. [...] On ne doit pas penser que dans la catéchèse le *kérygme* soit abandonné en faveur d’une formation qui prétendrait être plus “solide”. Il n’y a rien de plus solide, de plus profond, de plus sûr, de plus consistant et de plus sage que cette annonce. Toute la formation chrétienne est avant tout l’approfondissement du *kérygme* qui se fait chair toujours plus et toujours mieux [...]. C’est l’annonce qui correspond à la soif d’infini présente dans chaque cœur humain. »¹⁰¹

La certitude de Sa présence grandit et ne se maintient que par l’expérience personnelle, qui implique notre liberté, comme l’explique le pape François. Ce n’est qu’« en vertu de sa propre expérience », que l’on approfondit la conviction « qu’avoir connu Jésus n’est pas la même chose que de ne pas le connaître, que marcher avec lui n’est pas la même chose que marcher à tâtons [...] Nous savons bien qu’avec lui la vie devient beaucoup plus pleine et qu’avec lui, il est plus facile de trouver un sens à tout. »¹⁰² Hors du « maintenant » de Sa présence, il n’y a rien ! C’est l’expérience que chacun de nous est invité à faire, pour parvenir à la conviction dont parle le Pape.

La Fraternité est pour nous le lieu où nous sommes éduqués à vivre la pauvreté nécessaire pour pouvoir Le reconnaître et tout regarder sans peur,

¹⁰⁰ Cf. ARCHIVES HISTORIQUES DE L’ASSOCIATION ECCLESIALE MEMORES DOMINI (ASAEMD), document imprimé intitulé « Dédicace 1992 Rimini, 2-4 octobre 1992 ». in A. Savorana, *Vita di don Giussani, op. cit.*, p. 851.

¹⁰¹ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 164-165.

¹⁰² François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 266.

comme l'écrit l'une d'entre vous : « Dimanche dernier, nous avons eu notre groupe de Fraternité. Je ne voulais pas y aller parce que, dernièrement, cela me semble inutile (cela ne se passe pas comme je le voudrais). On travaillait sur la lettre que le Pape nous a envoyée. Pour finir, je décide de m'en remettre à Dieu, j'y suis allée et je l'ai dit : j'ai raconté mes difficultés, mes hésitations, la décision initiale de ne pas y aller. J'ai perçu que j'y allais pour apprendre à être pauvre, et ne pas laisser dominer mon idée, mais les visages que j'avais face à moi. Pour moi, cela a été une révélation ! C'est comme si j'avais compris, ou plutôt compris à nouveau, ce qu'est la Fraternité : apprendre à être pauvre, c'est-à-dire reconquérir le regard originel sur ceux que j'ai face à moi. Autrement, pourquoi nous voir environ tous les vingt jours, si ce n'est pour apprendre cette pauvreté envers les amis et envers chacun ? J'espère que cette expérience me fortifiera et la prochaine fois que je me demanderai sans entrain pourquoi y aller, je demande que le désir de redevenir pauvre dans le Christ reprenne le dessus ! ».

C'est dans le lieu que le Mystère nous a donné – notre Fraternité, dans la vie de l'Église – que nous pouvons apprendre ce que dit don Giussani, à savoir tout vivre à l'intérieur du rapport qui nous a bouleversés : « Comme un enfant à côté de son père, comme le disciple face au vrai maître, comme un ami proche de son ami puissant, l'homme [chacun de nous] voit *de l'intérieur de ce rapport* [d'un rapport présent] et agit avec une énergie constamment *donnée par ce rapport*. C'est comme si l'objet premier de l'attention était cette Présence : non pas le “devoir” à accomplir. C'est comme si le terme premier de l'affection était cette Présence, et non la réalité à posséder. C'est comme si la source première à laquelle puiser l'énergie nécessaire était cette Présence, et non notre force éthique. La clarté du jugement moral, l'inclination de l'affection pour le juste, la force de la volonté, tout cela mûrit comme conséquence ; en effet, dans le rapport avec cette Présence, la totalité de la personne est attirée et entraînée vers le bien. La moralité de l'Église est avant tout un événement : la reconnaissance de cette Présence et le fait d'“être” avec celle-ci. *Vivre la mémoire*, voilà la moralité de la sainteté chrétienne ».¹⁰³

Seul le fait d'accorder la présence à cette Présence nous change. « Qu'entend-on par Présence ? *Sed super mel et omnia, ejus dulcis praesentia*. Sa présence est ce qu'il y a de meilleur, de plus beau et de plus doux dans notre vie. »¹⁰⁴ Mettons-nous encore une fois à la place d'André et de Jean devant

¹⁰³ L. Giussani, *Alla ricerca del volto umano*, Rizzoli, Milan 1995, p. 235-236.

¹⁰⁴ L. Giussani, « *Ejus dulcis praesentia*. La dolcezza come l'evidenza ultima del vero : del vero in azione » [La douceur comme l'évidence ultime du vrai : du vrai en action], *Tracce-Litterae Communionis*, janvier 2003, p. III.

Jésus, « tandis qu'ils le regardaient parler (puisqu'ils ne comprenaient ni le fondement de son discours, ni toutes ses paroles) : ils n'avaient jamais fait une telle rencontre, ils n'auraient jamais imaginé un regard, une affection et une écoute aussi humaines, si pleinement et intégralement humaines, qu'elles comportaient quelque chose d'étrange, de totalement gratuit, d'exceptionnel, au-delà de toute possibilité de prévision. »¹⁰⁵

Cette Présence change la vie de ceux qui l'accueillent, elle change l'histoire : « À travers notre adhésion, à travers la manière dont on regarde, dont on écoute, dont on sent et touche les choses, dont on fait usage des choses, elle la change. C'est un changement qui définit la "présence". »¹⁰⁶ Nous savons que nous sommes face à cette présence parce qu'elle nous change. C'est l'expérience que fait l'Innommé de Manzoni : il perçoit qu'il est devant Sa présence parce qu'elle meut en lui ce qui n'était pas capable de se mouvoir, ce qu'il ne croyait pas capable de se mouvoir, comme en témoigne le « torrent de larmes » face au cardinal Federigo.

Qu'introduit dans la vie la présence du Christ, lorsqu'on s'en rend compte et que l'on cède ? Une tension, un désir de Lui, la demande : « La demande est la limite ultime, la frontière mystérieuse de notre liberté. Notre liberté se joue dans la demande. L'homme chrétien n'est pas indifférent au bien et au mal moral, mais dans la perception de son propre néant, il demande, il mendie. La pratique ascétique authentique et fondamentale est de demander. Et on ne peut pas demander longtemps sans désirer vraiment que se produise ce que l'on demande. La demande est telle, si l'on désire vraiment que se produise ce que l'on demande. Saint Augustin, dans le commentaire au psaume 37, écrit : "*Ton désir est ta prière ; et si ton désir est continuel, ta prière est continuelle*". [...] [et] Grégoire de Nyse [écrit] : "*L'âme est frappée et blessée du désespoir de ne jamais obtenir ce qu'elle désire, mais ce voile de tristesse lui est enlevé lorsqu'elle apprend que posséder vraiment Celui qu'elle aime consiste à ne jamais cesser de le désirer*". [...] Ne jamais cesser de le désirer : tel est l'événement du rapport entre l'homme et le Christ, source d'un désir qui ne cesse jamais ; c'est la rencontre qui le réveille, la capacité de le désirer sans cesse. À quoi tend la rencontre providentielle que Dieu nous a fait vivre, sinon à nous faire désirer Dieu ? Le désirer constamment, dans l'humilité claire et réaliste de notre faiblesse. »¹⁰⁷

La capacité qu'a le Christ de réveiller notre désir est le signe de Sa vérité. Le salut n'est pas l'effacement du désir. C'est le contraire. Comme le dit saint

¹⁰⁵ L. Giussani, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 40.

¹⁰⁶ L. Giussani, « *Ejus dulcis praesentia*. La dolcezza come l'evidenza ultima del vero : del vero in azione » op. cit., p. III-IV.

¹⁰⁷ L. Giussani, « *Questa cara gioia sopra la quale ogni virtù si fonda...* » [Cette chère joie sur laquelle se fonde toute vertu], supplément à *CL-Litterae Communionis*, juin 1993, p. 25.

Bernard : « Dieu ne se cherche pas par le mouvement des pieds, mais par les désirs. Et quand on a été assez heureux pour le trouver, bien loin que cela diminue le désir qu'on a de lui, cela ne fait au contraire que le redoubler. La consommation de la joie est-elle l'extinction du désir ? C'est plutôt comme de l'huile qu'on jette sur le feu, car le désir même est un feu. »¹⁰⁸ La nostalgie que l'on a du Christ est donc un bon signal du chemin parcouru jusqu'à maintenant ; elle révèle à quel point nous avons suivi Son initiative. Chacun de nous peut dire s'il ressent aujourd'hui plus de nostalgie de Lui ou si, au contraire, il s'est éloigné de Lui : non qu'il ne participe plus à certains moments, mais le Christ ne l'intéresse plus, il ne le désire plus comme le premier jour, il ne le désire pas plus qu'au premier jour. Demandons-nous : avons-nous aujourd'hui plus besoin de sa présence, ou sommes-nous plus sceptiques ? Nous sommes-nous éloignés du Christ, en vivant un rapport formel avec Lui, parce qu'au fond, il ne nous était pas si nécessaire pour vivre, ou bien la nostalgie de Lui a-t-elle grandi ? Est-ce que je le cherche plus, ou moins, qu'au début ? Si le désir de le chercher ne naît pas constamment au fond de nous, la foi se réduit à quelque chose qui appesantit la vie.

Nous le voyons, la liberté est toujours en jeu. « La moralité, dit don Giussani, est une tension. S'il s'agissait d'"accomplir" quelque chose, elle ne serait plus tension. Ce que nous devons faire, il nous faut bien sûr le faire ! Mais dire que la moralité est tension revient à indiquer une attitude toujours orientée à quelque chose d'autre, prête à être corrigée pour pénétrer davantage dans une réalité qui nous dépasse, aussi haute que "le ciel au-dessus de la terre". Nous ne pouvons pas nous complaire dans ce que nous faisons, selon l'expression de Jésus dans l'Évangile : "Quand vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : 'Nous sommes des serviteurs inutiles'". La seule chose dans laquelle nous pouvons nous complaire, c'est de l'affirmer, Lui, de tendre à Lui. Par conséquent, nous sommes totalement pauvres car, devant le mystère de Dieu, l'homme n'est rien ; ce qui le constitue, c'est de s'en rapporter à Dieu, de lui obéir instant par instant ».¹⁰⁹

« Ce qui domine fondamentalement en moi, écrit l'une d'entre vous, c'est une profonde gratitude pour la préférence continuelle de Jésus pour ma vie. Une gratitude et une profonde émotion qui dépassent même le scandale de mon cœur, toujours plus nécessaire : ce manque devient ce que j'ai de plus cher, même si je n'ai pas toujours la grâce de m'en apercevoir. »

Dans la messe que nous allons célébrer maintenant, demandons que le Christ réveille en nous ce manque de Lui.

¹⁰⁸ Cf. Saint Bernard de Clairvaux, « Sermon LXXXIV », *Sermons sur le Cantique des Cantiques*.

¹⁰⁹ L. Giussani, *Le risque éducatif*, Nouvelle Cité, Bruyères-le-Châtel 2006, p. 44.

MESSE

Liturgie de la Sainte Messe : 1Jn 1,5-2,2 ; Ps 102 ; Mt 11,25-30

HOMÉLIE DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL EDOARDO MENICHELLI ARCHEVÊQUE D'ANCÔNE-OSIMO

La paix du Ressuscité soit avec vous tous.

Lui, présence vivante, qui défait les robustes nœuds des prisons dans lesquelles nous nous berçons et qui, surtout, aiguillonne comme personne notre désir de liberté par une obéissance qui implique de l'imiter, lui qui a fait de l'amour obéissant son testament et son drapeau glorieux.

Lui, mes très chers amis, qui s'est fait pauvre pour me comprendre, moi qui suis pauvre, qu'il rassasie votre vie et la mienne avec une vraie richesse.

Je suis reconnaissant envers le père Carrón et vous tous pour cette invitation qui me fait prier avec tous et pour vous, et qui renoue et renforce en moi quelque chose qui caractérise, pour vous comme pour moi, l'identité de l'appartenance et la direction de la vocation.

Je ne sais pas si j'arriverai à vous dire quelque chose d'utile. Même si je bututie, je vous dirai quelque chose de Quelqu'un en qui je crois.

Au cœur de ma petite réflexion, il y a Pâques. Nous vivons dans la grâce de Pâques, qui nous rappelle et nous annonce que la crédibilité – nous dirions : la foi – n'est ni l'évidence d'une idée, ni la possession de quelque chose, ni une masse suffocante de règles, mais la manifestation d'une Personne. Voilà le noyau spirituel, intime et mystérieux dans lequel on n'entre que par l'amour et par la liberté qu'engendre cet amour.

Je me retrouve totalement dans le thème de vos Exercices : « Mon cœur est dans la joie car tu es vivant, ô Christ ». J'ajouterais : « Je t'ai rencontré et tu m'as libéré. » C'est là que nous aide l'expérience spirituelle de sainte Catherine de Sienne, dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire : cette expérience consiste dans la fusion d'un amour intense du Christ et envers le Christ et d'un amour envers l'Église et l'histoire qui l'habite. Et dans cette union d'amour avec le Christ et avec l'Église, dans le Christ et dans l'Église, très chers amis, tout est attirant, tout est liberté. Il faut que cette rencontre ou, si l'on veut, cette découverte soit construite, il faut qu'elle devienne à la fois évidence fascinante, effort et liberté.

Vous pourriez me demander : toi, à quel point en es-tu ? As-tu la conscience d'être libre parce que tu as tout en L'ayant ? Le perçois-tu comme contemporain ? Je ne sais pas vous le dire, mes chers amis, ou plutôt je sais uniquement vous dire que tout cela passe dans et à travers la fidélité à Pâques comme évè-

nement de salut, dans lequel il s'agit d'être et habiter, en étant et en habitant le temps humain qui nous est donné.

Bien sûr, nous savons tous que Pâques place ma vie de disciple à l'intérieur d'un duel dans lequel, comme la liturgie pascale nous l'a fait proclamer, la mort et la vie se sont affrontées et dont le Seigneur, qui était mort, est sorti vivant et triomphant. Voilà la question cruciale qui aide chacun de nous à traverser l'histoire, le temps et les circonstances, si bien que, comme le dit souvent le pape François, la vie du chrétien croyant n'est pas un statut social ou un mode de vie spirituel qui rend meilleur et peut-être absent de l'histoire. Cette vie, la vie du disciple, est le témoignage d'une fidélité et d'une obéissance.

À cet égard, je vous invite à contempler avec moi brièvement trois aspects essentiels de Pâques.

Le premier : avant tout, le Ressuscité peut être reconnu. Je n'en suis pas sûr, mais je pense souvent que nous avons plus peur de la joie du Ressuscité – les disciples aussi ont dit : « C'est un fantôme » –, la joie du Ressuscité nous fait plus peur que notre tristesse pour le Crucifié. Faire expérience du Christ ressuscité n'est pas la réponse à une émotion ni la découverte d'une compagnie espérée. C'est plutôt la nouveauté qui réjouit, qui crée un émerveillement séduisant, c'est l'Aimé que je ne perdrai jamais, c'est le Destin, c'est le Mystère qui me comble. Et cela, mes très chers amis, est pour moi la première grande liberté : l'impensable est possible, le Mort marche, maintenant, avec moi.

Le deuxième aspect : accepter le don que le Ressuscité nous a fait. Le don du Ressuscité est l'Esprit. « Recevez l'Esprit saint », dit le Ressuscité aux onze, apeurés. L'Esprit est celui qui nous fait reconnaître qui il est, c'est lui qui nous expliquera tout du mystère du Christ. Eh oui, mes très chers amis, toute la liberté dont on a besoin est ici. Dans l'Esprit, rien n'est structuré, rien n'est vieux, rien ne sent le mois. Laissons-nous porter par l'Esprit, don du Christ ressuscité, pour faire fructifier la vie, pour fêter l'existence, aussi marquée par la croix qu'elle soit, pour libérer ma chair des séductions qu'elle offre ; enchaîner ou prétendre enchaîner l'Esprit et ses charismes est le péché le plus anti-pascal. L'annonce du Ressuscité n'est ni le fruit de nos paroles, ni de nos alchimies, ni de nos analyses sociales ou pastorales, toujours à la recherche de « nouveautés ». L'annonce du salut passe à travers et dans le quotidien, rafraîchi par l'Esprit qui l'anime. Je veux vous rappeler un petit passage de l'Évangile. Jésus ressuscité ne se révèle pas dans des gestes éclatants mais dans le quotidien. Vous rappelez-vous, au lac de Tibériade ? Qu'a-t-il dit aux douze qui étaient là ? « Les enfants, auriez-vous quelque chose à manger ? »

Je voudrais vous dire quelque chose et j'espère que vous ferez preuve de miséricorde envers moi. Je vous le dis avec émotion. Vous avez un charisme singulier et fascinant : ne le laissez pas vieillir, n'en faites pas un fossile ! De-

mandez-vous toujours : « L'Esprit de Pâques, que veut-il de moi aujourd'hui, maintenant ? »

Et il y a le troisième aspect pascal : Cléophas et son ami, presque désespérés et ayant perdu tout désir, morts à l'intérieur, « le reconnurent à la fraction du pain », dit l'Évangile. Le geste de la cène pascale est le geste qui donne la vie. Rappelons-le : « Il prit le pain » : c'était son corps ; « il le rompit » : cela signifie « il s'immola » ; « il le donna » : son pain communique et donne la vie ; « Faites cela en mémoire de moi » : cela, non pas un geste quelconque et dépourvu de sens, cela ! « C'est à moi que vous l'avez fait » ; en son nom et étrangement à son avantage (il faut comprendre ce « son »). C'est là, croyez-moi, que réside la typologie pascale du disciple croyant et de l'Église, communauté de croyants, quoique pécheurs. J'aime l'expression du bien-aimé don Giussani : « La pauvreté naît de la charité », pour ainsi dire : si tu aimes, tu te fais pauvre ; ou bien : si tu aimes, tu sers le Christ pauvre que tu vois maintenant !

À cet égard, je veux vous laisser une image que j'ai vue il y a quelques jours et qui m'a éduqué. Dans notre musée diocésain à Ancône est exposée depuis quelques temps une tablette représentant les œuvres de la miséricorde, peintes par un peintre – pour moi – inconnu, Olivuccio di Ciccarello. En regardant les différentes figures, j'ai remarqué qu'il y avait une couronne de gloire sur la tête de certaines d'entre elles. J'ai concentré mon regard et j'ai vu que ces figures étaient toutes différentes. Ce n'était pas toujours la même figure qui portait une couronne de gloire, et j'ai demandé pourquoi. Les figures portant la couronne de gloire n'étaient ni le Christ ni un des saints connus pour leur charité, au contraire, la couronne de gloire était sur la tête des destinataires de la charité, parce que le Christ est présent en eux. Pour moi, c'est là que réside le témoignage crédible du disciple. Ne vieillis pas en entassant ! Sois jeune en donnant ! Et là aussi, de cette manière, on vit la liberté. Amen.

AVANT LA BÉNÉDICTION

Julián Carrón. Votre éminence, je veux vous remercier au nom de tous les amis du mouvement pour avoir accepté si joyeusement d'être ici avec nous ce matin pour partager votre compagnie et présider la célébration de l'Eucharistie, où vous nous avez témoigné le choc que Pâques signifie pour vous. Nous vous sommes reconnaissants de ce témoignage, car partager ce qui vous est le plus cher signifie nous donner quelque chose de vous. Nous vous remercions parce que vous nous avez toujours embrassés là où vous avez été ; nos amis d'Ancône nous racontent toujours l'estime que vous avez pour la grâce que le Seigneur nous a donnée. Comme vous nous avez encouragés ce matin à le faire, nous vous demandons de prier pour que nous soyons fidèles, parce que

vous saisissez combien le don du charisme donné à don Giussani est une grâce pour toute l'Église. C'est pourquoi nous vous disons vraiment merci pour tout.

Cardinal Menichelli. C'est moi qui vous dis merci et j'espère vivement que vous puissiez être la joie et l'allégresse de l'Église. Merci.

* * *

Regina Coeli

Samedi 29 avril, l'après-midi

À l'entrée et à la sortie :

Johannes Brahms, *Symphonie n°4 en mi mineur, op. 98*

Riccardo Muti – Orchestre de Philadelphie

« Spirito Gentil » n°9, Philips-Universal

■ SECONDE MÉDITATION

Julián Carrón

« Je ferai connaître la puissance de mon nom à travers la joie de leurs visages »*

« Tes yeux voyaient tout et parlaient au cœur, / tes paroles portaient le feu et le désir d'aller... aller. »¹¹⁰ Si nous prêtons attention à ce que nous avons chanté, nous découvrons que tout se tient : le désir d'aller naît des yeux qui voyaient tout et qui parlaient au cœur, et de paroles qui portaient le feu. Le lien entre ces choses est intérieur, il n'est pas collé de l'extérieur comme quelque chose d'ajouté.

Cherchons alors à saisir ce qui émerge dans la vie d'un homme qui a vécu une rencontre comme celle que nous avons décrite ce matin, qui a été capturé par ces yeux pleins de miséricorde, qui a trouvé la réponse à sa soif de sens et à son besoin d'être pardonné. Nous verrons que tout jaillit d'une même source, dans les profondeurs de notre expérience.

Dans *Evangelii gaudium*, le pape François affirme que « le problème le plus grand » dans la vie chrétienne « se vérifie quand le message que nous annonçons semble [...] identifié avec [des] aspects secondaires qui, étant pourtant importants, ne manifestent pas en eux seuls le cœur du message de Jésus Christ ». Le contenu de l'annonce chrétienne, en effet, est autre chose : un évènement qui meut le moi dans ses profondeurs. Au contraire, sans yeux et sans paroles qui allument le feu, on est « obligé » d'aller, on ne va que par effort et non par envie de ne pas perdre quelque chose que l'on a vu, par désir de vivre et de suivre cette envie.

Il convient pour cette raison de « relier notre discours au cœur essentiel de l'Évangile qui lui confère sens, beauté et attrait ».¹¹¹ Le Pape insiste : « Le caractère organique entre les vertus empêche d'exclure l'une d'elles de l'idéal chrétien,

* *Confractorium* [antiphone du rite ambrosien récitée avant le Notre père, pendant que le prêtre rompt le pain consacré, *ndi*] du IV^e dimanche de l'Avent, *Missale ambrosianum juxta ritum Sancte Ecclesie Mediolanensis*, editio quinta post typicam, Mediolani, Daverio, 1954.

¹¹⁰ C. Chieffo, « Andare... », in P. Scaglione, *La mia voce e le Tue parole*, Ares, Milan 2006, p. 272.

¹¹¹ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 34.

aucune vérité n'est niée. Il ne faut pas mutiler l'intégralité du message de l'Évangile. En outre, chaque vérité se comprend mieux si on la met en relation avec la totalité harmonieuse du message chrétien, et dans ce contexte toutes les vérités ont leur importance et s'éclairent réciproquement. [...] L'Évangile invite avant tout [nous l'avons vu ce matin] à répondre au Dieu qui nous aime et qui nous sauve [...]. Cette invitation n'est obscurcie en aucune circonstance ! » Si nous le tenons pour acquis, si nous l'obscurcissons parce que nous le considérons comme « déjà su », que nous le voulions ou non, le christianisme devient inévitablement un moralisme, parce que lui manque cette origine, ce point d'origine qui le rend raisonnable et possible : « Si cette invitation ne resplendit pas avec force et attrait, l'édifice moral de l'Église court le risque de devenir un château de cartes, et là se trouve notre pire danger. » Le christianisme devient une éthique, un moralisme. Mais alors ce n'est plus le christianisme et, même si nous continuons à employer les termes chrétiens, il perd sa vérité. Ainsi, continue le Pape, « ce ne sera pas vraiment l'Évangile qu'on annonce, mais quelques accents doctrinaux ou moraux qui procèdent d'options idéologiques déterminées. Le message courra le risque de perdre sa fraîcheur », en perdant son intérêt pour nous, « et de ne plus avoir "le parfum de l'Évangile" ». ¹¹²

Observons une personne qui facilite notre compréhension. Imaginons Zachée, à qui j'ai déjà fait référence ce matin, prisonnier de ses propres engrenages. Il avait réduit son désir de plénitude au fait de cumuler le plus d'argent possible. Mais ce qu'il avait pourtant obtenu ne lui suffisait pas. En témoigne le fait que, lorsqu'il a entendu parler de Jésus, de ce qu'il disait et faisait, de son attitude envers les autres, il n'a pas pu retenir son « désir d'aller », comme disait le chant ! D'aller où ? D'aller le voir, même du haut d'un arbre. Et lorsqu'il s'est entendu dire : « Zachée, descends tout de suite, je viens chez toi », il a saisi dans ces paroles la réponse à tout son besoin de salut. En effet, comme nous l'avons dit ce matin, Zachée était tout imprégné de la mentalité qui l'entourait, qui le pénétrait jusqu'à la moelle, qui le portait à penser : « Ne te fais pas d'illusions, il n'y a pas de salut pour toi ! » Mais lorsqu'il a eu la surprise d'entendre « je viens chez toi », il a reçu Jésus, très heureux. Et l'Évangile rapporte les paroles de Jésus : « Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison ». ¹¹³ D'où voyons-nous que le salut est arrivé ? De ce qui a jailli en Zachée à cause de cette visite imprévisible : « Voici, Seigneur : je fais don aux pauvres de la moitié de mes biens, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois plus. » ¹¹⁴ Vous le voyez, tout se tient. Imaginez toutes les tentatives entreprises

¹¹² *Ibidem*, 39.

¹¹³ Cf. *Lc* 19, 1-10.

¹¹⁴ *Lc* 19, 8.

par les pharisiens pour l'obliger à changer, en lui jetant au visage toutes les erreurs qu'il avait commises. Ils ne l'avaient pas déplacé d'un millimètre. Jésus y est arrivé, avec ce regard de miséricorde qui allait à la racine de son cœur ; voilà ce qu'est le christianisme. Quand le point d'origine manque, ce n'est plus le christianisme, même si nous continuons à employer les termes chrétiens.

De l'expérience de la miséricorde seule peut naître une joie qui change tout. C'est pourquoi le Pape a choisi *Evangelii gaudium*, la joie de l'Évangile comme titre de sa proposition à l'Église et au monde.

1. « Cette joie si précieuse sur laquelle toute vertu se fonde »

Le lien avec la totalité harmonieuse du message chrétien n'est pas le résultat d'un artifice intellectuel, d'un parcours mental complexe, quel qu'il soit, ou d'un effort particulier de notre part. Il émerge totalement de l'expérience de la rencontre avec Jésus. Don Giussani nous a appris à le surprendre dans l'expérience de ceux qui l'ont rencontré les premiers, et dont l'Évangile nous parle.

« Pensez à Jean et André : tout au long de leur vie, le présent le plus présent a été le présent de ce jour-là. » Prêtons attention à cette phrase : « Le présent le plus présent a été le présent de ce jour-là ». On ne parle pas d'un fait du passé ! Le présent le plus présent est quelque chose qui reste présent pour toujours. « Il n'y a rien de comparable, sauf le renouvellement de ce jour-là tous les jours de leur vie. Pendant trois ans, ils ont mené une vie de nababs, non pas parce qu'ils faisaient le tour du monde en avion ou parce qu'ils allaient sur la lune, mais à cause du lien que tout ce qu'ils faisaient avait avec lui – le fait de regarder leur femme, de s'occuper des enfants, d'aller pêcher, les amis –, de sorte que, lorsqu'ils suivaient cet homme sur les routes, il n'y avait plus de place pour autre chose dans leur cœur ». ¹¹⁵

C'est ce qui est arrivé à Zachée aussi : imaginez-le en silence, les oreilles pleines de l'accent de cette voix et le cœur gonflé des paroles de Jésus, de quelqu'un qui l'avait enfin appelé par son nom. Il est évident que cet appel résonnait dans tout ce qu'il faisait ; Zachée était attiré par la présence de Celui qui l'avait appelé comme par un aimant : « Non pas la présence de quelqu'un qui se tourne de l'autre côté, mais la présence de quelqu'un qui te regarde, toi. C'est cette proximité qui est bouleversante, si bien que la vie en est transfigurée », ¹¹⁶ la vie de Zachée comme la nôtre. Ce n'est pas moi qui transfigure ma vie ! C'est cette proximité qui bouleverse et secoue, qui transfigure la vie.

¹¹⁵ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così?*, op. cit., p. 363-364.

¹¹⁶ Notes de l'enseignement aux Exercices spirituels des novices des *Memores Domini*, Le Pianazze, 7 août 1982, conservées au Secrétariat des *Memores Domini*, Milan.

Quand un Fait pareil survient, tout tourne autour de lui. « Pour Zachée, poursuit don Giussani, cet homme était devenu l'horizon de toute chose, parce que tout ce qu'il pensait et qu'il jugeait était une expression de cet horizon et naissait en fonction de celui-ci. Ce visage – ce sera intéressant quand on le verra ! –, ce regard de bas en haut, et ces paroles, et lui qui rentre à la maison en courant : ce fut l'horizon de tout dans sa vie, si bien que, idéalement, il jugeait, pensait et réalisait tout dans sa vie en partant de cet horizon, en s'en inspirant et en fonction de cet horizon »¹¹⁷ que Jésus avait introduit dans sa vie. Tout évènement qui se produisait devenait un évènement dans cette relation, dans l'horizon de ce regard. Pour Zachée, ce qui est décisif dans la vie – ce pour quoi l'on n'est plus soi-même mais quelqu'un autre – est ce choc, cet enthousiasme qu'il a découvert en lui-même.

Quelle était la source de cet enthousiasme ? C'était la rencontre avec cet homme. « Tout était là, tout a été là pendant toute sa vie, tout était cet homme ; cet homme qui, par la suite, est mort, et qu'il a ensuite vu ressuscité... »¹¹⁸ En Zachée, l'enthousiasme naissait du contrecoup – accueilli et embrassé – de la rencontre avec cet homme, du fait de reconnaître sa présence exceptionnelle, chaque jour, chaque instant, pendant qu'il se promenait sur la route, quand il faisait silence, quand il s'empêtrait, quand il ne se supportait plus. Autrement dit, son enthousiasme naissait de la foi.

Ainsi, « si nous avons conscience de Qui est parmi nous, [...] ce n'est pas la fatigue qui nous fait peur. C'est comme pour une mère, lorsque son enfant pleure et la réveille la nuit : ce n'est pas la fatigue qui fait peur, mais la foi qui enthousiasme. Enthousiasme est un mot qui signifie – d'une certaine manière – rendre toute chose divine. Rendre toute chose divine signifie regarder les personnes et les choses d'une certaine manière, percevoir les personnes et les choses d'une certaine manière, chercher à les traiter avec vérité et ne jamais se lasser, jusqu'à en mourir. C'est la foi qui nous enthousiasme ».¹¹⁹

La foi est donc reconnaître la grande présence de Dieu fait homme. Mais de quel genre de reconnaissance s'agit-il ? Ce n'est pas comme lorsqu'on observe une statue, une image ou un monument qui se trouve devant nous. « La foi, c'est Te reconnaître dans l'avènement de la vie, de la journée, dans l'évènement du présent, de l'instant. La foi, c'est reconnaître la grande Présence différente

¹¹⁷ L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 442-443.

¹¹⁸ *Ibidem*, p. 424.

¹¹⁹ L. Giussani, « *Questa cara gioia sopra la quale ogni virtù si fonda...* », suppl. *CL-Litterae Communionis*, op. cit., p. 38 [« Ce joyaux si précieux sur lequel toute vertu se fonde » est un extrait de D. Alighieri, *La divine comédie de Dante Alighieri*. Le paradis, ch. XXIV, v. 89-90, trad. M. Mesnard, Amyot, Paris 1854-1857, p. 329. Don Giussani joue ici sur la racine commune des termes « joie » et « joyau »].

qui accompagne la nôtre, petite et mortelle ». ¹²⁰ C'est cette reconnaissance libre qui empêche la maladie de devenir mortelle et la faiblesse de devenir néant. Il ne suffit pas d'affirmer des choses qui sont pourtant vraies : si cette Présence ne détermine pas ma vie de l'intérieur, cela veut dire qu'elle reste en dehors de moi. Cette reconnaissance libre doit avoir lieu pour que sa présence vibre dans les profondeurs de notre moi, dans ce que nous faisons, et non dans ce que nous ne faisons pas, dans tout ce que nous touchons, tout ce que nous regardons, tout ce que nous subissons, tout ce que nous supportons, même lorsque nous nous trompons. C'est dans cette reconnaissance que surgit, comme pour Zachée, toute la joie de l'accueillir chez nous. « Et [il] reçut Jésus avec joie » dit l'Évangile.

« Cette joie si précieuse sur laquelle toute vertu se fonde est la foi, c'est la joie de la rencontre que nous avons faite, la joie de l'évènement qui nous est arrivé, et c'est l'évènement qui nous est arrivé, c'est la joie de la rencontre que nous avons faite qui nous fait désirer changer. » Don Giussani nous pousse à regarder les signes flagrants de l'épanouissement en nous de ce désir qui naît de la foi, du choc de la rencontre : « N'est-il pas vrai que beaucoup parmi nous, que nous tous avons des désirs de bien que nous n'avions pas avant, que nous avons une soif de pureté que nous ne connaissions pas avant, que nous avons un désir ardent de justice que nous ne connaissions pas avant, que nous avons un sens émerveillé de la beauté et de la grandeur du miracle de la gratuité ou de la charité, que nous n'imaginions même pas auparavant ? Nous avons commencé à désirer tout cela à cause de ce qui nous est arrivé. » C'est ce qui est arrivé à Zachée : « La joie si précieuse de la foi, ce don précieux de la foi, qui a été réchauffé et attisé dans la rencontre que nous avons faite, nous fait désirer être meilleurs, nous fait désirer la vertu, nous fait désirer de changer en accord avec la volonté de Dieu. Et le désir de changement – qui n'est pas vrai s'il ne devient pas une demande à Dieu – est déjà l'action, le mouvement du bien dans notre vie. » ¹²¹

Qu'est-ce qui change ? Le rapport avec les choses. Zachée « était plein de ce regard et, en conséquence, il pense : "Voilà, je donne tout ce que j'ai pris" ». ¹²² Le miracle de cette rencontre a totalement transformé la vie de Zachée. Par conséquent, il n'a pas du tout été effleuré par la crainte de perdre quoi que ce soit, car le fait d'avoir été tout rempli par ce nom a pris le dessus sur toutes les priorités et sur tous les objectifs qui constituaient sa vie avant que Jésus l'appelle. Ce fut la même expérience que saint Paul : « Mais tous ces avantages que j'avais [...], je considère tout comme des ordures ». ¹²³

¹²⁰ *Ibid.*

¹²¹ *Ibidem*, p. 46-47.

¹²² Notes de l'enseignement aux Exercices spirituels des novices des *Memores Domini*, Le Pianazze, 7 août 1982, conservées au Secrétariat des *Memores Domini*, Milan.

¹²³ *Phm* 3, 7-9.

Le Pape nous le rappelait le 7 mars 2015 : « C'est grâce à cette étreinte de miséricorde que vient l'envie de répondre et de changer, et que peut en découler une vie différente. »¹²⁴ Observons ici encore le lien entre les choses : la pauvreté matérielle ne pourra surgir, comme gratitude, de l'intérieur de cette expérience unique de correspondance, du fait de le sentir dans nos entrailles, que si cette pauvreté radicale dont nous parlions ce matin (la soif de sens et le besoin de pardon qui nous constituent) trouve une réponse. En effet, rien n'est exclu de la nouveauté qu'est le Christ pour la vie de l'homme. S'il n'arrivait pas à tout toucher, y compris le portefeuille, l'évènement du Christ ne serait pas vrai, non pas parce qu'il se montrerait trop peu exigeant, mais parce qu'il ne nous libérerait pas totalement, il ne serait pas suffisamment attirant pour nous libérer, y compris de la richesse matérielle, c'est-à-dire qu'il ne répondrait pas jusqu'au bout à mon besoin, il en exclurait une partie que nous continuerions à penser pouvoir satisfaire nous-mêmes, par quelque chose que nous possédons. Au contraire, la vérité du Christ, cette vérité qu'est le Christ est attestée pour Zachée dans le fait que sa Présence a pris le dessus sur tout, au point d'arriver au portefeuille.

2. La vertu de la pauvreté

« Si nous appartenons au Christ », dit don Giussani, si le Christ est présent dans notre vie, si le Christ est immanent à la vie, alors, comme Zachée, nous « n'appartenons pas à ce que nous avons », parce qu'il y a quelque chose d'autre, de plus grand, qui prévaut : cela s'appelle la *pauvreté*. « En effet, la richesse est l'attachement à soi, à sa propre mesure, à sa propre image. [...] La pauvreté s'enracine dans la conscience que je suis non en fonction de ce que je possède. » Don Giussani nous met en garde, sans rien épargner à personne : « Attention, car la phrase : "Nous identifions notre consistance avec ce que nous possédons" – qui est la phrase qui définit tous les hommes de ce monde – est une possibilité terrible pour nous aussi ». ¹²⁵ Il suffit que le Christ commence à devenir un fait du passé, il suffit que le Christ ne détermine plus le présent, il suffit que le Christ ne domine pas et qu'il ne soit pas ce qu'il y a de plus intéressant dans la vie, pour que nous commençons aussitôt à remplir la vie d'autres choses.

Que se passe-t-il alors ? Nous mettons notre espérance de bonheur dans la possession de ceci ou de cela. La pauvreté, au contraire, est « ne pas mettre notre espérance de bonheur dans un objet que nous avons choisi. Je suis prêt à parier

¹²⁴ François, *Audience au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

¹²⁵ ASAEMD, *Documentation audiovisuelle*, OR.AUDIO/1030, Retraite de Carême. Méditation de l'après-midi du 19 février 1983 ; transcription de l'enregistrement.

qu'aucun de vous n'a jamais entendu cette définition de pauvreté, qui va profondément à l'encontre de toutes les images de la pauvreté que vous vous êtes faites. Pourtant, la pauvreté est une vertu qui surgit [attention aux liens entre les choses] de l'ontologie profonde de l'homme [c'est-à-dire du changement radical que le Christ introduit dans la vie de l'homme] : être une seule chose avec le Christ, être à la présence du Christ... »¹²⁶ Voilà ce qui permet la pauvreté.

Pour faciliter notre compréhension, don Giussani imagine la situation suivante, en revivant comme à son habitude les récits des Évangiles : « Si vous étiez entrés dans sa maison pendant ces deux ou trois heures où Jean et André étaient là et que vous aviez dit : "Attends un instant, maître, fais une pause ! Jean et André, voulez-vous quelque chose d'autre ? Votre bonheur, votre joie, votre certitude, votre lumière résident-ils en quelque chose d'autre ? Voulez-vous quelque chose d'autre ?" , ils vous auraient mis à la porte comme cela arrive quand vous contemplez un beau tableau et que quelqu'un, bêtement, se place juste devant vous : vous le prenez et l'écartez de force ! S'il est présent, notre espérance ne peut que se fonder sur cette présence, et non sur quelque chose que nous voulons ».¹²⁷

La pauvreté est donc « possible parce que le Christ est présent, parce que la présence dominante [dans la vie] est le Christ, parce que l'objet de mon regard est le Christ ».¹²⁸ C'est tout le contraire du moralisme. La pauvreté est le fruit de sa présence dans notre vie ; autrement, elle est comme « un château de cartes », qui s'écroule d'un instant à l'autre. Si la pauvreté manque, les reproches et les résolutions ne serviront à rien, ils seront tout voués à l'échec. Demandons plutôt que le Christ nous attire de nouveau, qu'il nous saisisse de nouveau, revenons à lui tels que nous sommes. Si nous ne le faisons pas, cela veut dire que nous avons déjà commencé à nous éloigner. Qui d'entre nous, au moins pour un instant dans sa vie, n'a pas été totalement pris par le Christ, par la rencontre avec lui ? Nous ne serions pas ici, je vous assure qu'aucun d'entre nous ne serait ici ! C'est donc ce moment que nous devons regarder, le point d'origine, et quand quelque chose manque, c'est là qu'il faut revenir, comme des mendiants, et demander à genoux – comme nous l'avons entendu hier soir – que le Seigneur ait pitié de nous. Autrement, nous serons à la merci de tout et nous ne serons jamais contents, nous vivrons comme des électrons libres.

Nous l'avons dit aux Exercices l'année dernière, c'est toujours « une histoire particulière [qui] est la clé de voûte de la conception chrétienne de

¹²⁶ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così?*, op. cit., p. 345.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 345-346.

¹²⁸ *Ibidem*, p. 388.

l'homme ». ¹²⁹ Ni un discours ni un rappel éthique ne sont assez puissants pour nous prendre tout entiers et susciter une autre manière de regarder et de traiter les choses. C'est uniquement parce que le Christ est présent et qu'il domine ma vie, qu'il la comble, qu'il répond à l'attente de mon cœur, que je me découvre libre par rapport à toute chose. En dehors de cette expérience de sa présence dominante, les appels à la pauvreté sont inefficaces, manquent de mordant, n'ont pas la force de nous changer et leur réalisation produit souvent le résultat contraire à ce qui était désiré. Pour cette raison, le fait de réduire le christianisme à une éthique est un échec dans tous les sens. Regardons Zachée : tous les appels possibles à changer son mode de vie, exprimés par les pharisiens, ne l'ont pas fait bouger d'un millimètre. Chacun de nous peut trouver une confirmation de point dans sa propre expérience.

La pauvreté est de « ne mettre sa certitude en rien sauf dans un présent, [...] dans ce qui est pour nous *toujours* présent ». Autrement dit, pour être pauvre, il faut que le Christ soit présent, il faut que le christianisme soit un évènement présent (si ce n'est pas un évènement présent, ce n'est pas le christianisme). Voilà donc les deux options possibles : soit le christianisme est un évènement qui nous prend tout entiers, de l'intérieur, qui nous fait faire une expérience unique de surabondance et, pour cette raison, nous rend libres de tout, de la foule de miettes en lesquelles nous mettons notre espérance, soit nous serons toujours à la merci de l'un ou de l'autre de nos biens ou de nos projets. Mais cela serait comme si nous admettions qu'il n'y a pas de réponse à notre soif, à notre besoin, parce que même si ce que nous avons en tête se réalisait, cela ne serait pas en mesure d'accomplir vraiment notre vie, comme nous en avons déjà souvent fait l'expérience. Ce serait vraiment à pleurer, non pas parce que nous ne sommes pas assez cohérents, mais parce qu'il serait impossible d'être nous-mêmes. Si le Christ n'était pas là, ce serait la véritable disgrâce ! Cela voudrait dire que toute l'attente que nous avons n'aurait aucune possibilité de réponse. Le Christ est une présence présente : « La présence de Jésus, qui est là tous les jours, chaque fois que nous nous engageons dans les circonstances ; du coin de l'œil vous la voyez, là ». ¹³⁰ C'est sur cela, sur la reconnaissance de sa présence présente, que se fonde notre espérance.

Don Giussani développe de manière fascinante l'insistance du Pape, que j'ai rappelée au début, quant au « caractère organique entre les vertus », en montrant que la pauvreté naît de l'espérance, qu'elle est « une conséquence de la dilatation de l'espérance jusqu'aux extrémités de la terre. L'espérance étend

¹²⁹ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 105.

¹³⁰ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, op. cit., p. 345.

ses frontières jusqu'aux extrémités du monde, jusqu'au seuil du ciel ; la pauvreté en est une conséquence ». ¹³¹ Pourquoi est-ce de l'espérance, comme fruit de la foi, que naît la pauvreté ? Parce que seuls ceux qui ont une certitude solide dans le futur à cause d'une certitude solide dans le présent, à savoir parce qu'ils possèdent le Christ dans le présent, peuvent ne pas s'attacher à ce qu'ils possèdent ou à ce qu'ils projettent comme perspective d'accomplissement de leur personne et peuvent ne pas mettre leur consistance et leurs attentes de bonheur dans la possession de quelque chose qu'ils ont décidé eux-mêmes. On le voit dans la vie quotidienne, de manière positive ou négative. Un exemple parmi d'autres : si je ne suis pas certain que ma femme ou mon mari ne me quittera pas dans quelques années en disant : « Je ne veux plus rien savoir de toi », je ne choisirai jamais un régime de communauté des biens et je préférerai sans aucun doute la séparation des biens (au-delà des questions fiscales). Seule une espérance dans le futur peut permettre la communauté des biens ; autrement, ce sera impossible, parce qu'on ne se fera pas confiance l'un à l'autre.

« Je tiens vraiment à ce que vous compreniez cela, souligne don Giussani, car c'est fondamental [...]. La foi me permet de reconnaître le Christ présent ; je possède le Christ et, par conséquent, je suis sûr du futur : c'est cela l'espérance. » Uniquement à cause de cette certitude dans le futur – qui naît du rapport avec le Christ et qui s'appelle espérance –, je peux ne pas lier ma consistance à ce que je possède et je peux être libre de tout. Ainsi, « toute manière pour l'homme de fonder sa sécurité et sa certitude sur un objet précis, qu'il détermine et choisit lui-même, que ce soit dans le présent ou dans le futur (cela revient au même), s'oppose à l'espérance ». C'est la grande illusion, car parmi tout ce que l'on possède « on ne peut fonder son espérance sur rien ; on ne peut pas fonder son espérance pour le futur sur ce que l'on possède car, demain, le temps ou une bicyclette peuvent nous enlever tout ce que nous possédons : une bicyclette percute violemment un individu qui tombe ; sa tête frappe le trottoir, il meurt, et le lendemain vous assistez à son enterrement au lieu d'assister à son mariage ». ¹³² Que cela est vrai pour chacun de nous ! Sans presque nous en apercevoir, nous lions l'attente du futur à l'obtention de tel ou de tel résultat, à la possession de telle personne, de telle chose ou de telle situation.

La pauvreté est donc une conséquence de l'espérance, c'est-à-dire de la certitude que le Christ accomplit, car ce que nous désirons est une Présence présente (si nous n'en faisons pas déjà l'expérience, personne ne parviendra à nous détacher de ce que nous possédons). En même temps, elle est la condition pour « sauver » cette espérance : « La pauvreté sauve cette espérance dans le futur,

¹³¹ *Ibid.*

¹³² L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, Parole et silence, Les Plans sur Bex 2008, p. 203.

elle lève les obstacles en nous empêchant de mettre notre espérance dans une possession présente *déterminée* ». ¹³³ Cela nous fait comprendre ce que dit le Pape dans sa lettre, c'est-à-dire que « la pauvreté est une mère et un rempart ». Ce rapport nouveau avec tout qui prend le nom de pauvreté est en effet générateur : « La pauvreté engendre, elle est mère, elle engendre la vie spirituelle, la vie de sainteté, la vie apostolique. » La pauvreté engendre la vie, ce n'est pas une disgrâce. Elle est mère « et c'est un rempart, elle défend », ¹³⁴ ajoute le Pape, elle nous défend de l'attachement aux choses.

La pauvreté, cette non-possession qui naît de la foi à travers l'espérance, est en même temps la seule vraie possession, la possibilité d'une affirmation de l'autre véritable et accomplie. « La pauvreté peut également être définie par cette phrase : c'est l'affirmation d'un autre comme signification de soi. L'affirmation d'un autre comme signification de soi-même est en soi amour mais, dynamiquement, dans la manière dont cela se réalise, elle est pauvreté parce que cela nous libère de ce à quoi nous nous attacherions. [...]. La pauvreté est une condition de l'amour (notamment parce que celui qui se considère riche n'a besoin de rien à ce moment-là : il utilisera, peut-être, mais il n'aimera pas) ». ¹³⁵

Après avoir rappelé l'origine de la pauvreté, demandons-nous : en quoi puis-je reconnaître que le Christ est arrivé dans ma vie, que ma vie est caractérisée par la certitude de sa présence et donc par cette certitude dans le futur qui s'appelle « espérance » ? En quoi se révèle la pauvreté vécue ?

Don Giussani nous signale trois aspects qui sont trois conséquences ou trois signes.

a) Liberté par rapport aux choses

Étant donné que le Christ fait exploser mon cœur de plénitude, je suis libre par rapport aux choses : « La pauvreté est cette **liberté par rapport aux choses** – y compris par rapport aux visages – qui survient comme conséquence de l'identification claire de ce dont nous pouvons espérer le bonheur, de cette Présence dont nous attendons tout et qui est tout : “Tu fus et tu es tout pour moi”, disait Ada Negri ». ¹³⁶ Ce dont nous pouvons attendre le bonheur est une Présence présente.

Le rapport avec le Christ présent est donc la racine profonde de la liberté par rapport aux choses : « Si le Christ donne l'assurance qu'il réalisera ce qu'il nous a fait désirer, cela rend très libre par rapport aux choses [...]. On n'est plus esclave de rien, on n'est plus attaché à rien, on n'est plus enchaîné à rien, on ne dépend

¹³³ *Ibidem*, p. 202.

¹³⁴ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

¹³⁵ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, op. cit., p. 369-370.

¹³⁶ *Ibidem*, p. 346.

plus de rien : on est libre. [...] Donc, on n'est plus esclave de ce que l'on utilise parce qu'on n'est esclave que de Celui qui nous donne l'assurance du bonheur. La pauvreté se révèle à nous comme liberté par rapport aux choses ». ¹³⁷

Le fondement de la pauvreté réside dans l'assurance que Dieu réalise ce qu'il nous fait désirer. « Sur quoi la pauvreté fonde-t-elle sa valeur ? Sur la certitude que c'est Dieu qui "poursuit l'achèvement". Le Christ accomplit le désir qu'il fait naître en nous : "Celui qui a commencé en vous cette œuvre bonne en poursuivra son achèvement jusqu'au Jour du Christ Jésus." » ¹³⁸ Prêtons attention aux paroles de don Giussani : le fondement, dit-il, est la certitude ; pas un raisonnement, ni un effort moraliste, mais une certitude – l'assurance d'un accomplissement futur qui est certitude d'une présence –, sans laquelle nous nous attachons inévitablement à tout. « La pauvreté survient parce qu'une certitude plus grande nous permet de nous arracher à ce à quoi nous avons été liés jusqu'à ce moment. ¹³⁹

Cette liberté se voit, se manifeste dans la manière dont nous entrons en rapport avec les choses, avec les personnes, avec ce qui nous arrive dans la vie, comme le dit saint Paul : « Frères, je dois vous le dire : le temps est limité. Dès lors, que ceux qui ont une femme soient comme s'ils n'avaient pas de femme, ceux qui pleurent, comme s'ils ne pleuraient pas, ceux qui ont de la joie, comme s'ils n'en avaient pas, ceux qui font des achats, comme s'ils ne possédaient rien, ceux qui profitent de ce monde, comme s'ils n'en profitaient pas vraiment. Car il passe, ce monde tel que nous le voyons. » ¹⁴⁰ Mais une telle liberté n'est possible que si Jésus est « "immanent", [...] présent dans la vie » ; à cette condition seulement, on peut « laisser ce qu'on voudrait avoir : l'argent, la santé, sa petite amie, la carrière, l'honneur, la position politique ». ¹⁴¹ La pauvreté est donc l'« élimination de la possession mondaine qui consiste à mettre, peu ou prou, son espérance, c'est-à-dire le sens de sa propre vie et la consistance de sa personne, dans ce qu'on a ou ce qu'on programme ». C'est ce que recommande Jésus : « "Ne vous souciez pas de ce que vous mangerez ni de quoi vous vous vêtirez. Votre Père céleste sait que vous en avez besoin" ». Quel est le sens de cette phrase ? S'agit-il de « ne pas avoir de vêtements ou ne pas avoir à manger ? Non, ce n'est pas cela. S'agit-il de ne pas projeter comment s'habiller et que manger ? Non, ce n'est pas cela. C'est une manière de posséder ces choses, c'est ne pas y mettre son espérance et la consistance de sa vie ». ¹⁴²

¹³⁷ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 204.

¹³⁸ *Ibidem*, p. 203-204.

¹³⁹ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, op. cit., p. 387.

¹⁴⁰ *1 Cor 7, 29-31*.

¹⁴¹ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, op. cit., p. 389.

¹⁴² ASAEMD, *Documentation audiovisuelle*, OR.AUDIO/1458, Rencontre de la maisonnée, Gudo Gambaredo, 23 mars 1970 ; transcription de l'enregistrement.

Don Giussani ne nous invite pas à mépriser les choses. En effet, il dit que « la définition de pauvreté que donne Jésus [...] n'est pas l'abolition ou la censure de quoi que ce soit : il ne censure rien, absolument rien ! » Il rappelle la phrase de saint Paul qui l'affirme ouvertement : « Tout ce qui est beau, tout ce qui est bon, tout ce qui est digne de louange, tout ce qui est honorable et qui mérite des éloges de la part des autres, tout cela, faites-le ». Don Giussani souligne donc que la pauvreté est « se détacher d'une certaine manière » de posséder les personnes et les choses, « plus précisément, le détachement de cette manière selon laquelle on traite la personne ou la chose que nous avons devant nous non pas selon l'univers (le dessein de Dieu), non pas d'après le sentiment qu'en a Dieu, mais d'après le sentiment que nous en avons, c'est-à-dire d'après la réaction que nous éprouvons ; nous suivons notre réaction, pas la destination objective de la chose ». La pauvreté n'est donc absolument pas le fait de déprécier les choses mais « ce détachement qui regarde toute chose, tout ce qui arrive, avec positivité, sans exception ». Je regarde tout avec positivité mais je ne mets pas mon espérance dans ce qui, tout en étant vrai et beau (personnes et choses), ne suffit pas pour donner consistance à ma vie. On introduit ainsi une manière différente de regarder toute chose : le respect. Car le « respect consiste à regarder une chose en étant dominé par la présence d'une autre – [...] regarder une chose tout en en suivant une autre du coin de l'œil ». Autrement dit : « le Mystère qui te fait me domine pendant que je te regarde, pendant que je pense à toi. Voilà ce qu'est le détachement : tu n'es pas à moi. En effet, tout mon rapport avec toi se réalise en t'affirmant, toi ».¹⁴³

b) La joie

Quel est le signe de la pauvreté comprise comme liberté par rapport aux choses ? La joie. « De cette liberté par rapport aux choses, née de la certitude que Dieu lui-même porte toute chose à son achèvement, découle une autre caractéristique de l'âme pauvre : la joie. »¹⁴⁴ Plus mûrit la certitude que Dieu accomplit ce qu'il entreprend, plus elle devient habituelle, et plus nous devenons libres par rapport aux choses, et plus nous devenons joyeux. « La joie ne s'épanouit sur aucun autre terrain. [...] La joie naît exclusivement sur le terrain de cette conscience de pauvreté. »¹⁴⁵ Notre joie ne dépend pas de ce que nous possédons, parce que nous avons été libérés par Celui qui nous est arrivé. L'origine de notre joie est le fait de reconnaître que le Christ est là et qu'il est présent.

¹⁴³ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così?*, op. cit., p. 392, 395, 396.

¹⁴⁴ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi?*, op. cit., p. 205.

¹⁴⁵ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così?*, op. cit., p. 347.

Et pourtant, qui pourra nous convaincre de cela quand tout le monde, autour de nous, dit le contraire ? Il faut en découvrir la vérité dans notre vie. Mais cette découverte n'est que pour les audacieux, c'est-à-dire pour ceux qui prennent le risque de vérifier que le rapport avec le Christ présent libère et rend joyeux, quelle que soit la condition dans laquelle nous nous trouvons, comme nous l'a témoigné l'auteur de la lettre de ce matin. Sinon, nul ne nous convaincra et nous chercherons à justifier notre possession des choses.

Don Giussani a inlassablement rappelé et montré la dynamique de laquelle jaillit la joie : « “Je suis joyeux” signifie : “Mon cœur est dans la joie parce que Dieu est vivant” ». ¹⁴⁶ C'est le fait que Dieu est vivant et qu'il est présent qui me donne l'assurance par rapport au passé, au présent et au futur, et qui, pour cette raison, me rend joyeux. « La consistance de la vie, le bonheur que l'avenir nous réserve, ne se trouve pas dans ce qui apparaît. » Ce qui se voit et ce qui passe n'est pas capable d'offrir des garanties pour l'avenir. Il ne peut donc pas offrir de fondement suffisamment stable pour la joie. « L'on ne peut pas fonder son espérance sur le fait d'avoir une femme ou une fiancée, car la joie ne dérive pas de là. De là peut venir le contentement, plus ou moins passager, mais la joie non, car la joie s'appuie sur une possession dont la perspective n'a pas de fin. » Cela explique pourquoi, même lorsque nos projets se réalisent et que nous obtenons ce que nous voulions, nous sommes contents pour un temps, mais pas joyeux. En effet, la source de la joie est autre. Ainsi, « il n'y a pas de plus belle description de la joie que celle-ci : que celui qui possède vive comme s'il n'avait rien. Qu'il possède ou non, c'est la même chose... Par contre, posséder quelque chose qui dure toute l'éternité, cela ne peut pas être indifférent ! Si l'on possède quelque chose qui dure pour l'éternité », cela transforme « l'amour, l'amour de l'homme pour sa femme, l'amour pour son compagnon, l'amour envers son père, l'amour pour le soleil qui se lève... » ¹⁴⁷

c) Libre car rien ne manque

Lorsque nous nous fondons sur quelque chose qui dure, c'est-à-dire sur le divin, rien ne nous manque car « tout nous appartient ». Tout nous appartient. « Pourquoi tout nous appartient ? », demande don Giussani. « Parce que l'on a tout ce dont on a besoin, tout ce qui nous est nécessaire. » ¹⁴⁸ La proximité avec les paroles de saint Paul est impressionnante : « Car tout vous appartient, que ce soit Paul, Apollos, Pierre, le monde, la vie, la mort, le présent, l'avenir : tout est à vous, mais vous, vous êtes au Christ, et le Christ est à Dieu. » ¹⁴⁹

¹⁴⁶ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. 281.

¹⁴⁷ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 206-207.

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 208.

¹⁴⁹ *I Cor 3*, 21-23.

Voilà la pauvreté que l'attrait de Jésus introduit dans l'histoire et dans notre vie pour que nous ne restions pas constamment enchaînés au résultat de nos projets. Sa présence nous colle tellement à lui, nous remplit tellement de sa plénitude, qu'elle nous rend libres et joyeux, car désormais, rien ne nous manque.

3. De l'élan initial à la lutte de la vie

Franchissons une étape supplémentaire. Comme nous le disions au début, la joie de la foi suscite un désir de changement, mais il n'y a absolument rien d'automatique. Ce n'était pas le cas pour Zachée, ni pour tous ceux que Jésus a appelés et avec lesquels il est entré en relation. Zachée, dit don Giussani, « était plein de ce regard et, en conséquence, il pense : "Voilà, je donne tout ce que j'ai pris" ». Mais c'est une conséquence qui a duré toute sa vie, car ce n'est pas automatique ». Le désir de lui appartenir est total dès le départ, mais son développement n'est pas automatique et se poursuit toute la vie. Que personne ne se mesure donc, car dans le rapport avec le Mystère il n'y a pas de mesure : « Chacun de nous connaît l'élan avec lequel il se donne, pour se retirer après, c'est la lutte de la vie. Mais ce qui rend désormais la vie transfigurable est devenu un fait ». Nous avons déjà en nous le « virus » – un virus bénéfique, bien évidemment –, car sa présence a déjà fait brèche dans notre vie. « C'est le contraire de l'épisode du jeune homme riche (*Mt* 19, 16-30), quelqu'un à qui le Christ dit : "Viens avec moi", autrement dit, je veux être près de toi. Et l'Évangile dit : "Et il s'en alla tout triste" : le jeune homme riche, triste. » Voilà donc les deux options qui se dégagent de tout ce que nous disons et que nous voyons si souvent dans notre monde : « Ou transfigurés ou tristes, parce qu'on ne peut pas rester dans la situation d'avant une fois que le Christ nous a appelés » ; une fois que le Christ nous a appelés, une fois qu'il est venu à notre rencontre, on ne peut pas rester comme avant : « Ou transfigurés ou tristes [...], ou l'on devient plus triste [...] ou l'on est transfiguré »¹⁵⁰ par cette nouveauté que le Christ a introduite dans notre vie. En effet, on peut être riche en argent, en projets, en idées, et pourtant être triste.

Mais cette transfiguration n'est pas mécanique et ne se produit pas non plus une fois pour toutes. Zachée n'a pas éliminé automatiquement toutes ses erreurs. « Lorsque Zachée s'est senti investi par ce regard et par cette invitation, il a dit : "Je fais don de la moitié de mes biens, et ce que j'ai volé, je vais le rendre quatre fois plus", mais deux jours plus tard, il était peut-être en colère contre sa femme, ou sept jours plus tard contre ses enfants, et cet horizon ré-

¹⁵⁰ Notes de l'enseignement aux Exercices spirituels des novices des *Memores Domini*, Le Pianazze, 7 août 1982, conservées au Secrétariat des *Memores Domini*, Milan.

veillé et défini par ce visage et par cette voix qui l'avait appelé, par cet homme qui s'était rendu chez lui, a suscité en lui une douleur aiguë parce qu'il avait maltraité sa femme. Le lendemain, imaginons-le, il lui a demandé pardon ou il ne lui a rien dit. Mais le surlendemain, deux heures à peine après la veille, il s'est fâché de nouveau. Alors, si la cohérence est la règle du chemin éthique, du chemin moral, nous ne sommes pas capables d'être cohérents. [...] La cohérence est une grâce, c'est le renouvellement de la surprise de la rencontre avec quelque chose qui est plus nous que nous-mêmes, sans lequel nous ne serions pas nous-mêmes. »¹⁵¹

Dans la rencontre avec Jésus, c'est une méthode qui a été mise dans les mains de Zachée : laisser entrer une présence, et non pas faire confiance à son propre effort moraliste, qui s'était déjà avéré incapable de le changer. Comme je le disais plus tôt, le christianisme est un évènement. Quand il devient un moralisme, il change de nature. Ce n'est plus le christianisme, même si nous continuons à employer des termes chrétiens.

Vous rappelez-vous ce que nous a dit le Pape sur la Place Saint-Pierre ? « La morale chrétienne est la réponse, la réponse émue face à une miséricorde surprenante, imprévisible, voire "injuste" d'après les critères humains, de quelqu'un qui me connaît, qui connaît mes trahisons et qui m'aime quand même, m'estime, m'embrasse, m'appelle à nouveau, place de l'espoir en moi, attend des choses de moi. La morale chrétienne n'implique pas de ne jamais tomber, mais de toujours se relever, grâce à sa main qui nous prend. »¹⁵²

La présence du Christ introduit une lutte dans la vie. Pourquoi ? Don Giussani le dit : « Le christianisme est tellement un don qui a été fait à notre nature » que le chrétien, « à savoir celui qui vit la conversion, celui qui vit donc la conscience de l'appartenance au Christ, [...] celui qui vit la mémoire du Christ, est un autre homme[...]. C'est une autre naissance ». Voilà donc le problème. Bien que cette naissance ait eu lieu, bien que cette rencontre soit survenue, « nous continuons à être en chair et en os, nous continuons à être nés de notre père et de notre mère. "Dans la faute m'a conçu ma mère" [...]. Il est vrai, nous restons dans le tombeau et dans l'étouffement des limites charnelles dans lesquelles nous continuons à être nés, et cette seconde naissance ressemble à quelque chose d'extraordinairement étranger ». C'est pourquoi a lieu « ce phénomène par lequel, puisque la foi nous a été donnée, dans une rencontre vraiment pleine de grâce, vraiment providentielle (qui sait pourquoi Dieu l'a fait !), à certains instants notre âme s'élève, devant un rappel notre âme se "réveille", bouge, mais ensuite le regard sur la vie de tous les jours rend à nouveau tout

¹⁵¹ L. Giussani, *Qui e ora (1984-1985)*, op. cit., p. 432-433.

¹⁵² François, *Audience au mouvement Communion et Libération*, 7 mars 2015.

plat, tout homogène, lourd, limité, étouffé. C'est comme si nous n'unissions jamais ces deux moments de pensée et de regard portés sur nous-mêmes, si ce n'est de l'extérieur ». Comme nous le disions hier, ils ne s'unissent jamais, si ce n'est « de façon moraliste [ou formaliste], dans le sens où, comme nous avons la foi, nous ne pouvons pas faire certaines choses et nous devons en faire d'autres. » Ainsi, « ce que nous faisons ou ne faisons pas n'est pas l'expression d'une conscience nouvelle (conversion), d'une vérité de notre être [qui naît de l'intérieur de nous-mêmes], mais c'est comme le tribut que l'on paie, que l'on verse à quelque chose d'extérieur, bien que pieusement et profondément reconnu et estimé. »¹⁵³

Nous pouvons mieux comprendre à ce stade la portée de ce que don Giussani rappelait dans le passage d'hier soir : « Quelle que soit l'expression d'un mouvement comme le nôtre, il n'a pas de valeur s'il ne fait naître, au cœur des tâches quotidiennes, l'appel à la mémoire de la présence du Christ. Il serait même plutôt néfaste à l'individu puisqu'il favorise le formalisme et le moralisme ». ¹⁵⁴

L'alternative est claire : « Soit Dieu est la vie, soit c'est comme s'il était dehors. »¹⁵⁵ Voilà de nouveau en jeu le mystère de la liberté de l'homme (« Nous voulons que ce salut soit acquis par lui-même », ¹⁵⁶ écrit Péguy). Comment ? « L'objection de notre dimension charnelle, l'objection du poids sépulcral des limites des choses quotidiennes, qui nous font vivre dans l'indifférence, le cynisme, le dégoût ou l'ennui en fonction du moment ou de l'état d'âme, tout cela doit être investi quotidiennement et dépassé, affronté, affronté maintenant, confronté à l'espérance chrétienne. »¹⁵⁷ Sinon, le formalisme se diffuse parmi nous, et la nouveauté que nous avons rencontrée ne change pas la vie de tous les jours. Mais cela implique nécessairement notre liberté.

Voilà pourquoi c'est une lutte sans trêve. Seul celui qui reste fidèle pourra voir le triomphe, la victoire du Christ dans sa vie, en acceptant le rythme humain du changement qui passe à travers notre liberté. C'est à ce niveau que nous pouvons comprendre la portée et le but de la compagnie, comme don Giussani le rappelle dans le livre qui regroupe les Exercices : « La Fraternité est simplement une aide pour vivre la vérité de notre être dans tout ce que nous faisons, [...] et la vérité de notre être dans tout ce que je fais est le fait que j'appartiens à un Autre. [Nous pensons souvent] : "Moi, tel que je suis ?" Oui, moi, tel que je suis, j'appartiens totalement à un Autre ». ¹⁵⁸ Même si je continue

¹⁵³ Voir ci-dessus p. 16.

¹⁵⁴ Voir ci-dessus p. 15.

¹⁵⁵ Voir ci-dessus p. 16.

¹⁵⁶ Voir ci-dessus p. 5.

¹⁵⁷ L. Giussani, *Una strana compagnia*, op. cit., p. 195-196.

¹⁵⁸ *Ibidem*, p. 196.

à me tromper, ce qui m'est arrivé ne s'efface plus. C'est un évènement qui s'établit à la racine de mon être. J'ai été marqué à jamais par cette rencontre. Nous nous en rendons compte lorsqu'une personne quitte la Fraternité mais ne peut pas s'empêcher d'éprouver de la nostalgie pour ce que qu'elle a vécu (si elle a vécu quelque chose de réellement significatif).

Nous sommes ensemble parce que nous avons l'espérance que la « conscience [...] d'appartenir au Christ » investira « les choses de tous les jours, la vie de tous les jours, les actions de tous les jours, en famille, au travail, dans le mouvement, dans la société ». Sinon, le christianisme perdra tout son intérêt à mes yeux car, dit don Giussani, je finirai par être « suffoqué par le cynisme, dans la superficialité satisfaite ou dans le désespoir de l'ennui ». ¹⁵⁹

« Pour espérer, mon enfant, il faut être bien heureux, il faut avoir obtenu, reçu une grande grâce », écrit Péguy. L'espérance que notre vie quotidienne soit investie dans tous ses replis par le Christ provient d'un bonheur intense, le fait d'avoir reçu une grande grâce. Don Giussani affirme aussitôt : « Mes amis, la grande grâce est cette réalité dans laquelle nous sommes : c'est ce que l'Église a appelé Fraternité, c'est cette expérience de la foi ». Nous sommes tous là parce que « à un moment donné, il y a eu quelque chose d'inexprimable, il y a eu une perception, un pressentiment, une émotion, il y a eu un accent persuasif : voilà la grande grâce que nous avons obtenue, dans toute la discrétion avec laquelle Dieu agit normalement dans la vie de l'homme, dans toute la discrétion avec laquelle la liberté de Dieu respecte notre liberté. Nous avons reçu la grâce de la foi, que nous avons pressentie comme profondément persuasive et pertinente pour notre vie, voire comme identique à la vie. Il faut en être très heureux ! Voilà la question cruciale. Il faut en être très heureux, parce que, sans la foi, même le visage de la femme aimée, comme le dirait Chesterton, serait comme un nom écrit à la craie noire dans une pièce sombre sur un mur noir lui aussi. » Notre espérance réside dans le fait que, « comme Il a commencé, il accomplira son œuvre en nous. Il faut juste le laisser entrer par une fissure, la fissure de cette dévotion, cette estime et cette intelligence ultimes qui font qu'on ne peut pas le chasser complètement. Il faut lui permettre de pénétrer à travers cette brèche ». ¹⁶⁰

Comment avoir toujours conscience de cette Présence dont nous attendons tout ? Giussani indique un chemin simple et sûr : « En répétant des gestes de conscience et en étant attentifs au lieu où le Christ lui-même réveille en nous cette conscience » ¹⁶¹

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 196-197.

¹⁶⁰ *Ibidem*, p. 197-198, 202.

¹⁶¹ L. Giussani, *Si può (veramente ?!) vivere così ?*, op. cit., p. 346.

a) La première indication pour le chemin est donc de répéter des gestes de conscience. Tout d'abord la prière, qui est demander et se rappeler, reprendre continuellement conscience de ce que l'on est : une seule chose avec le Christ. « Cette reprise de conscience n'est pas automatique », la liberté est toujours en jeu. « Il faut le vouloir, il faut le désirer ! Ce qui est aride en toi », et cela peut arriver souvent, « ce sur quoi tu poses la langue et que tu lèches comme si c'était une pierre ponce devient doux au goût à force de passer la langue sur la pierre ponce, sur cette aridité que l'homme serait par lui-même. Pour la conscience de l'homme, il serait lui-même, ainsi que l'univers, un énorme amas de pierres ponces arides, s'il ne demandait pas de savoir et de ressentir, s'il n'avait pas comme première pensée : "Me rendre conscient de cela ; me le rappeler le plus souvent possible dans la journée". Voilà ce qu'est la prière ! [...] C'est ainsi que l'homme devient homme : en répétant sans cesse [...] des gestes de conscience ». ¹⁶²

b) La deuxième indication est l'attention à la compagnie vocationnelle : « Dieu, qui fait le ciel avec les étoiles, a établi le lieu où tu prends conscience. Quel est ce lieu ? C'est la compagnie vocationnelle, cette compagnie vocationnelle qui a comme lieu, au sens propre du terme, ce moment de temps et d'espace (espace : là où l'on pose les pieds ; temps : les heures et les minutes) où cette compagnie se retrouve, dans lequel la compagnie vocationnelle s'exprime. La compagnie vocationnelle est celle qui, en s'exprimant, nous rappelle cela. Si l'on est distrait, elle ne rappelle rien, mais si l'on n'est pas distrait, si l'on veut être et devenir soi-même, on reconnaît que la compagnie est là pour rappeler cela. Aurions-nous formé une compagnie si ce n'était pas pour cette raison ? [...] Nous ne pouvons pas rester dans la compagnie ou penser à celle-ci sans que nous soit rappelée, d'une manière ou d'une autre, cette vérité plus profonde ». ¹⁶³

Il y a ici une troisième suggestion implicite qui dérive de la deuxième : vivre les circonstances de manière nouvelle. En effet, par son rappel, la compagnie dévoile la signification des circonstances, qui deviennent alors elles-mêmes une invitation continue à être conscient de sa présence. « La compagnie te rappelle un effet admirable, elle te rappelle lentement que tout a ce sens, que tout rappelle cela, tout : la fleur des champs, le fruit de l'arbre, l'enfant qui naît... » Jésus a appris à ses disciples à regarder toute la réalité comme signe de sa présence. « La compagnie vocationnelle nous habitue à faire de chaque instant et de chaque circonstance un rappel de la vérité de notre moi, de cette participation à l'être, que ce soit une circonstance de travail, de chemin, de silence, de jeu, de temps qui passe, dans le tramway, dans le train [quand quelqu'un nous

¹⁶² *Ibidem*, p. 348-349.

¹⁶³ *Ibidem*, p. 349.

agace particulièrement, quand quelqu'un nous plaît particulièrement, quand nous écoutons de la musique]. »¹⁶⁴ Tout nous invite à faire mémoire de Jésus.

Le fait d'être ainsi toujours plus pénétrés par le Christ peut, à lui seul, susciter une nouvelle manière de traiter les choses : la pauvreté, à savoir utiliser les choses conformément au destin. Mais cet usage est entièrement à apprendre. « Nous sommes appelés à réaliser un travail [...], la pauvreté n'est pas automatique [...]. La pauvreté est une initiative personnelle ; si elle ne vient pas de notre propre initiative, il ne s'agit pas de pauvreté. La pauvreté est un acte de la liberté, il ne s'agit pas de subir mais de saisir pour avancer, de saisir pour construire, de saisir pour répondre à la vocation de Dieu. »¹⁶⁵

Comment nous éduquer à cette pauvreté ? Ici encore, ce que don Giussani nous suggère est simple et facile à mettre en pratique : « En répétant des gestes de conscience ». Ce sont les gestes qui – avec l'école de communauté – caractérisent depuis toujours notre chemin.

Le fonds commun

« Le soutien mensuel à la caisse commune de toute la Fraternité, qui implique un sacrifice, vise à faire grandir la conscience de la pauvreté en tant que vertu évangélique. Comme le dit saint Paul : “Nous n'avons rien et possédons tout”. Le vrai moyen de tout posséder est d'être détaché de tout. On peut s'engager à ne verser que cent liras, mais le fait de les verser avec fidélité a une valeur fondamentale de rappel, car il s'agit d'un geste concret et unitaire. Celui qui ne prendrait pas au sérieux cette directive, ne pourrait pas se considérer comme membre de la Fraternité. »¹⁶⁶

Je suis frappé par le ton péremptoire de cette affirmation de don Giussani, qui nous montre le lien étroit qu'il établissait entre l'initiative du fonds commun et l'appartenance : « Rien ne prouve notre appartenance », notre désir d'appartenir, « autant que le fonds commun ». Voilà pourquoi nous rappelons sans cesse la valeur de ce geste : non seulement don Giussani fait une proposition très construite sur la question de la pauvreté, mais il nous donne aussi les instruments, qui sont à portée de la main de n'importe qui, pour nous éduquer à cette dimension de la vie chrétienne de manière simple et facile. Face à l'invitation à verser le fonds commun, chacun doit se demander : pourquoi est-ce que je le verse ? Qui m'y oblige ? Pour répondre, il faut faire mémoire de tout ce que nous avons dit. « C'est pourquoi la question du fonds commun, en tant que l'aspect

¹⁶⁴ *Ibidem*, p. 350.

¹⁶⁵ L. Giussani, *Peut-on vivre ainsi ?*, op. cit., p. 219.

¹⁶⁶ L. Giussani, *L'opera del movimento. La Fraternità di Comunione e Liberazione*, San Paolo, Cinisello Balsamo 2002, p. 246-247.

le plus facile de l'ascèse, de l'appartenance, doit être rappelée, dans un moment défavorable du point de vue psychologique et lourd du point de vue de la responsabilité dont nous nous sommes chargés : informez vos amis que donner le fonds commun est une forme de prière, est une expression de *pietas*. »¹⁶⁷

Comme il sait à quel point nous glissons facilement dans le schématisme et dans le formalisme, don Giussani précise : « C'est la valeur symbolique et éducative du sacrifice du "fonds commun". Une personne peut ne rien pouvoir faire d'autre, et c'est son offrande au Christ, sa participation, la preuve de sa volonté d'être disponible à cette réalité qu'elle reconnaît comme grande, à cette réalité que le Christ a créée dans son Église et que nous appelons, par notre nom, Communion et Libération. Une personne peut ne rien pouvoir faire d'autre que réaliser le sacrifice du fonds commun, et c'est littéralement sa prière. Mais s'il y met son cœur, il est impossible que celui qui ne fait que le minimum, juste le minimum, mais avec le cœur, ne tende pas à faire aussi le maximum ».¹⁶⁸

C'est ce qu'a écrit l'un de vous : « Chers amis, ma femme et moi avons récemment reçu une somme d'argent inattendue. Heureusement, nous n'avons pas de nécessités matérielles urgentes, et d'autre part nous avons appris que tout ce qui est donné a un but, qui est la possibilité de faire connaître le Christ à tout le monde ». Regardez où il va chercher la raison de son offrande. Si le fonds commun n'est pas lié à tout le reste, il se réduit à une cotisation à payer, dont on se passe volontiers à un moment donné. La lettre se poursuit : « La Fraternité est "notre maison", le point stable où nous faisons l'expérience d'être embrassés par le Christ et à partir duquel nous embrassons le monde entier ». Vous voyez ? Il n'a pas lu tous les textes que je viens de citer, mais il a fait l'expérience qui y est décrite : dans ce lieu – "notre maison" –, cette personne a appris à embrasser le monde entier. « Aussi avons-nous pensé effectuer un virement extraordinaire au fonds commun. » Si nous ne mettons pas toute chose en relation avec son point d'origine, toute action devient extérieure. Don Giussani nous propose le fonds commun pour nous aider à concevoir et à vivre chaque détail en lien avec le tout.

Au cours des derniers mois, nous avons envoyé une lettre demandant la mise à jour des données [des membres de la Fraternité]. Depuis quelques années, en effet, nous n'avions plus aucun signe de vie de certaines personnes inscrites à la Fraternité. On pourrait penser à une formalité, mais les réponses que nous avons reçues ont été surprenantes : certains communiquent qu'ils ont entrepris un autre chemin, d'autres ont le désir de reprendre un rapport ; certains nous signalent une situation de solitude et d'autres expriment un certain

¹⁶⁷ *Ibidem*, p. 90-91.

¹⁶⁸ *Ibidem*, p. 75.

embarras parce qu'ils ne peuvent donner qu'une petite contribution au fonds commun. Tout cela dit à quel point nous devons être proches les uns des autres.

Je vais vous lire quelques-unes des réponses que nous avons reçues : « Je ne versais plus ma contribution au fonds commun, mais quand j'ai reçu ton courriel j'ai ressenti à nouveau le sentiment d'appartenir à ce "quelque chose" que j'avais rencontré il y a des années. Je m'étais simplement "perdu" dans les difficultés contingentes. » C'est la raison pour laquelle nous sommes ensemble : nous pouvons nous perdre, mis il y a toujours quelqu'un qui frappe à notre porte.

Un autre écrit qu'il ne peut malheureusement pas venir aux Exercices pour des raisons liées à son travail, puis il ajoute : « Pour ce qui concerne le fonds commun, j'ai commencé à ne pas le payer à cause d'un problème économique, puis, au fil du temps, cela s'est transformé en un oubli de ma part, j'ai oublié précisément ce petit geste qui m'a appris l'importance du partage. »

Certains font face à des difficultés : « Malheureusement, la crise actuelle m'a amené à faire des choix drastiques [...]. Je n'en ai pas parlé avec mon groupe de Fraternité ; mon orgueil ne me permet même de participer aux Exercices, faute d'argent. »

Certains se sentent seuls mais, en même temps, ont envie de recommencer : « Disons qu'il y a une distraction de ma part mais, une fois reçu ce message, j'ai été triste à cause de ma négligence. Je voudrais essayer de reprendre en main la situation et recommencer. »

Certains se sont rendu compte qu'ils avaient arrêté de verser leur contribution au fonds commun à cause d'un souci technique avec la banque : « C'est évident que ce ne peut pas être une excuse, mais dans les faits, cela arrive à cause de ma faiblesse humaine. » Ce n'est pas une occasion de scandale, mes amis ! Voilà pourquoi nous nous permettons, discrètement, de frapper de temps à autre à votre porte, pour continuer à rappeler la raison pour laquelle nous sommes ensemble.

Le fait de prendre au sérieux la proposition du fonds commun peut nous faire découvrir quelque chose de nous et pour nous : « Au bout de presque huit ans d'emplois précaires très fatigants en tant que médecin, j'ai été embauchée avec un contrat à durée indéterminée. J'ai tout de suite pensé augmenter le montant de ma contribution au fonds commun par reconnaissance. Ce lieu a transformé mes années d'emplois précaires en une occasion pour me demander ce que je vaud et sur quoi se fonde la valeur de ma personne. » Regardez quel lien elle fait : « Ce n'est pas le salaire ou le type de contrat qui fixe ma valeur, mais l'infini dans mon cœur. » Don Giussani nous a proposé ce geste simple pour que chacun puisse approfondir la valeur de la vie.

Une autre personne écrit : « Je me suis admis à moi-même ce soir que le fait de retarder le paiement du fonds commun en espérant qu'arrive une

période meilleure du point de vue économique ne m'est pas utile. » En effet, ce n'est pas un problème de quantité, mes amis, c'est un problème de fidélité. Personne ne juge personne quant au montant de la contribution qu'il décide de verser. C'est sur la fidélité que nous insistons, parce que c'est elle qui nous aide à prendre conscience de nous-mêmes et de ce qui fait notre consistance. « J'ai pris au sérieux les indications que vous nous avez données aux Exercices : "Il suffit de donner peu, pourvu que ce soit avec constance". Cela me permet d'embrasser avec miséricorde ma réalité maintenant. » Il suffit juste d'accepter d'être embrassés tels que nous sommes : c'est cela qui « me permet d'embrasser avec miséricorde ma réalité maintenant. Je suis toujours plus certaine. Même si je ne comprends pas tout, même si tout est mystérieux, mon expérience me dit qu'un bien immense pour moi est en jeu ici ! »

Certains remercient aussi pour une bourse d'études reçue de la Fraternité : « Je ne pourrai jamais exprimer de manière appropriée ma gratitude parce que vous m'avez montré que toute action du mouvement renvoie au fait qu'"Celui qui aurait pu se contenter de fournir une aide a tenu à venir", comme le dit l'affiche de Noël. Cette raison sauve non seulement l'exigence du moment mais toute la vie. »

Pour terminer, une amie a écrit : « Cela faisait longtemps que je ne versais plus le fonds commun, non parce que je n'avais pas d'argent, mais par oubli et par paresse. Depuis que mon fiancé et moi avons décidé de nous marier, il y a quelques semaines, les choses ont changé. » C'est impressionnant qu'une personne pense au fonds commun quand elle va se marier. Pourquoi y a-t-elle pensé ? « Si je n'avais pas rencontré le christianisme à travers le mouvement, je ne me serais jamais mariée. J'ai tout de suite savouré la dimension communautaire, la dimension de l'Église, par rapport à ma décision, à notre décision de dire "oui" devant Dieu. Je dois tout à ce lieu. C'est pourquoi aujourd'hui j'ai versé ma contribution mensuelle au fonds commun. Mes moyens ne sont pas élevés, mais j'ai décidé d'augmenter le montant de ma cotisation en la doublant, et cela me semble encore peu ! Je donnerais beaucoup plus pour cette rencontre qui a changé ma vie et qui, je l'espère, changera la vie d'autres jeunes comme moi, à travers les missions et la vie du mouvement. »

Ces dernières paroles sont la confirmation vivante de la vérité de ce que disait don Giussani : concevoir notre vie « en fonction du mouvement, ce n'est pas autre chose que la traduction pratique de l'élan missionnaire, parce que le mouvement n'est autre que la façon, notre façon, la manière dont nous avons appris à vivre le monde et la vie selon le cœur de L'Église. » Le geste du fonds commun sert à éduquer chacun de nous à « concevoir sa vie, sa vie familiale, sa profession, l'éducation de ses enfants, le temps libre, ses forces, son argent en fonction du mouvement, c'est-à-dire en fonction de quelque chose de plus

grand, en agissant en toute liberté parce que sans liberté, il n'y a pas de réponse humaine. Il est préférable d'avoir une réponse à 0,1 % en toute liberté qu'une réponse apparemment meilleure à 50 % ou même 100 %, mais sans liberté ». Le fonds commun « traduit [alors] en termes élémentaires et banals, tellement ils sont concrets, le lien que nous ressentons et que nous vivons entre tout ce que nous sommes et faisons, et cette belle chose plus grande que nous qui est la participation à l'Église, ou au mouvement, à travers laquelle notre petite personne avec ses gestes quotidiens se fait collaboratrice du grand dessein ». ¹⁶⁹

Je rappelle à tous que le fonds commun *est un*, tout comme la Fraternité *est une*, et le fond commun a *un* but : la construction de cette œuvre qu'est le mouvement (qui, entre parenthèses, soutient beaucoup d'initiatives et fait face à de nombreuses situations de besoin). Et cela – on nous l'a enseigné – sert beaucoup plus la gloire de Dieu que soutenir n'importe quelle autre initiative, notamment parce que le mouvement est l'origine de tout ce que nous recevons, le point d'origine de notre gratitude.

À ce propos, je vais vous lire ce qu'un ami a écrit : « Venons-en au fait que je ne verse pas le fonds commun. Je n'ai jamais affronté cette question. Depuis que j'ai fondé une œuvre, je verse chaque année beaucoup d'argent pour celle-ci. Bien sûr, j'aurais pu continuer à verser une cotisation symbolique à la Fraternité, mais j'aurais eu l'impression de me moquer. » Et pourtant non ! Ce ne serait pas du tout se moquer. La fidélité au fonds commun sert à ne pas oublier l'origine, le point d'où jaillit ta générosité, mon ami. Nous devons en avoir conscience car si la générosité se détache de son origine, tôt ou tard elle finira. Cela concerne toute initiative : si elle se détache de son point d'origine, tout devient formel et se perd au fil du temps. C'est comme lorsqu'on déconnecte le chauffage de sa source d'énergie.

L'origine est Celui qui nous donne tout ce que nous sommes et ce que nous avons ! Cela vaut pour tous, même pour ceux qui se trouvent dans une situation de grande difficulté, comme nous l'a témoigné un de nos amis du Vénézuéla, un pays qui traverse une situation vraiment dramatique. Pendant un voyage en Italie, à la fin d'une rencontre, les amis d'une de nos communautés lui ont offert de l'argent parce qu'ils désiraient contribuer aux besoins des amis vénézuéliens, mais il ne l'a pas accepté et leur a demandé de les verser au fonds commun de la Fraternité, en disant : « Sans la Fraternité, mon œuvre n'aurait pas d'avenir. » Cela montre que le geste du fonds commun est vraiment un point d'éducation de notre conscience d'appartenir.

¹⁶⁹ FRATERNITÉ DE COMMUNION ET LIBÉRATION, Milan (FCL), *Documentation audiovisuelle*, Assemblée de la Fraternité de Communion et Libération des Marches, Lorette, 15 janvier 1984.

En ce sens, je tiens à rappeler qu'il faut penser avant tout au fonds commun de la Fraternité, puis, en deuxième lieu, aux besoins concrets de la communauté où nous vivons et enfin aux nécessités que Dieu place devant nous comme provocation pour notre charité, selon le discernement que chacun doit mettre en œuvre.

Le geste du fonds commun est un signe de la liberté du moi en action, qui sait saisir les liens entre les choses. Autrement c'est le dualisme qui l'emporte, et les choses ne tiennent pas dans le temps. À travers la proposition d'un geste simple et libre, don Giussani tenait à nous faire comprendre le lien avec le point d'origine de tout, sans lequel toute générosité s'affaiblirait et disparaîtrait. C'est un pas de conscience que nous avons sans cesse besoin de faire.

Seul ce chemin peut nous permettre de répondre à l'invitation que le Pape nous adresse à la fin de sa lettre : « Dans un monde déchiré par la logique du profit, qui crée de nouvelles formes de pauvreté et engendre la culture du rebut, je ne me lasse pas d'invoquer la grâce d'une Église qui soit pauvre et pour les pauvres. »¹⁷⁰

L'action caritative

Nous sommes sans cesse éduqués à cette attitude à travers le geste de l'action caritative. « Le Christ nous a fait comprendre la raison profonde de tout cela en nous faisant découvrir la loi ultime de l'être humain et de la vie : la charité. La loi suprême, c'est-à-dire la loi de notre être, c'est le partage de l'être avec l'autre et le don de soi. Seul Jésus Christ nous dit cela, parce qu'il connaît toute chose, parce qu'il connaît Dieu lui-même, de qui nous naissons, et qui est l'Être. Je sais le sens du mot "charité", quand je pense que le Fils de Dieu, en nous aimant, ne nous a pas envoyé ses richesses comme il aurait pu le faire, en bouleversant notre situation, mais il s'est fait pauvre comme nous, il a partagé notre néant. Nous effectuons l'action caritative pour apprendre à vivre comme le Christ. »¹⁷¹

L'action caritative est un geste simple, lui aussi à portée de la main de tous, pour que tout ce que nous avons dit jusqu'à maintenant émerge des profondeurs de notre vie. C'est une action pour apprendre à partager, en accueillant le rappel du pape François face au risque auquel nous sommes tous exposés : « Quand la vie intérieure se ferme sur ses propres intérêts, il n'y a plus de place pour les autres, les pauvres n'entrent plus, on n'écoute plus la voix de Dieu, on ne jouit plus de la douce joie de son amour, l'enthousiasme de faire le bien ne palpète plus. Même les croyants courent ce risque, certain et permanent.

¹⁷⁰ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

¹⁷¹ Cf. L. Giussani, *Il senso della caritativa : Scopo, Conseguenze, Direttive*, Società Coop. Ed. Nuovo Mondo, Milan 2010, p. 7.

Beaucoup y succombent et se transforment en personnes vexées, mécontentes, sans vie. Ce n'est pas le choix d'une vie digne et pleine, ce n'est pas le désir de Dieu pour nous, ce n'est pas la vie dans l'Esprit qui jaillit du cœur du Christ ressuscité. »¹⁷²

Pour pouvoir témoigner de l'authenticité de la vie chrétienne avec courage, comme le Pape nous l'a demandé dans sa lettre, il ne suffit pas de « se replier sur le passé ». Seul quelque chose de présent peut nous changer. Ce n'est donc que dans la mesure où un nouveau commencement se produit sans cesse que nous pouvons surprendre en nous ce « courage d'un commencement orienté vers l'avenir » dont parle le Pape. De là que peut naître « la révolution de la tendresse et de l'amour »,¹⁷³ qui nous force à revenir sans cesse à nos racines, comme nous l'a toujours rappelé don Giussani, pour que notre appartenance ne devienne pas un formalisme ou un moralisme, au point de perdre son intérêt pour chacun de nous.

On le voit, ce qui se joue dans tout ce que nous avons dit est l'authenticité de la vie chrétienne et donc la plénitude de notre existence. Ainsi seulement, nous pouvons aller vers les pauvres, « non parce que nous savons déjà que le pauvre est Jésus, mais pour découvrir de nouveau que ce pauvre-là, c'est Jésus »,¹⁷⁴ comme le Pape nous l'a écrit. Nous lisons dans *Evangelii gaudium* qu'« il est indispensable de prêter attention aux nouvelles formes de pauvreté et de fragilité dans lesquelles nous sommes appelés à reconnaître le Christ souffrant, même si, en apparence, cela ne nous apporte pas des avantages tangibles et immédiats : les sans-abris, les toxicodépendants, les réfugiés, les populations indigènes, les personnes âgées toujours plus seules et abandonnées etc. Les migrants me posent un défi particulier parce que je suis Pasteur d'une Église sans frontières qui se sent mère de tous »¹⁷⁵, qui est appelée à embrasser et à accompagner chacun de nos frères les hommes.

C'est l'invitation à une ouverture, à une attention et à une proximité sans frontières. Il me semble que le Pape nous renvoie par cela à cette attitude typiquement chrétienne que don Giussani nous a rendue familière : l'œcuménisme, qui consiste à accueillir positivement toute personne et toute chose, et qui surgit comme contrecoup du fait d'être « possédé entièrement par un amour », par « l'amour du Christ, "débordant de paix" ». ¹⁷⁶

¹⁷² François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 2.

¹⁷³ François, *Lettre à Julián Carrón*, 30 novembre 2016.

¹⁷⁴ *Ibid.*

¹⁷⁵ François, Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 210.

¹⁷⁶ L. Giussani, S. Alberto, J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op. cit., p. 196.

Dimanche 30 avril, le matin

À l'entrée et à la sortie :

Wolfgang Amadeus Mozart, Symphonie n°40 en sol mineur, KV 550

Frans Brüggen – Orchestra of the 18th Century

« Spirto Gentil » n°36, Philips Universal

Don Pino. Le matin est le début du drame de deux libertés : le fait que je puisse chaque jour te demander, te mendier, te reconnaître, naît de ta réponse, de ton initiative à mon égard, Seigneur.

Angélus

Laudes

■ ASSEMBLÉE

Julián Carrón. Bonjour à tous !

Davide Prosperì. Gratitude : voilà le premier sentiment qui se dégage des plus de mille deux-cent questions qui nous sont parvenues (et que nous avons toutes lues, une à une). Gratitude, nous le savons, a la même étymologie que grâce, parce qu'elle en est le fruit. Le cœur qui est disponible – c'est pour cela qu'il a été mis dans notre poitrine – autrement dit le cœur qui attend, reconnaît le don qui nous a été fait ces jours-ci. Pourquoi sommes-nous reconnaissants ? Parce que nous sommes portés, accompagnés à nouveau pour voir ce que le Christ est capable de faire dans notre vie. Comme les deux premiers disciples à cette époque, nous sommes arrivés nous aussi ici aujourd'hui avec une foule de questions, mais une domine certainement : « Qui es-tu ? ». Nous avons entendu comme réponse : « Venez et voyez ». Ce commencement revit aujourd'hui encore comme commencement. C'est la principale raison de notre gratitude, le signe que le charisme, qui nous a été donné pour toute l'Église (comme l'a rappelé le cardinal Menichelli hier dans son homélie), est encore vivant. En effet, il ne reste vivant que si le début se produit à nouveau. Et que s'est-il passé au début, qu'est-il arrivé à moi, à chacun de nous au début de tout, au début historique, c'est-à-dire quand nous avons fait la rencontre ? L'irruption dans ma vie, dans notre vie, d'une nouveauté qui a suscité une attirance inimaginable, parce que nous avons pu voir, nous avons pu rencontrer le visage de Jésus présent, avec ses traits humains.

Le deuxième mot qui décrit notre sentiment aujourd'hui est le « désir ». Le désir de ne pas perdre cette beauté, le désir donc de se mettre au travail, d'appro-

fondir, de connaître plus, de voir plus. Les questions qui sont arrivées disent bien le choc provoqué en nous par la proposition qui nous a été faite. Elles naissent presque toutes du désir de comprendre, sans réduire ce qui nous a été dit au point où nous sommes déjà arrivés et à ce que nous savons déjà.

Pour ces raisons, nous commençons aujourd'hui à nous aider à comprendre. Bien entendu, ce travail nous accompagnera encore dans les prochains mois ; ne nous décourageons donc pas si nous avons l'impression de ne pas tout comprendre tout de suite, parce que nous avons tout le temps de le faire.

Commençons par deux questions autour du même thème, à savoir le rapport entre liberté et salut, qui nous a été proposé le premier soir.

« Vendredi, tu as dit que notre liberté est nécessaire pour notre salut. Mais qu'entends-tu par salut ? ».

« J'aimerais mieux comprendre ce qu'est ce salut, sur lequel tu as beaucoup insisté, parce que je le vois comme quelque chose de très éloigné dans le temps, qui arrivera à la fin de ma vie. Pourquoi cela devrait-il m'intéresser maintenant, face aux défis de mes journées ? »

Carrón. Justement à cause de ce que vient de dire Davide, le salut est ce qu'il y a de moins éloigné de notre vie, ce qu'il y a de plus proche. La grande grâce que nous avons reçue est la nouvelle que Dieu a vaincu la distance. Quelque chose qui aurait pu rester loin de nous, ou qui n'aurait concerné que le futur, s'est fait présent. Et nous sommes ici précisément parce qu'il s'est fait présent. Il faudrait donc extirper de nous-mêmes l'expérience vécue pour dire que le salut est éloigné. Nous avons encore tous à grandir dans la conscience de la manière dont le salut a commencé à entrer dans les entrailles de notre vie et dont il la remplit déjà de lumière, de plénitude, de joie, de gratitude ! Nous voyons qu'il a déjà commencé à entrer en entendant les chants que nous chantons, qui ne sont pas une « décoration » musicale des exercices, mais l'expression d'une expérience humaine qui naît justement de la proximité de ce salut. Nous avons chanté « Ne pleure plus », *Cry no more*, « pour ce que tu as fait et que tu n'aurais pas voulu faire ». « Ne pleure plus pour ce que tu voulais et qui n'a pas été fait. / Ne pleure plus pour l'amour auquel tu as dit non. / Ne pleure plus : tu étais esclave et tu es maintenant fils ». ¹⁷⁷

Quand se perd la conscience d'une présence qui est entrée dans notre vie en la changeant, le salut nous semble loin ; c'est alors tout le reste qui prévaut en nous, les projets et les regrets, les mesures et les images. Au contraire, quand la rencontre domine, nous pouvons dire vraiment, dans un sens complet, ce que nous venons d'entendre dans le chant : « Si tu n'étais pas là / pauvre de moi... / je serais une

¹⁷⁷ R. Veras-R. Maniscalco, « Cry no more », *Canti*, op. cit., p. 324-325.

chose morte / une bougie éteinte / une femme inutile... ». ¹⁷⁸ Qui peut dire cela avec vérité ? De qui pouvons-nous le dire, si ce n'est de celui qui a vaincu la distance, qui s'est fait présence dans notre vie et nous fait goûter le salut dès maintenant ? Sans partir de l'expérience faite, on ne peut pas saisir le sens des questions posées. Aussi l'Évangile ne fournit-il pas de définition du salut, mais nous place face à son avènement. Revenons encore à l'exemple de Zachée. Cet homme avait le désir de rencontrer quelqu'un qui puisse répondre à cette soif que même tout l'argent accumulé n'avait pu éteindre, quelqu'un qui puisse racheter toute son incapacité, toutes ses erreurs. Ainsi, dès que Jésus s'approche de lui, le regarde et lui adresse la parole, il se trouve face à une présence qui l'affirme et l'estime comme jamais cela ne lui était arrivé – et c'est le premier signe pour lui de la proximité du salut ; il fait l'expérience d'une correspondance avec lui, avec sa soif, qu'il n'aurait jamais imaginée. Cela fait naître le désir de changement. Cette rencontre le libère de l'attachement à son trésor. Zachée commence à se détacher de ce qu'il avait de plus cher jusque-là, l'argent : « Je rendrai ce que j'ai pris ». L'Évangile raconte que, après être entré chez Zachée, Jésus déclare : « Aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison ». ¹⁷⁹ Le salut était proche pour cet homme, très proche. Plus est vive la conscience du drame de la vie, plus il est facile de reconnaître le salut. Jamais Zachée n'avait expérimenté cette joie. C'est l'expérience que fait l'Innommé de Manzoni, qui verse un torrent de larmes de joie. Alors, tout devient différent, nouveau.

Il y a une manière de demander : « Mais qu'entends-tu par salut ? » qui nous fait comprendre que nous avons conservé le terme, tout en le détachant de l'expérience de la vie. Comme don Giussani a raison ! « Nous, chrétiens, dans le climat moderne, nous avons été détachés non pas directement des formules chrétiennes, ni des rites chrétiens, ni des lois [...]. Nous sommes détachés du fondement humain, », ¹⁸⁰ déracinés de l'expérience. Alors, nous ne comprenons plus le sens des mots.

La question n'est donc pas d'expliquer à nouveau ce qu'est le salut, mais de laisser cette question ouverte – notre question humaine – pour pouvoir en découvrir le sens dans les entrailles de notre vie ! Nul ne peut nous faire comprendre ce qu'est le salut par un discours, de même que nul ne peut nous convaincre d'être chrétiens « à froid », par une explication, jamais !

Le christianisme n'est pas une logique, ce n'est pas un discours, ni une liste de choses à faire, mais un événement. Pour comprendre son rapport existentiel avec la liberté, comme le demandait la première des deux questions, il faut encore re-

¹⁷⁸ « Se tu non fossi qui », texte et musique M. Terzi et C.A. Rossi, 1966. Chanté par Mina.

¹⁷⁹ Voir ci-dessus, p. 52.

¹⁸⁰ Voir ci-dessus, p. 17.

garder Zachée. Une fois que le salut est entré dans sa maison, Zachée commence à voir de manière totalement différente ce qui semblerait être un obstacle et nous ferait dire : « Mais il faut encore que j'utilise ma liberté ?! ». Comment répondrait-il ? « Mais c'est justement la liberté dont j'ai découvert toute la valeur dans la rencontre avec cet homme, et je veux l'utiliser beaucoup plus ! » Enfin une passion pour la liberté, et non une liberté pesante ! Le christianisme exalte la liberté. Alors, on commence à porter un regard positif sur chaque chose, mes amis ! Le salut est ce regard qui a touché Zachée et qui nous a touchés aussi, qui rend la vie différente et nous fait voir chaque chose avec une positivité ultime. « Mon cœur est dans la joie car tu es vivant, ô Christ ».

Prosperi. « Comment faire pour aimer et respecter la liberté de l'autre, lorsque l'on voit son mari qui, tout en ayant rencontré le Christ et en ayant été saisi par lui, est bloqué et ne veut pas changer ? J'en suis arrivée à haïr cette liberté. Comment espérer le salut, quand on a face à soi un mur qui ne semble pas offrir la moindre brèche ? Et comment rester face à l'autre avec tendresse et miséricorde ? ».

Ou bien, en d'autres termes : « Comment attendre et respecter la liberté d'un enfant, quand on voit qu'il s'embourbe dans la vie et qu'il est triste et seul ? Je désire le voir heureux. Je demande sans cesse le miracle de son changement, mais c'est long d'attendre que sa liberté se mette en jeu, et la tentation est de demander au Christ que le changement ait lieu maintenant ».

Carrón. Demande-le ! Demande au Christ qu'il vienne. Mais les desseins de Dieu ne coïncident pas toujours avec les nôtres, et les autres ne sont pas toujours disponibles à la grâce que Dieu leur donne. Les deux aspects sont possibles. Derrière les questions telles qu'elles sont formulées, il y a toute la difficulté que nous avons face à notre liberté et celle des autres, parce que les choses ne se passent pas au rythme que nous avons en tête. C'est pourquoi le plus important est de nous mettre à la place de Dieu. Imaginons comme Dieu doit frémir en voyant nos tentatives maladroites et combien nous résistons ! Il savait déjà que nous pourrions résister : on court certains risques quand on crée un être libre ! Mais pourquoi Dieu n'a-t-il malgré tout pas de haine pour notre liberté, pourquoi ne l'efface-t-il pas de la face de la terre, pourquoi l'aime-t-il – tout comme tu aimes la liberté de ton enfant – et nous témoigne-t-il qu'il l'aime chaque fois plus ? Comme nous l'avons dit, sans liberté, le salut ne nous appartiendrait plus, et Dieu est prêt à tout sacrifier à cette liberté. Quand tu cognerais ton enfant contre le mur parce qu'il n'arrête pas de pleurer la nuit ou parce qu'il est têtu comme une mule, tu dois tirer de toi-même toutes tes ressources pour ne pas le faire, seulement parce que tu aimes sa liberté. À la différence de Dieu, nous haïssons souvent la liberté de l'autre – et la nôtre aussi. Si les choses ne se passent pas selon nos projets, nous

pensons que notre mari ou notre fils ne peuvent pas s'accomplir, qu'ils ne peuvent pas faire leur chemin selon un dessein différent du nôtre. Souvent, je me trouve à dire à ceux qui me posent ce type de question : « Mettrais-tu ta main à couper que la seule possibilité que le Mystère conduise ton fils à son destin est celle que tu as en tête ? ». Je n'ai encore jamais trouvé personne qui me réponde oui ! Heureusement : cela signifie que nous utilisons encore la raison comme catégorie de la possibilité : nous admettons que l'ouverture par laquelle le Mystère peut conduire notre enfant à son destin sans piétiner sa liberté pourrait nous échapper. Alors, c'est clair, c'est de nous qu'il s'agit ; l'autre devra se débrouiller par lui-même.

Que fait Dieu avec l'homme quand celui-ci oscille, se complique le chemin ou le perd ? Il se fait proche, exactement comme tu le fais avec ton enfant : au lieu de le cogner contre le mur, de le mettre dehors, tu le regardes à nouveau, tu repars et tu l'accompagnes comme tu peux, à tâtons, et tu attends. Pourquoi ? Parce que c'est ton enfant. Au lieu de haïr notre liberté, Dieu s'est fait homme pour devenir compagnie pour nous, pour mettre sous nos yeux une présence qui soit plus fascinante que de nous débrouiller par nous-mêmes, plus fascinante que tout ce à quoi nous sommes attachés ou que nous pourrions nous procurer. Si Dieu est loin, on peut penser faire ce qu'on veut. Mais quand Dieu entre dans la vie, comme il est entré chez Zachée – on ne peut pas dire que Zachée n'avait pas entendu parler de Dieu, mais c'était un Dieu qui se réduisait à des règles à respecter –, sa proximité rend un changement possible.

La question est de se tenir devant nos enfants comme Jésus s'est tenu devant Zachée quand il est entré chez lui. Chaque fois que vous avez du mal avec votre liberté et celle de vos enfants, chaque fois que vous ne savez pas quoi faire face à la présence de votre mari ou de votre femme, imaginez que vous êtes devant lui ou elle, ou devant vos enfants, avec la même certitude avec laquelle Jésus est entré, désarmé, chez Zachée, sans rien forcer, sans violence : « Je peux venir chez toi ? ». Mais quelle certitude du destin il faut pour entrer ainsi dans cette maison, pour ne pas succomber à la rigidité, à la nervosité, aux peurs ! Si nous cherchons d'autres manières d'« entrer » dans la liberté de l'autre – que ce soit notre enfant, notre mari ou notre femme – c'est parce que nous manquons de certitude. En effet, c'est par la certitude de la victoire, qui lui vient du rapport avec le Père, que Jésus peut se tenir face à notre liberté sans la haïr, en continuant à frapper à notre porte. Il frappe, frappe, et frappe encore. Et il t'embrasse, te pardonne et t'accueille, et te regarde à nouveau. En attendant, en mendiant. Sans se laisser prendre au chantage de tes caprices et sans céder à la tentation de haïr ta liberté. Qui ne désirerait, s'il perdait le chemin, trouver une telle présence dans sa vie ? Mais c'est ce qui nous est arrivé, nous sommes ici précisément à cause de la rencontre avec cette présence qui pardonne, qui nous regarde à nouveau. Celui qui l'accueille, dans la mesure où il l'accueille, commence à aimer la liberté de ses enfants, il commence

à aimer sa propre liberté. C'est grâce à la certitude que Jésus a introduite dans notre vie que, tout boiteux que nous sommes, nous pouvons aimer notre liberté et celle des autres.

La question fondamentale est donc de savoir comment devenir toujours plus certains de la résurrection du Christ, pour ne pas prendre peur à la première difficulté, parce que tout est déjà vaincu. Nous sommes les enfants de quelqu'un qui est ressuscité ! Par conséquent la victoire – autrement dit notre salut – a déjà eu lieu. Combien de temps il faudra pour que cette victoire se dilate et soit accueillie par des hommes libres, librement, cela appartient à un Autre, auquel nous devons nous abandonner, tout comme Jésus s'abandonne au dessein d'un Autre jusqu'au dernier instant : « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font ».¹⁸¹ Le choix pour nous n'est pas différent de celui auquel Jésus a été confronté. Si nous n'avons pas la même certitude que Jésus dans son rapport avec le Père, alors nous nous fâchons, nous dégainons l'épée comme Pierre, et la violence éclate, sous toutes ses formes. Mais Jésus arrête notre main, comme avec Pierre : « Rentre ton épée, car tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée. Crois-tu que je ne puisse pas faire appel à mon Père ? Il mettrait aussitôt à ma disposition plus de douze légions d'anges. ».¹⁸² « Père, pardonne-leur : ils ne savent pas ce qu'ils font », et il s'abandonne, sûr, au dessein de son Père.

Prosperi. « Tu as dit qu'il faut nous ouvrir à nous-mêmes, regarder avec sympathie l'humain qui est en nous, prendre au sérieux ce que nous ressentons, et que ce travail est crucial. Cela signifie-t-il que tout va bien ? Que signifie regarder l'expérience "d'un œil lucide", comme dit don Giussani ? Quand mon humanité refait surface, je suis pris d'une peur terrible, je suis presque terrorisé à l'idée de la regarder, de l'accueillir, de faire entrer autre chose, comme s'il y avait le risque de rompre un équilibre subtil que je me suis construit. Comment accompagner avec simplicité ce mouvement de mon humanité qui émerge, sans en être submergé ? ».

Carrón. L'une des conséquences les plus éclatantes de ma rencontre avec le mouvement a été de découvrir que je pouvais aimer mon humanité, comme je pense que c'est arrivé à chacun de vous quand vous avez été l'objet d'un amour : vous avez fait l'expérience de quelqu'un qui ne se scandalisait pas de l'humanité qui vous habitait, quelqu'un qui vous embrassait tels que vous étiez. Mais en chacun, à un moment donné, intervient une mesure : si nous dépassons certaines limites, nous laissons les autres, et nous nous laissons de

¹⁸¹ Lc 23, 34.

¹⁸² Mt 26, 52-53.

nous-mêmes. Seul le Christ regarde notre humanité avec une sympathie indéfectible. C'est à cela que nous avons reconnu et que nous reconnaissons sa présence. Seul le rapport avec sa présence peut nous permettre de regarder avec bienveillance l'humain qui est en nous. Avant de rencontrer don Giussani, je n'avais jamais entendu dire : comme mon humanité est humaine.¹⁸³ À partir de ce moment, je n'ai plus pu regarder mon humanité sans cet amour. Il ne s'agit pas d'un effort : il s'agit d'amour envers mon humanité, parce que nous sommes bien faits ! Pour éprouver de la bienveillance envers notre humanité, il faut la regarder dans son originalité, telle que Dieu l'a faite, parce qu'elle reste telle qu'elle a été voulue par Dieu, mes amis ! Même le péché originel et l'influence de la société ne peuvent pas empêcher notre humanité de reconnaître quand elle rencontre quelque chose qui lui correspond. À cause du péché originel, notre humanité est blessée, mais pas détruite (« La nature humaine n'est pas totalement corrompue »¹⁸⁴, mais « conserve le désir du bien »¹⁸⁵, dit le Catéchisme). Autrement, il n'y aurait pas eu de christianisme, et nous ne serions pas ici aujourd'hui. Le fait même que nous soyons ici montre que notre structure humaine originelle n'a pas disparu et que notre humanité est bien faite ! Ce n'est qu'en apprenant à la voir de cette manière qu'on peut l'aimer, parce qu'elle permet de te reconnaître, ô Christ ! Aucune erreur commise ne peut empêcher notre humanité de vibrer à nouveau devant sa présence, lorsque je rencontre ce phénomène d'humanité différente dans lequel le Christ se fait présent maintenant. Nous l'avons si souvent surpris dans notre vie ! On comprend alors la nature et la valeur de notre humanité, faite pour Le reconnaître, pour être remplie de Sa présence.

Lorsque j'ai rencontré don Giussani qui considérait son humanité de cette manière, j'ai enfin compris pourquoi mon humanité était importante et j'ai commencé à l'aimer. Je ne peux pas dire que je n'ai plus connu de chutes ou que je n'ai pas fait de réductions depuis – bien au contraire ! –, mais je n'ai plus perdu l'estime pour l'humanité qui m'habite. Je me trouve très souvent à dire aux autres : « Tu dois te voir comme je te vois, autrement, tu ne te vois pas bien, tu te vois mal ». Je ne le dis pas parce que je pense être bon ou meilleur, mais simplement parce que je regarde comme j'ai été regardé. Le problème est de rencontrer quelqu'un qui nous regarde bien, avec le regard que Jésus a porté sur Zachée. Cela ne signifie pas valider tout ce que nous faisons. Non, non, non, il ne s'agit pas de cela. Il est stupide de chercher à se justifier de ce que l'on fait. Je ne veux pas que quelqu'un justifie ce que je fais (surtout mes erreurs). Je

¹⁸³ Cf. L. Giussani, *Affezione e dimora* [Affection et demeure], Bur, Milan 2001, p. 42.

¹⁸⁴ *Catéchisme de l'Église Catholique*, n°405.

¹⁸⁵ *Ibidem*, n°1707.

veux que l'on me regarde pour ce que je suis originellement, et que l'on me restitue un regard originel sur mon humanité, comme Jésus. C'est pour cela qu'il pénètre tous les recoins obscurs, qu'il entre chez tous les Zachée du monde, avec une sympathie suprême. Le Christ ne se laisse pas emprisonner par nos réductions, il sait que, derrière Windows, il y a le DOS, c'est-à-dire que derrière l'apparence des choses, derrière toutes les fautes de Zachée, il y a un cœur, une structure humaine qui l'attend et qui peut le reconnaître. Donc, n'ayez pas peur, mes amis ! Un homme est apparu sur la surface de la terre, en compagnie duquel je peux tout regarder, même ce que j'ai du mal à considérer. Tout, sans me scandaliser. C'est l'exemple qu'offrent certaines de vos lettres, reçues ces jours-ci, que je ne lis pas par discrétion : dès que l'on perçoit ce regard sur soi, même si l'on est seul au milieu de vingt mille personnes, on commence à observer avec sincérité et positivité son humanité, y compris ce que l'on n'est pas parvenu à admettre de soi-même pendant des années. Pour parler à l'humanité de chacun, il ne faut pas nécessairement des rencontres « personnelles » dans des espaces privés. Don Giussani parlait en public, devant tout le monde, mais quand je l'écoutais, c'était comme s'il s'adressait directement à moi, et cela me libérait. Ce qui sert le plus au niveau personnel est ce qui est dit en public et qui s'adresse à tous, disait don Giussani.¹⁸⁶ Le dialogue personnel n'est pas fait pour nous épargner. Ce que j'ai à dire, je le dis à tous, et les personnes s'en sentent libérées. Ce qui est vrai, ce qui sert à la vie, on peut le dire devant tout le monde, de manière à voir ensemble ce qui nous arrive, en s'aidant à avancer.

Prosperi. « À quelles conditions l'effort pour être loyal avec soi-même ne risque-t-il pas de se réduire à un effort volontariste ? La réponse au Christ n'est possible que par l'enthousiasme face à quelqu'un qui nous étreint. Cependant, tu as ajouté qu'il ne s'agit pas d'un automatisme. Comment dépasser la peur de résister ? Comment s'abandonner vraiment à l'initiative d'un Autre ? ».

Carrón. Pour comprendre ces choses, il suffit de voir comment elles naissent. Quand elles naissent de l'intérieur de l'expérience, ce n'est pas un effort volonta-

¹⁸⁶ « Souvenez-vous que ce que dit une autorité n'est pas vrai si, quand elle parle devant tout le monde, cela ne vous touche pas, si cela ne vous atteint pas personnellement, comme dans une interaction personnelle. Même quand tu es dans son bureau, dans un moment plein d'amitié, de tendresse et d'affection, ce sont des balivernes. La direction spirituelle peut être un soutien quand elle est nécessaire, mais elle ne peut pas remplacer le fait que le rapport avec l'autorité qui interagit avec la personne, et non avec le groupe, se fait précisément quand elle parle à tous, et non quand elle parle individuellement. Elle pourra parler avec l'individu pour suppléer à une incapacité qu'il a, par exemple, à appliquer les choses ; elle pourra l'aider en ce sens. [...] Mais – ne l'oubliez pas – l'interaction personnelle à privilégier est celle qui se fait en public, adressée à tous » (L. Giussani, *Dall'utopia alla presenza. 1975-1978*, op.cit., p. 384).

riste : quand une rencontre décisive se produit, je suis le premier à ne pas vouloir perdre le regard qui m'a touché. Observez votre expérience : quand vous tombez amoureux, vous n'allez pas au cinéma avec elle, par exemple, pour un effort imputable à la volonté. Ou bien quand un supporter va au match de son équipe (je ne précise pas laquelle, autrement ce sera un pugilat !), est-ce qu'il le fait par un effort imputable à la volonté ? Si on lui disait : « Pourquoi vas-tu au stade, puisqu'il pleut, il fait froid et la télévision retransmet le match ? », il répondrait : « Tu es stupide ! Ce n'est pas la même chose ! ». C'est une tension qui naît en lui, et non du volontarisme : le supporter ne veut pas manquer le match en direct ! Ce n'est pas que cela ne lui demande pas un effort. Cela lui en demande bien plus que s'il restait dans son fauteuil pour regarder la télévision. Ne mélangeons pas tout : le fait de s'impliquer librement n'a rien à voir avec un effort volontariste ; sinon, l'autre possibilité serait de ne plus rien faire. Non, non, non ! Celui qui ne fait rien, c'est parce que rien ne le passionne, parce qu'il n'aime rien. Là est la question. Plus on aime quelque chose, moins le geste est volontariste. Quand cet amour fait défaut, chaque acte reste extérieur à nous, comme quelque chose d'ajouté : je le fais parce que je ne peux pas faire autrement, sinon on ne me paie pas à la fin du mois, ou parce que j'ai un tribut à payer, autrement on ne m'accueille pas. Mais cela arrive par manque d'amour. Au contraire, quand on voit naître un amour, quand on est embrassé, tout devient très facile ; même celui qui résiste finit par se rendre et alors, comme l'Innommé, il verse un torrent de larmes. Céder, ne pas résister, c'est s'abandonner à un amour, comme l'enfant qui s'abandonne tout à coup dans vos bras. Le problème est de savoir combien de temps il nous faut pour nous rendre. Comme je le dis toujours, cela coûte plus de continuer à résister que de céder. Mais c'est la lutte que chacun de nous doit mener, à laquelle Dieu ne veut pas répondre d'avance. Il attend, attend, attend, comme un mendiant, à la porte de notre moi.

Prosperi. « Découvrir que la pauvreté est une béatitude a été vertigineux. Pourquoi, dans notre expérience, percevons-nous la pauvreté comme une vulnérabilité indésirable, plutôt que comme la confirmation du chemin parcouru ? ».

Carrón. Nous percevons cette vulnérabilité sans vraiment prêter attention à l'expérience. Notre idéal, notre *desideratum*, est de ne pas être vulnérables, parce que, presque inconsciemment, nous concevons le salut comme le fait de ne plus avoir soif, comme une abolition du désir. Mais quel salut serait-ce s'il nous privait de notre désir ? On ne pourrait pas l'identifier comme le salut. Ainsi, l'exaltation du désir et de notre humanité est le signe manifeste de la vérité du Christ. Lorsque le christianisme se perd comme fait signifiant dans l'histoire, on recommence à craindre le désir, comme avant le christianisme.

Dans un texte de 2016, republié dans le journal *Avvenire*, le philosophe et l'essayiste Tzvetan Todorov, récemment disparu, affirme de manière intéressante au sujet du siècle des Lumières : « Dans les Lumières, il y a une absence de mesure, si bien que le danger d'*hybris*, est toujours en embuscade. [...] En ce qui concerne les Lumières, j'ai le regret de ne pas avoir été suffisamment vigilant et, dans la joie de partager beaucoup de leurs idées, de ne pas avoir été attentif face à leur démesure ». ¹⁸⁷ Cela semble presque nous inviter à réduire la « démesure » du désir. Le désir humain est sans mesures et, en tant que tel, il est dangereux pour la vie de l'homme, c'est une *hybris* : il faut le redimensionner, le garder sous contrôle. Autrement dit, puisque l'on ne trouve pas de réponse adaptée à la dimension infinie du désir, la seule possibilité de ne pas être déçu et d'en réduire la portée. L'infini fait chair, le Christ seul, est capable de sauver le désir dans toute son ampleur, parce qu'il est capable d'y répondre. Le fait que le Christ réveille et relance constamment notre désir est donc le signe clair de Sa vérité. Mais nous pensons plutôt : « Comment ? Après avoir rencontré le Christ, j'ai encore ces désirs ? ». Heureusement que tu les as encore, parce que cela montre justement que le Christ répond à notre humanité ! Seul ce qui répond, le divin, peut garder vivante toute ton humanité, toute ta passion, toute ta nostalgie, tout ton désir, toute ta pauvreté originelle. La pauvreté devient alors désirable, elle nous apparaît comme une découverte vertigineuse. Préférerais-tu, comme je le dis souvent, ne pas ressentir de nostalgie pour la personne que tu aimes ? Le jour où tu perdrais la nostalgie de lui ou d'elle, ce serait fini ! Le symptôme le plus inexorable que c'est fini est précisément le fait que, à un moment donné, il ou elle ne te manque plus.

Seul le Christ permet au désir d'être constamment réveillé : c'est le signe le plus évident qu'il est différent et qu'il est vrai. Il est le seul capable de sauver le désir humain sans le réduire. Tous les autres, toutes les autres positions doivent au fond censurer quelque chose, une part de l'expérience humaine, et cela révèle leur insuffisance : on censure en quelque sorte ce à quoi l'on ne sait pas répondre ; comme le désir est trop grand, on tente de le réduire, si on y arrive. Mais qui parvient à le réduire comme il voudrait ? Essayez ! Quand vous aurez tout essayé, sachez qu'il y a une alternative qui s'appelle Jésus, le seul qui soit capable de garder vivant le désir sans rien devoir censurer.

Prosperi. Ce dernier point que tu viens d'évoquer rejoint ce qui a suscité la plupart des questions. Le Christ fait grandir le désir, il ne le réduit pas ; nous sentons que nos désirs augmentent, ce qui est le signe d'une attitude de

¹⁸⁷ Cf. T. Todorov, « Todorov e le ombre dei Lumi » [Todorov et les ombres des Lumières], *Avvenire*, 7 mars 2017, p. 1,24.

pauvreté. En même temps, tu as parlé hier du fait que la pauvreté consiste à posséder les choses de manière différente. Comment ces deux choses vont-elles ensemble : le fait que cette pauvreté implique un détachement des choses, qui fait que, au fond, je ne suis attaché à rien, et pourtant je désire, et donc je veux pouvoir désirer encore plus les choses, en particulier celles que j'aime, comme tu le disais avant. Cela vaut pour les affections, comme pour nos projets : pourquoi cela devrait-il être une erreur de faire des projets dans la vie ? Je lis deux questions qui soulèvent ce problème.

« Si nous quittons tout pour le suivre, qu'en est-il des désirs et des attentes particulières que nous tentons de réaliser chaque jour en famille, au travail ? Comment me détacher des projets que je dois malgré tout mener à bien ? »

« Quel lien y a-t-il entre la pauvreté et le travail ? Je perçois le détachement comme un manquement à ce que les circonstances me demandent ; j'imagine le détachement presque comme quelque chose de négatif ».

Carrón. Cette question s'est posée fortement aussi aux exercices des étudiants. C'était la première de l'assemblée : « Si mon désir est, au fond, bien plus grand que je ne le pense, si mon désir ne trouve la paix qu'en toi, ô Christ, quelle valeur a tout le reste ? Pourquoi perdre du temps à suivre des désirs quotidiens et particuliers que je trouve en moi ? ». Il a suffi que je pose une question à la jeune fille qui avait demandé cela pour tout renverser : « Es-tu déjà tombée amoureuse ? ». « Oui. » « Et quand tu es tombée amoureuse, le reste avait-il de la valeur ? Les choses concrètes et tout le reste de ta vie ont-ils été dévalorisés ? » « Non. » « Alors, que dire ? Quelle expérience fais-tu quand tu tombes amoureuse ? Le reste perd-il sa valeur, ou est-il exalté ? » « Il refléurit ».¹⁸⁸

Vous voyez ? Aimer le Christ, aimer une présence exceptionnelle, c'est-à-dire une présence qui correspond enfin au désir, cela ne diminue pas le désir, ni la valeur des projets ou de la réalité. Au contraire, cela exalte tout. Plus le Christ entre dans la vie, plus il rend toute chose intéressante. « Dans l'expérience du grand amour », nous a répété don Giussani avec les paroles de Guardini, « tout devient événement à l'intérieur de cette relation ».¹⁸⁹ Même

¹⁸⁸ J. Carrón, *A te si volge tutto il mio desiderio*, [Vers toi s'oriente tout mon désir] Editrice Nuovo Mondo, Milan, janvier 2017, p. 36-37.

¹⁸⁹ « Comme le disait déjà Romano Guardini, que je cite si souvent, dans cette magnifique phrase (c'est la plus belle que j'aie jamais entendue et, en ce sens, c'est aussi la plus synthétique) : "Dans l'expérience du grand amour, tout devient événement à l'intérieur de cette relation." Ce qui permet que tout devienne événement dans cette relation (c'est-à-dire que tout soit déterminé par elle), c'est la foi. [...] Et la foi, c'est reconnaître cette Présence : le Christ est le contenu de la foi » (L. Giussani, *Certi di alcune grandi cose. 1979-1981* [Certains de quelques grandes choses], Bur, Milan 2007, p. 398).

les plus grandes banalités acquièrent une portée unique. Aimer le Christ n'implique pas de nier quoi que ce soit. Au contraire, c'est précisément parce que le Christ remplit mon cœur de manière absolument bouleversante, avec une inexplicable surabondance, que je suis libre de tous mes projets. Je m'implique plus que jamais, je me joue totalement, je fais des projets en engageant toute mon intelligence, toute mon affection, tout mon désir, toute mon intuition, mais je suis libre, parce que je ne dépends pas de ce que je fais pour être content. Au travail, cela se voit clairement : dans le monde païen, le travail n'avait aucune valeur ; d'ailleurs, il était réservé aux esclaves. Ceux qui pouvaient se le permettre ne travaillaient pas. Le travail est conçu de manière totalement négative. Qui a introduit une nouvelle vision du travail ? Le Christ, lorsqu'il a dit que le travail est la participation à l'œuvre de Dieu. Il est impossible d'être plus valorisant. C'est pour cela que don Giussani dit que celui qui ne vit pas la pauvreté n'aime pas son travail. Dans le dessein de Dieu, le travail est même l'instrument pour « forcer » l'homme à être au service, en fonction de quelque chose de plus grand que lui. Don Giussani compare cela à l'amour : Dieu te fait tomber amoureux pour que tu puisses sortir de ton égocentrisme. Dans le même sens, Dieu nous fait sortir de l'affirmation égocentrique de nous-mêmes en nous forçant à « travailler pour ». Mais la tentation qui s'offre à nous est de posséder notre travail. C'est pourquoi le Christ a introduit la pauvreté comme un détachement dans le travail, comme un détachement dans les relations ; autrement dit, si vous voulez, il a introduit une liberté. Il suffirait de surprendre ce qui se passe quand le Christ entre dans notre vie (c'est pour cela que nous soulignons des termes tels que « dans », « immanent », « te reconnaître dans mon expérience ») : tu te jettes alors tout entier dans ce que tu fais et, en même temps, il te rend libre. On ne peut imaginer mieux : s'impliquer, s'engager, se donner jusqu'au bout dans quelque chose, et en même temps rester libres, sans que cela signifie dévaloriser ce qui existe. C'est fondamental. Quel est en effet le problème ? Un attachement malsain au travail. Ainsi, quand nous le perdons, et comme nous nous faisons une image de ce que nous possédons, de notre rôle, nous avons beaucoup de mal à accepter un autre type de travail, parce que nous avons mis notre consistance dans le poste que nous occupions, dans le rôle que nous avions ou l'argent que nous gagnions. Au lieu de laisser le Christ nous libérer de ces images en nous permettant de recommencer de là où l'on peut, on préfère souffrir. Ceux qui accompagnent les personnes qui perdent leur travail jusqu'à ce qu'elles en trouvent un autre le voient bien ; tout le mal qu'elles ont ne dépend pas de ce qu'elles n'ont pas les compétences nécessaires pour trouver un autre travail, mais du fait qu'il faut changer de mentalité : il faut devenir pauvre, se détacher de l'image que l'on a ; autrement, dans cette situation de changement

radical, ils ne peuvent s'en sortir. Mais le problème n'est pas l'époque, mais le fait d'être attaché d'une certaine manière à son travail.

Prosperi. La dernière série de questions concerne la partie finale de la méditation d'hier après-midi, c'est-à-dire l'image de la Fraternité et des gestes.

« Souvent, je m'interroge sur les gestes que nous accomplissons ensemble. Que proposons-nous ? Comment le proposons-nous ? Quelle conscience avons-nous de la raison profonde qui nous fait rechercher des moments de communion ? Comment vérifier si ces gestes sont utiles pour les autres et pour moi, autrement dit savoir s'ils nous aident à ce niveau si correspondant que tu as décrit à la fin de la méditation de l'après-midi ? D'où naît un geste et qu'est-ce qui en fait un geste conscient ? ».

« Nous avons récemment adhéré à la Fraternité et nous n'avons pas encore de groupe. Avec quel critère choisir les amis du groupe de Fraternité ? ».

« Comment nous aider à être toujours plus en compagnie dans le groupe de Fraternité ? ».

Carrón. C'est justement pour favoriser cette aide que j'ai souligné qu'on ne peut pas faire abstraction de son humanité lorsqu'on est en chemin, comme si le sens religieux, ou le cœur, était une nécessité préalable, mais ne servait plus une fois la rencontre faite.

La Fraternité, nous l'avons dit, naît d'un objectif très simple : s'aider à avancer dans la vie ; chaque fois que l'on se retrouve, on peut vérifier dans quelle mesure cela se réalise. Chaque fois, nous vérifions si les gestes nous aident à avancer ou pas. Nous sommes tout à fait capables de distinguer quand nous récitons les laudes de manière distraite et que rien ne se passe, ou quand, au contraire, nous sommes présents, dans la prière, face à ce que nous disons et quelque chose se passe. Vendredi soir, au début des Exercices, j'ai voulu que l'on chante tout de suite après être entrés : c'était une tentative pour nous éduquer à être présents face à ce qui arrive. De même, le chant de ce matin,¹⁹⁰ avant l'*Angélus*, avait pour but de nous aider à reprendre conscience du fait que nous sommes comme une amphore vide. Nous « entrons » souvent mécaniquement dans les gestes, pressés qu'ils se terminent, en pensant : « Nous le faisons parce que nous sommes de CL, nous le faisons parce qu'on nous a appris à réciter l'*Angélus* » (vous vous rappelez le « tribut » à payer dont parlait don Giussani ?) ; bref, nous les accomplissons comme si nous n'étions pas là, si bien que l'*Angélus* (ou tout autre geste) ne nous change absolument pas. Imaginez si, au lieu d'entrer mécaniquement dans la salle, on prenait une demi-minute pour se

¹⁹⁰ A. Mascagni, « Al mattino », *Canti*, op.cit., p. 180.

dire à soi-même : « La douleur que je ressens, l'effort que je fais, la difficulté que je vis, la mauvaise journée qui m'attend... », avant de réciter l'*Angélus* avec cette conscience. Je vous invite à vérifier ce qui se passerait.

C'est la même chose avec la Fraternité. Quand est-ce que je prends conscience de sa valeur ? Quand je vois qu'elle m'aide. La Fraternité doit être un lieu où chacun peut être soi-même, où on peut poser sa difficulté, où on se sent aidé par le simple fait de participer, si bien que l'on rentre à la maison différent. Autrement, quel sens cela aurait-il pour nous ? Mais cela arrivera difficilement si nous y allons distraitement, détachés du fondement humain, pour reprendre les termes d'hier. Ce moment exige de nous de ne pas écarter notre humanité, de tout faire pour qu'il nous soit utile, pour nous et tous les amis présents. Un geste tel que celui que nous vivons ensemble, par exemple, est un grand exercice d'humanité, dans la mesure où l'on adhère, où l'on s'implique, où l'on est présent, car le salut est impossible sans la liberté. C'est pour cela que j'ai commencé par le texte magnifique de Péguy. Dieu veut que nous collaborions à notre salut, autrement ce ne sera jamais le nôtre. Par conséquent, si l'on ne s'implique pas soi-même et que l'on ne vérifie pas si ce que l'on vit dans la Fraternité nous aide, qu'on ne vienne pas ensuite me demander si on est content ou pas ! Vous le voyez vous-mêmes, les premiers. Ce n'est pas comme si nous avions perdu tout à coup le critère pour juger ce que nous faisons en nous rassemblant.

Il reste encore une question. Avec quel critère choisir le groupe de Fraternité ? Au fond, pour nous qui avons rencontré quelque chose, choisir, c'est reconnaître. Nous n'avons pas décidé derrière un bureau ce qui correspondait aux exigences de notre cœur : nous l'avons trouvé devant nous et nous l'avons reconnu. Nous avons obéi. Quel est alors le critère pour choisir le groupe de Fraternité ? Reconnaître les personnes qui nous aident le plus à réaliser ce que nous voulons dans la vie, à suivre ce qui rend joyeux. Tu découvres toi-même si des compagnons de route t'aident. Le Mystère n'a pas besoin de t'envoyer un ange pour te le faire comprendre, tu n'as pas besoin de me le demander. C'est le Seigneur qui fait vibrer ta vie à travers ces amis, en te les faisant percevoir comme une aide pour ton chemin. Alors, c'est facile : il s'agit de suivre ce que le Mystère nous fait expérimenter, comme cela s'est produit lorsque nous avons suivi la Fraternité. Le critère qui me fait être ici est le même que pour choisir le groupe de Fraternité.

Bon travail à tous.

Au cours des exercices de la Fraternité à Avila, en Espagne, prêchés par le père Julián Carrón, une assemblée finale s'est tenue dimanche 7 mai ; nous proposons ici trois questions et leurs réponses.

Tu as dit qu'il faut parcourir un chemin pour découvrir notre humanité comme une présence vitale et percevoir le cri qui nous constitue. Tu as dit aussi que la première étape est de nous ouvrir à nous-mêmes et de nous regarder avec sympathie. J'éprouve certaines difficultés à comprendre ce que signifie ce regard dont tu parles. En réalité, j'ai du mal aussi à comprendre quand tu parles d'expérience originelle comme point de départ, en m'incitant à ne pas m'arrêter aux impressions partielles, mais à aller au fond des véritables nécessités, que je peux reconnaître par exemple quand je vis des expériences douloureuses, qui réveillent effectivement l'exigence de sens que le Christ seul peut combler. J'aimerais mieux comprendre tout cela.

Julián Carrón. Je peux te poser une question ?

Oui.

Puisque tu es là, je veux en profiter pour dialoguer avec toi. As-tu déjà fait, au cours de ta vie, l'expérience de t'apercevoir de quelque chose que tu n'avais jamais remarqué auparavant ? Il faut partir de ton expérience. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas de répondre à vos questions, je ne cesse de vous le répéter, mais de vous aider à comprendre comment vous pouvez y répondre vous-mêmes. Te rappelles-tu un moment où tu t'es surprise à remarquer quelque chose qui était déjà là, mais que tu ne parvenais pas à voir avant ?

Oui.

C'est le point de départ. Qu'est-ce qui t'a permis de le voir ? Où as-tu appris ce regard ? Pour le dire autrement, qu'est-ce qui t'a permis d'avoir ce regard à propos duquel tu m'interroges maintenant ?

Avant tout le fait d'avoir écouté quelqu'un qui me disait qu'on peut voir les choses de manière différente.

Et où l'as-tu entendu ? À l'université, en faisant du yoga, au cinéma ?

Non, ici, avec vous.

Mes amis, l'histoire est vraiment concrète, c'est un fait ! Quand on parle d'une histoire particulière, on se réfère à un lieu précis. C'est ici que tu as fait cette expérience. Pourquoi ici ? Si vous n'effectuez pas ce travail sur ce qui vous arrive, vous ne trouverez pas la réponse à vos questions, parce que tout restera abstrait. À ton avis, pourquoi ici ?

Parce que vous regardez comme cela.

Nous, et pourquoi nous ? Qu'avons-nous que les autres n'ont pas ? Tu as dû rencontrer bien d'autres personnes dans ta vie ; alors, pourquoi n'as-tu fait cette expérience qu'avec nous ? Qu'avons-nous de différent ?

J'ai des frissons à le dire, mais c'est comme si le Christ était plus près de vous. Le Christ est plus près de nous, ou le Christ est ici ?

Il est ici.

Voilà notre grand problème. On ne pourra pas saisir la nature du christianisme sans le comprendre, et alors tout deviendra très abstrait. La Samaritaine avait rencontré de nombreuses personnes dans sa vie, mais elle a pu vraiment voir sa soif seulement quand elle s'est trouvée face à Lui. La femme hémorroïsse avait cherché bien des médecins et aucun n'avait pu la soigner. Cela ne l'avait pas freinée dans sa recherche, elle avait continué à chercher. Puisqu'elle ne pouvait pas se résigner parce que la vie la pressait, parce qu'elle souffrait, parce qu'elle avait mal, parce qu'elle savait qu'existait pour elle la possibilité d'aller mieux, quand elle a entendu parler de quelqu'un de réel, de concret, d'historique, qui faisait certaines choses, elle est accourue, avec le désir de toucher ne serait-ce que le bord de sa tunique. Qui lui a permis d'être face à sa maladie sans la censurer ? A-t-elle dû la censurer pour entrer en rapport avec le Christ ? Non, c'est justement sa maladie qui l'a poussée à entrer en rapport avec le Christ, et non le fait de la mettre de côté dans le débarras de la vie. Du reste, elle ne pouvait pas la mettre de côté, elle sentait la douleur en elle, elle ne pouvait pas se lever le matin sans ressentir l'urgence de trouver une réponse à cette situation. Que la vie serait différente si chacun de nous ressentait cette douleur ou cette infirmité ! La douleur l'aiguillonnait. Cela la poussait à le chercher. Mais ce n'est que devant Sa présence qu'elle a pu regarder jusqu'au bout sa maladie, sans avoir besoin de réduire son humanité. Ce regard entier sur elle-même, elle l'a appris face à une présence. Elle n'a pu être totalement loyale envers elle-même, envers ce dont elle avait véritablement besoin, que face à une présence. Cela nous arrive aussi : lorsque nous n'avons pas la présence du Christ sous les yeux, nous sommes incapables de regarder ce qui nous fait souffrir.

Il y a quelques années, Rosa Montero a écrit un article dans *El País* dans lequel, à partir du souvenir d'un épisode de sa vie, elle dit à un moment donné : « Désirer est toujours un problème ». Par conséquent, il vaut mieux ne pas prendre en compte ce que l'on désire. Elle ajoute : « Désirer est toujours un problème, et encore plus quand les désirs se réalisent ». Ensuite, elle cite sainte Thérèse – et comment ne pas la citer ici, à Ávila ? : « On verse plus de larmes pour les prières exaucées que pour celles qui ne sont pas accueillies ». Pourquoi ? Parce que c'est lorsqu'on reçoit une réponse et qu'on se rend compte qu'elle ne suffit pas que commence le problème. Si j'attends que quelqu'un satisfasse un désir que j'ai, que cette personne arrive, mais que mon désir n'est pas résolu pour autant, alors le problème grandit, il ne diminue pas. « C'est pour cela, à cause de cet exaspérant manque de fiabilité des désirs et de leur capacité infinie de nous blesser

d'une manière ou d'une autre, que certaines religions et philosophies orientales préconisent de les refuser ». À notre époque, nous revenons à certaines religions qui, pour éviter la souffrance, invitent à ne pas regarder l'homme. Sans dents, plus de douleur. Si je ne le considère pas, je ne l'ai pas. C'est comme si l'on disait : « La femme hémorroïsse ne voit pas son infirmité, donc elle ne l'a pas ». Ou bien : « Je ne pense pas à la soif, donc je ne l'ai pas ». Ne pas désirer équivaut à ne pas souffrir. Si quelqu'un est vaincu d'un tel raisonnement, qu'il l'applique : il verra ensuite ce qui se passe dans sa vie. Mais ensuite, Rosa Montero se rend compte que « les Occidentaux que nous sommes pensent que le désir est le moteur de la vie, et que la paix que l'on peut atteindre en l'éliminant ressemble trop à la tranquillité du cimetière ». Alors, que faire ? « Le cœur de la question est peut-être de désirer dans notre horizon ». Voilà la solution proposée : régler le désir, comme le chauffage. « Désirer ce que nous pouvons raisonnablement obtenir, ce qui est à notre portée ; autrement dit, apprendre à désirer ce que l'on a ».¹⁹¹ En un instant, l'homme, avec sa nature originelle, est effacé. Le moi n'existe plus. Le moi est balayé, avec son exigence originelle.

Nous ne sommes pas ici, aux Exercices spirituels, pour regarder le ciel et avoir le visage triste ; nous sommes ici pour dialoguer avec la pensée moderne dans toute sa profondeur et sa densité. Ne nous isolons pas pour nous défendre de la réalité. Nous ne sommes pas venus ici pour nous défendre de la réalité, mais pour la regarder en face. À chacun de décider. Qu'est-ce qui permet de la regarder en face ? Alors, on commence à comprendre, peut-être, le titre des Exercices. La joie est possible parce que le Christ existe. Il est le seul qui sauve le désir, le seul qui a eu l'audace de voir le désir de la Samaritaine, le seul qui permet de voir notre désir ; autrement, nous revenons au paganisme d'avant le Christ : le désir est une *hybris*, quelque chose de très dangereux ; donc, on se contente de moins.

Il y a une scène d'un film d'Ingmar Bergman, *Fanny et Alexander*, qui m'a toujours marqué. Vers la fin, lors d'un déjeuner, un personnage dit : « Nous, les Ekdahl [c'est le nom de la famille] [...], nous ne sommes pas venus au monde pour le scruter en détail. [...] Nous ne sommes pas préparés, équipés pour certaines enquêtes. [...] Nous vivons petit..., dans le petit monde. Et nous nous en contenterons ». Le mieux serait de se contenter ; la vie serait faite pour cela : être heureux quand on est heureux, quand on arrive à l'être, à être gentils, généreux, tendres et bons. En quoi consisterait le bonheur ? Il l'explique tout de suite après : « Jouir de ce petit monde, de la bonne cuisine, des doux sourires, des arbres fruitiers en fleurs, ou encore d'une valse ».¹⁹² Voilà la proposition, exactement comme celle du paganisme avant le Christ. Quand le Christ disparaît de l'horizon, quand on

¹⁹¹ R. Montero, « La piscina que no fue y otros deseos », *El País*, 18 avril 2010. Nous traduisons.

¹⁹² *Fanny et Alexander (Fanny och Alexander, SV-FR-RFT 1982)*, régie de Ingmar Bergman.

n'arrive plus à le voir, il ne reste qu'à s'adapter, se contenter de valse mélodieuses, d'arbres fruitiers en fleurs et d'un bon repas. À vous de voir si cela répond au besoin que vous éprouvez. Voilà où nous en sommes. Le défi n'a pas d'autre nature, ne vous y trompez pas, nous ne sommes pas ici pour parler de sujets marginaux : nous cherchons à découvrir ce qu'est la vie, et ce qui lui répond. Alors, la regarder, que je puisse la regarder, c'est déjà le premier signe de sa présence.

Donc, si tu t'aperçois avec surprise que, au cœur de la culture qui nous entoure (dont nous sommes pleins nous aussi et qui nous répète : « Il vaut mieux que tu ne m'interroges pas, parce que je ne suis pas équipée pour examiner tes questions, censurons-les, distrayons-nous avec les choses, nous vivrons mieux »), il existe un lieu où l'on peut regarder tout l'humain qui nous habite, demande-toi pourquoi.

Le deuxième point de la première méditation m'a beaucoup aidé et touché, lorsque tu parles du pardon, parce que bien souvent dans ma vie, je me suis vu submergé par l'expérience du pardon, de la surprise du pardon, comme l'Innommé. Mais je me suis reconnu aussi en Mañara, qui a rencontré Girolame comme moi j'ai rencontré le mouvement ; cela fait désormais vingt ans, mais je vois que, dans ma vie, il y a des choses que j'ai mal faites et qui ont laissé des traces ; cela se voit, on voit que le mal fait a pu briser une vie. À ce moment-là, on se sent impardonnable, on arrive à se sentir impardonnable, on se déteste. Tu as dit que le problème est que l'on ne s'abandonne pas. Je crois que c'est parce que nous sommes souvent pleins de nous-mêmes. Dans la confession, on s'abandonne, on s'abandonne toujours, ce n'est pas un geste mécanique, c'est un abandon total. Je crois que vivre ainsi est révolutionnaire. C'est la plus grande des libérations. Qu'est-ce qui permet de s'abandonner à ce point ? En effet, je vois que ce point est très important : j'y joue une grande partie de moi-même.

Vous comprenez pourquoi Péguy dit que Dieu veut que le salut soit le nôtre ? Si l'on se rend vraiment compte de son propre mal, plus on en est conscient, plus on voit à quel point il est impardonnable et qu'on ne peut l'effacer ; c'est normal. Je ne peux l'effacer du tableau d'un coup d'éponge. Il revient. La faute est donc une expérience très humaine : il suffit en effet d'aimer une autre personne pour ressentir toute la douleur pour le mal qu'on lui a fait : à la personne que j'aime, et non à celle que je n'aime pas. Combien de fois voyons-nous des personnes qui ont fait du mal, par exemple un attentat terroriste, et qui le portent toute leur vie. Même le fait d'avoir expié la peine infligée ne suffit pas pour guérir la blessure que le mal a laissée. Lorsqu'on a fait certaines choses, elles ne disparaissent pas dans le temps ; au contraire, plus le temps passe, plus on se rend compte du mal que l'on a fait, des blessures que l'on a causées et auxquelles on ne peut remédier, parce qu'on ne peut ressusciter les personnes que l'on a tuées, on ne peut les rendre à ceux

qui souffrent et nous haïssent parce qu'ils les ont perdues. Nous sommes face à une question essentielle et, si nous ne parvenons pas à la résoudre, nous ne pourrions trouver la paix. Je comprends alors la révolution que Jésus introduit dans la vie. Comment Dieu répond-il à notre drame ? Pas par une abstraction, une analyse psychologique, une théorie, mais par une histoire particulière, une présence humaine, concrète, qui nous dit : « Tes péchés te sont pardonnés ». Vous comprenez le souffle de joie qui traverse chaque page de l'Évangile ? On n'a jamais rien vu de semblable. Cela dépasse tellement toute imagination que cela nous scandalise presque. Je repense toujours à une personne qui avait subi les conséquences d'un attentat, avec sept projectiles dans le corps, et lorsqu'elle entendait certains d'entre nous en Italie parler de miséricorde, cela la révoltait : « Comment ? Qu'est-ce que tu dis ? ». Nos paroles ne guérissaient pas sa blessure. Qu'est-ce qui lui a permis de regarder la blessure et de se libérer de ce mécanisme infernal dont elle était prisonnière, cet engrenage dont elle ne parvenait pas à sortir, parce que plus elle vivait, plus la scène lui revenait devant les yeux ? Elle disait : « Je ne pouvais pas me réveiller le matin sans avoir à l'esprit les scènes d'horreur que j'avais vécues, ou que d'autres avaient vécues et qu'ils m'avaient racontées, tous les visages de souffrance des personnes ». Mais à un moment donné, après avoir passé du temps avec certains de nos amis, une autre perspective a commencé à apparaître : « Depuis que je vous ai rencontrés, la première chose qui surgit devant mes yeux le matin quand je me réveille, ce sont vos visages heureux ». Il n'y a pas eu d'autre manière de guérir la blessure : une histoire particulière, des visages de personnes heureuses, qui l'ont libérée de l'engrenage dont elle était prisonnière, si bien qu'elle a enfin pu en sortir et se libérer du carcan qui la retenait. Qu'est-ce qui permet cette libération ? Une grâce, comme je le disais hier, l'étincelle qui nous offre un instant de pauvreté d'esprit. Mais, comme nous le voyons dans *Miguel Mañara*, cela n'arrive pas une fois pour toutes. Dans la plupart des cas, cela se passe différemment. C'est ainsi que Miguel Mañara revient voir l'abbé, après avoir été confessé et absous par ce dernier, pour se lamenter de ses péchés, comme nous nous lamentons des nôtres. Que lui dit l'abbé ? Il lui répète le jugement que l'Église a porté le jour où il s'est confessé : « Tes péchés te sont pardonnés, tout cela n'a jamais existé ». L'Église n'utilise pas de mots vides, ce ne sont pas des paroles en l'air, c'est un jugement : tout cela est pardonné. Mais ce jugement doit pénétrer dans les entrailles du moi ; c'est donc une lutte que mène Mañara pour accepter, accueillir, embrasser ce jugement et s'abandonner. En cela consiste le travail que chacun doit faire. Chacun de nous sait qu'il est pardonné, mais il doit revenir entendre l'annonce de ce pardon, il doit revenir pour le reconnaître présent, il doit l'avoir à nouveau sous les yeux, il doit constamment confronter sa douleur à cette bonne nouvelle. « C'est que tu penses à des choses qui ne sont plus (et

qui n'ont jamais été, mon enfant [Tes péchés sont pardonnés !]). Tout cela n'a jamais été. ».¹⁹³ Il faut à chaque fois confronter le moindre remords à cette vérité, qui est la vérité de nous-mêmes, à laquelle nous avons encore du mal à céder. C'est comme si l'on disait : « je doute de la beauté de ces montagnes ». Si les montagnes pouvaient parler, elles répondraient : « Mais que nous importent tes doutes ? Tes doutes ne changent pas la réalité de notre beauté ». En modernes que nous sommes, nous avons pensé pouvoir, par notre pensée, décider nous-mêmes ce qu'est la réalité ; nous avons cru qu'elle est réelle parce que nous la pensons telle. Non, la réalité est réelle parce qu'elle est réelle. Si elle n'est pas réelle, même si tu la penses telle, elle n'est pas réelle : ce n'est pas toi qui la rends réelle. « Tes péchés te sont pardonnés ». Le problème sera le temps dont tu as besoin pour te convertir à ce qui est réel (dans ce cas, le fait que tes péchés n'existent plus), et donc pour laisser entrer le Christ dans ta vie. En effet, le regard qui définit la vie avec vérité est celui que Jésus a introduit, mais il faut que je l'accueille. Cela ne peut arriver sans ma liberté. Ce regard ne peut être le mien sans moi. Dieu, qui nous a créés sans nous, ne peut pas nous sauver sans nous. C'est la liberté nécessaire pour que le salut soit le nôtre. C'est pourquoi je vous demande toujours comment vous pouvez vivre sans relire le passage dans lequel don Giussani parle du « oui de Pierre ».¹⁹⁴ Il faut le relire justement pour répondre à ce que tu demandes. J'ai besoin de le relire pour me regarder à nouveau comme Jésus regardait Pierre ; je dois le relire pour pouvoir me regarder vraiment, pour pouvoir me regarder comme il m'a regardé et comme il me regarde maintenant. Si on ne laisse pas entrer sa présence, il n'y a rien à faire. Quand vous êtes tristes, relisez-le, pour reconnaître sa présence, car sans reconnaître sa présence, il n'y a rien à faire. Quand vous êtes dans la détresse et que vous vous sentez impardonnables, relisez le « oui de Pierre », comme des mendiants, en remerciant : « Heureusement que je suis triste, désespéré, et que je me sens impardonnable, parce qu'autrement, je ne l'aurais pas relu, je n'en aurais pas ressenti le besoin, j'aurais pensé que je savais déjà ». Je le relis sans cesse pour saisir toute la gratuité avec laquelle Il me pardonne. Il nous pardonne et nous laisse tout le temps dont nous avons besoin pour l'accueillir, pour céder à son pardon, à son étreinte.

Qu'est-ce que la présence du Christ que tu décris ? Comment est-elle ? Y a-t-il un lien avec la chair, la circonstance, l'histoire, les hommes ? Ou bien le Christ

¹⁹³ O. Milosz, *Miguel Mañara*, Silvaire, Paris 1957, p. 63. Cité in L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 111.

¹⁹⁴ L. Giussani - S. Alberto - J. Prades, *Engendrer des traces dans l'histoire du monde*, op.cit., p. 105 ss.

existe-t-il sans que l'on puisse le voir ni le toucher ? Coïncide-t-il avec la chair, avec l'autre, ou est-il un ajout détaché de cette chair ? Pour être plus clair, dans la chanson d'hier, Andare..., Chieffo parle de don Giussani, de l'homme Luigi Giussani. « Tes yeux voyaient tout et parlaient au cœur / tes paroles portaient le feu et le désir d'aller... aller ». ¹⁹⁵ La dimension charnelle de sa présence semble évidente quand tu parles des premiers qui ont suivi Jésus : Jean, André, Pierre. Toutefois, quand tu parles de sa présence aujourd'hui, comment fais-tu pour la concrétiser dans une chair, avec un nom et un prénom ? J'aimerais que tu puisses le montrer plus concrètement dans notre expérience, dans notre histoire, pour nous aider à l'identifier, chacun individuellement et tous ensemble, comme compagnie.

Comment Jean et André auraient-ils répondu à ta question de savoir si le Christ a un rapport avec la chair ?

Qu'il coïncide avec la chair

Qu'il coïncide avec la chair. Comme le dit don Giussani, « c'est dans une chair que nous pouvons reconnaître la présence du Verbe fait chair ; si le Verbe s'est fait chair, c'est *dans une chair* que nous le trouvons » ¹⁹⁶, dans une réalité humaine. Toutefois il ne s'agit pas d'une réalité humaine quelconque, mais d'une réalité humaine investie et transformée par le Christ. Il se rend présent dans l'histoire à travers ceux qu'il choisit et qui le reconnaissent, qui l'accueillent – voici à nouveau la liberté – et sont changés par lui. Il suffit de penser à ce qui est arrivé à chacun de nous. Pourquoi sommes-nous ici ? Parce que nous avons rencontré une humanité différente, une manière de vivre, d'être ensemble, d'affronter les problèmes, de voir ce dont nous avons besoin et ce dont l'autre a besoin, que nous n'avions jamais vue auparavant. Nous nous sommes trouvés face à des traits si humains que nous avons été aimantés, et nous n'avons pas pu nous empêcher de nous demander ce qui faisait naître cette manière différente de vivre, si palpable. Bref, ce n'est pas une réalité humaine en soi qui nous a attirés, mais une humanité façonnée par le Christ, avec un accent précis, faite de personnes avec des noms et des prénoms, qui s'est engagée grâce au témoignage d'un homme concret, comme tu l'as rappelé. Mais cela nous fait comprendre un point essentiel : de même que le Christ est devenu présent de manière persuasive à travers le oui de don Giussani et de tant d'autres qui l'ont suivi, de même le Christ se rend présent maintenant à travers notre oui, notre séquelle vécue. Le Christ n'est pas une étiquette que l'on applique à n'importe quelle manière d'être ensemble ou d'affronter les circonstances : il se rend témoignage à travers le changement qu'il provoque dans la chair de notre vie, si nous le laissons entrer. Il est facile de le reconnaître à l'œuvre, ses traits sont

¹⁹⁵ C. Chieffo, « Andare... », in P. Scaglione, *La mia voce e le Tue parole*, op. cit., p. 272.

¹⁹⁶ L. Giussani, *L'attrattiva Gesù*, op. cit., p. 123.

uniques. De même, il y a une manière d'être ensemble – dans la distraction, l'oubli ou la présomption – qui ne lui rend pas gloire.

L'an dernier, j'ai été touché par un fait, que j'ai ensuite raconté dans un article.¹⁹⁷ Un migrant musulman est arrivé en Italie et a été orienté vers un centre d'accueil. Un volontaire lui demande : « Tu veux de la viande ou du poisson ? ». Il se met à pleurer. Ce n'était pas quelqu'un de sentimental. « Pourquoi pleures-tu ? », lui demande-t-on ; il raconte qu'il a travaillé dix-huit ans pour un patron qui le maltraitait et le frappait. Mais maintenant, parmi les « infidèles », quelqu'un l'appelait enfin par son nom et lui demandait même ce qu'il voulait choisir dans le menu. « Des personnes comme cela pourraient-elles aller en enfer ? », a été sa question finale. En le racontant dans une conversation en Italie, j'ai dit : « Qu'a perçu cet homme ? Cela n'aurait pu se produire si le Verbe ne s'était pas fait chair ». Certains m'ont dit : « N'exagérons rien, par pitié ! Cela dépend de notre éducation. Nous sommes ainsi parce que nous avons été éduqués à accueillir les gens ». Non, il ne s'agit pas d'être « bien élevés », et il faut que quelqu'un vienne d'ailleurs pour nous faire prendre conscience de ce que nous avons reçu et qui fait désormais partie de notre manière de regarder la réalité. Il s'agit de quelque chose qui n'aurait pas eu lieu, qui ne nous appartiendrait pas, si le Christ n'était pas entré dans l'histoire. Mais nous en avons nous-mêmes perdu conscience. En effet, le dialogue que je viens de citer a eu lieu avec des personnes du mouvement !

Après la première méditation des Exercices en Italie, un message m'a été transmis par l'intermédiaire d'un ami : « Si tu en as l'occasion, transmets mes remerciements à Julián. Si j'avais pu, je lui aurais lavé les pieds, comme Marie-Madeleine, avec les larmes que j'ai versées. Même dans la première rencontre, je n'ai pas vu avec une telle évidence la présence du Christ et le désir si démesuré de lui que j'ai vu aujourd'hui ». Combien de fois, en rencontrant quelqu'un, nous nous surprisons à dire cela. Le Christ n'est pas « indépendant de », ou « juxtaposé à », mais il est « dans » une chair. Chacun doit voir où cela arrive pour lui, où il le découvre, où cela lui est donné, à travers quelle main cela lui est tendu en ce moment. Autrement, nous serions comme les disciples tout de suite après la résurrection : rien de ce qu'ils avaient vu, sans compter toutes les fois où ils avaient mangé et bu avec lui, ne suffisait pour surmonter leur tristesse. Seule sa présence présente peut la vaincre. La question est donc essentielle. C'est pourquoi, plus le temps passe, plus grandit l'intérêt de participer à cette histoire. L'intérêt pour cette histoire coïncide avec l'intérêt pour l'expérience de sa présence contemporaine. Parfois, le dernier arrivé, comme le migrant cité, s'aperçoit de la valeur de

¹⁹⁷ Cf. J. Carrón, « Le Noël des croyants, des gestes d'humanité qui mettent le cœur en mouvement », *Corriere della Sera*, 23 décembre 2015, p. 35.

notre compagnie plus que nous-mêmes qui sommes dedans. Le dernier arrivé fait revenir dans notre conscience ce qui s'est obscurci en nous, qui fait que nous nous demandons où est le Christ, s'il est dans la chair ou ailleurs. Alors, le problème est de savoir si, devant moi, ou quand je me trouve dans un lieu donné avec mes amis – là, pas ailleurs, pas à côté, pas après, mais à ce moment-là – se passe quelque chose qui fait que je ne peux pas ne pas sentir en moi une tension exaspérée pour dire son nom. Chacun doit identifier où cela arrive, avec qui cela arrive, dans quelle chair le Christ m'atteint aujourd'hui.

MESSE

Lectures de la Sainte Messe : At 2,14.22-33 ; Ps 15 ; 1 Pi 1, 17-21 ; Lc 24,13-35

HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI

Ils n'avaient qu'un désir : s'éloigner de cette ville qui avait été le théâtre de leur échec, ainsi que de la mort de Jésus. Ils avaient les yeux tristes parce qu'ils s'étaient aperçus qu'ils avaient espéré en vain et ils étaient désormais vidés, car ils ne savaient plus quoi d'autre espérer. Pendant de longs mois, ils avaient tenacement et illusoirement cultivé l'espoir d'un Jésus libérateur, mondain et politique, même si Jésus lui-même avait toujours tout fait pour démentir ces idées qu'ils se faisaient de lui.

Ils étaient vraiment des fous au cœur lent !

Fous, c'est-à-dire incapables de comprendre la réalité (l'adjectif employé n'indique pas tellement une qualité morale, mais plutôt une incapacité dans le domaine de la connaissance), et au cœur lent, c'est-à-dire dont le cœur n'est pas capable de battre plus rapidement, de se passionner pour quelque chose de différent de l'image qu'ils avaient à l'esprit.

Ce n'est pas étonnant qu'ils ne reconnaissent pas Jésus qui marche à côté d'eux pendant qu'ils fuient une réalité désormais devenue insupportable. En fait, l'avaient-ils jamais connu vraiment ? En tout cas, ils l'avaient très tôt enveloppé et emprisonné dans leurs rêves, tant qu'ils étaient encore avec lui.

Maintenant, Jésus est réduit à un sujet de discussion, peut-être même de dispute entre eux, qui sont –pour l'énième fois– à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose qu'ils puissent accuser de leur échec.

Pourtant, le Christ ressuscité s'approche encore d'eux, justement d'eux.

C'est lui qui reprend l'initiative, qui réveille en eux le désir d'une compagnie avant tout humaine, qui leur montre que la réalité a encore quelque chose à dire à leur fermeture. Ils le reconnaissent à la fraction du pain. Dans le geste de l'eucharistie, mais aussi dans la multiplication des pains, c'est-à-dire au moment où ils font de nouveau l'expérience d'une plénitude inimaginable, du Christ qui se donne sans limites, précisément à eux.

C'est ce qui leur fait reprendre le chemin. Il redonne sens à cette compagnie de laquelle ils s'étaient éloignés et dans laquelle ils désirent maintenant revenir, où ils trouvent une confirmation de leur expérience de rencontre avec le Christ.

Envers nous aussi, ces jours-ci, le Christ a repris l'initiative, il a marché à côté de nous sur notre chemin ; dans le témoignage du père Julián, il nous a offert des paroles capables d'embraser à nouveau la demande et le désir de notre cœur.

Même la lutte ne nous fait pas peur, si nous sommes loyaux avec ce qui nous arrive maintenant. Le Christ, *vir pugnator*, rompt encore le pain pour nous, ici et maintenant. Le fait qu'il s'approche de nous, qu'il se redonne dans le pain rompu, voilà la seule certitude solide pour laquelle nous pouvons être dans la joie.

Malgré tout, malgré nous-mêmes, dans la joie.

MESSAGES REÇUS

Très chers amis,

la joie, ne se la donne pas qui veut. C'est aussi clair que le soleil. On ne peut que demander la grâce de la recevoir en cadeau. Qui plus est, la joie demande que ce don réponde à notre cœur et soit donc un don présent. Jésus est le don personnel qui surprend l'existence de celui qui l'accueille et la remplit d'une joie démesurée. Rien, pas même la douleur, nos fragilités ou le péché, n'est une objection à la croissance au fil des années de la joie comme dimension créative du cœur, dont jaillit la vraie vie.

Je souhaite à chacun d'en faire toujours plus l'expérience en s'identifiant avec le visage du Serviteur de Dieu Monseigneur Luigi Giussani.

Avec affection, une bénédiction spéciale,

S.E.R. cardinal Angelo Scola

Archevêque de Milan

Très cher don Julián Carrón,

que te parviennent, à toi et à tous les amis du mouvement, mes salutations et ma prière pour la bonne réussite de ces Exercices spirituels de la Fraternité de Communion et Libération. Je suis uni à vous sur le chemin du charisme qui a changé notre vie et qui nous a passionnés à l'annonce du Christ mort et ressuscité, dans le monde et dans le service à l'Église.

Le thème de ces Exercices – « *Mon cœur est dans la joie car tu es vivant, ô Christ* » – nous propose le fait dominant de notre vie, la source de la paix et de la joie qui, comme nous le rappelle le pape François dans *Amoris laetitia*, est une « dilatation du cœur » (*AL*, 126). Cela arrive aujourd'hui dans la communion avec le charisme dans le grand corps de l'Église. Ainsi, tout est différent et plus vrai dans les circonstances où le Seigneur nous appelle à vivre. Pour moi, même dans la situation complexe où la santé s'oppose faussement à un travail digne.

Plein de confiance, je demande pour tout le mouvement le don de l'Esprit et la disponibilité à faire le pas que tu nous indiques.

En invoquant sur vous tous la bénédiction du Seigneur et la protection de la Mère de Dieu, je vous salue cordialement.

S.E.R. monseigneur Filippo Santoro

Archevêque Métropolitain de Tarente

Très cher don Julián,

Le titre choisi pour ces Exercices de la Fraternité exprime la certitude qui accompagne notre vie : *Mon cœur est dans la joie car tu es vivant, ô Christ*. Dans cette période riche en défis pour notre foi, qu'il est beau et apaisant de recommencer chaque jour à reconnaître la Présence qui nous permet de vivre et de respirer en toute circonstance !

Je suis proche de toi et de tout le peuple généré par le charisme du Serviteur de Dieu don Giussani, et je vous accompagne par ma prière : que la Vierge réveille en chacun de nous cette « joyeuse assurance » que seul le Christ permet, et que l'Esprit fasse de nous des témoins passionnés pour les hommes, nos frères.

S.E.R. monsignor Corrado Sanguineti

Évêque de Pavie

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS

Sa Sainteté le pape François

Votre Sainteté,

nous avons profité de l'initiative la plus importante de notre mouvement, les Exercices de la Fraternité de CL – auxquels ont participé 22 000 personnes à Rimini et d'autres milliers en liaison satellite depuis 16 nations –, pour nous approprier toujours plus le contenu de la lettre que vous nous avez envoyée à la fin du Jubilé de la miséricorde. En faisant nôtre votre invitation à la pauvreté, « nécessaire, car elle décrit ce que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui », nous avons revécu l'expérience des pauvres de l'Évangile – Matthieu, Zachée, la Samaritaine –, qui ont reconnu le Christ comme la seule réponse appropriée au besoin qu'ils étaient eux-mêmes.

Dans la mémoire vivante de don Giussani, nous avons approfondi l'expérience de pauvreté qu'il nous a proposée, comme une vertu suscitée par la force d'attraction de Jésus dans notre vie (cette joie si précieuse sur laquelle toute vertu se fonde) : l'espérance certaine que Dieu accomplit le désir de notre cœur nous rend joyeux – c'est cette joie qui jaillit de Pâques, comme nous l'a rappelé le cardinal Menichelli pendant la célébration eucharistique – et pauvres, c'est-à-dire libres par rapport à la possession des choses, car, ayant trouvé le Christ, désormais, rien ne nous manque.

Nous sommes ensuite revenus sur les paroles de votre lettre concernant l'urgence du « partage avec ceux qui sont dans le besoin », auquel nous nous éduquons sans cesse à travers des gestes concrets : en partageant les nécessités des personnes âgées, des enfants, des malades et des pauvres, nous voyons que leur besoin est infini.

Evangelii gaudium a accompagné nos méditations, nous rappelant que seul le Christ présent est « l'annonce qui correspond à la soif d'infini présente dans chaque cœur humain » et que tous ont le droit de la recevoir, que personne n'en est exclu, comme vous nous l'avez témoigné notamment ces jours-ci en Égypte.

Reconnaissants pour votre message et pour votre bénédiction, nous continuons à prier en soutien de votre ministère universel. 35 ans après la reconnaissance pontificale, nous remettons toutes nos personnes dans vos mains : Votre Sainteté, servez-vous de nous pour dilater cet accueil positif à toute personne et à tout, qui surgit comme contre-coup du fait d'être possédés entièrement par l'amour du Christ « débordant de paix ».

père Julián Carrón

Sa Sainteté le pape émérite Benoît XVI

Saint-Père,

le contenu des Exercices de la Fraternité a été la lettre que le pape nous a envoyée à la fin du Jubilé de la miséricorde, dans laquelle il nous avait invités à vivre la pauvreté comme quelque chose de « nécessaire, car elle décrit ce que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui ». Vous continuez à être pour nous un témoin de cette pauvreté qui naît uniquement du fait d'être riches du Christ : rien ne manque à ceux qui ont été investis par la grande Présence. Par l'intercession de don Giussani, nous demandons à la Vierge de combler de joie vos journées et nous vous demandons une bénédiction pour toute notre Fraternité, en chemin dans le présent de l'histoire.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Angelo Bagnasco

Président de la Conférence Épiscopale Italienne

Chère Éminence,

aux Exercices spirituels de la Fraternité, qui ont réuni 22 000 personnes à Rimini, nous avons médité l'invitation à la pauvreté que le pape François nous a adressée dans la lettre qu'il nous a envoyée à la fin du Jubilé de la miséricorde, c'est-à-dire le rappel à l'essentiel de la vie chrétienne, à « ce que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui ». Nous percevons l'invitation du Pape à l'Action Catholique comme si elle s'adressait à nous aussi : « Partager la vie des gens » pour « montrer qu'il est possible de vivre la joie de sa foi », en témoignant de cela dans les circonstances quotidiennes de la vie.

père Julián Carrón

S.E.R. cardinal Kevin Joseph Farrell

Préfet du dicastère pour les laïcs, la famille et la vie

Votre Éminence, 22 000 adhérents à la Fraternité de Communion et Libération, ainsi que des milliers d'autres personnes qui suivent les exercices en liaison satellite depuis 16 nations du monde, renouvellent leur disponibilité à être des instruments de la mission de l'Église, dans la fidélité au charisme de don Giussani et en suivant le pape François, qui nous a invités à vivre « l'essentiel de la vie chrétienne », à savoir la pauvreté, « nécessaire, car elle décrit ce

que nous avons vraiment dans le cœur : nous avons besoin de Lui », du Christ présent qui nous libère.

père Julián Carrón

*S.E.R. cardinal Angelo Scola
Archevêque de Milan*

Très cher Angelo,

en ces jours, le Seigneur nous a surpris en nous faisant faire l'expérience de cette joie dont tu nous as parlé dans ton message. En méditant la lettre que le Pape nous a envoyée, nous rentrons chez nous plus conscients que nous sommes pauvres, c'est-à-dire que nous avons besoin de Lui, que nous sommes pleins seulement du Christ. Don Giussani continue à nous parler à travers le témoignage de sa vie saisie par le Christ et, pour cette raison, féconde en nous, ses enfants, désireux de revivre sa propre expérience aujourd'hui.

père Julián Carrón

*S.E.R. monseigneur Filippo Santoro
Archevêque Métropolitain de Tarente*

Très cher Filippo,

reconnaisants pour ton message, nous rentrons chez nous de ces Exercices spirituels en ayant plus besoin de Lui et en étant plus disponibles à partager la vie de tous, spécialement de ceux qui sont dans le besoin, comme le pape François nous l'a demandé, pour témoigner du Christ présent, qui rend la vie joyeuse en toute circonstance.

père Julián Carrón

*S.E.R. monsignor Corrado Sanguineti
Évêque de Pavie*

Très cher Corrado,

nous te remercions pour ton message et nous t'assurons que cette « joyeuse assurance » dont tu nous as parlé est un peu plus réelle pour nous, grâce à l'expérience du Christ qui se penche à nouveau sur notre besoin infini et qui nous fait plus pauvres et plus libres parce que plus pleins de lui.

père Julián Carrón

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE

Réalisé par Sandro Chierici

(Guide à la lecture des images tirées de l'histoire de l'art qui ont accompagné l'écoute des morceaux de musique classique à l'entrée et à la sortie)

Le patrimoine des mosaïques byzantines de Ravenne figure parmi les témoignages iconographiques chrétiens les plus importants du Haut Moyen Âge (V-VI^e siècle). Le parcours part de la basilique Saint-Vital, avec des scènes de l'Ancien Testament, et se poursuit avec les coupoles du Baptistère des Ariens et du Baptistère de Néon, pour suivre ensuite les scènes de la Vie et de la Passion du Christ sur les parois de Saint-Apollinaire-le-Neuf et se terminer avec l'abside de Saint-Apollinaire in Classe et avec le Mausolée de Galla Placidia.

1. Basilique Saint-Vital, voûte du chœur, *L'agneau mystique*
2. Basilique Saint-Vital, cul-de-four de l'abside, *Le Christ en gloire*
3. Basilique Saint-Vital, lunette méridionale, *Le sacrifice d'Abel et de Melchisédech*
4. Basilique Saint-Vital, lunette septentrionale du presbytère, *Abraham reçoit trois anges*
5. Basilique Saint-Vital, lunette septentrionale du presbytère, *Abraham reçoit trois anges*, détail, *Le sacrifice d'Isaac*
6. Basilique Saint-Vital, lunette septentrionale du presbytère, *Abraham reçoit trois anges*, détail, *L'offrande aux trois anges*
7. Basilique Saint-Vital, paroi septentrionale du presbytère, *Moïse reçoit la loi*
8. Basilique Saint-Vital, paroi méridionale du presbytère, *Moïse berger au pays de Madian*
9. Baptistère des Ariens, coupole, *Le baptême de Jésus*
10. Baptistère de Néon, coupole, *Le baptême de Jésus*
11. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *Le miracle des noces de Cana*
12. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La multiplication des pains et des poissons*
13. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La vocation de Pierre et d'André*
14. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison des aveugles de Jéricho*

15. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison de l'hémorroïsse*
16. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *Jésus et la Samaritaine*
17. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *Jésus et la Samaritaine*, détail
18. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La résurrection de Lazare*
19. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La prière du publicain et du pharisien*
20. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *L'obole de la veuve pauvre*
21. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *Le Christ sépare les chèvres et les brebis*
22. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison du paralytique*
23. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison du paralytique*, détail
24. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison du possédé*
25. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi septentrionale de la nef, *La guérison du paralytique de Bethesda*
26. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *La Cène*
27. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Jésus au Jardin des oliviers*
28. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Le baiser de Judas*
29. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Jésus conduit au jugement*
30. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Jésus devant le Sanhédrin*
31. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *L'annonce du reniement de saint Pierre*
32. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Le reniement de saint Pierre*
33. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Judas rend les trente deniers*
34. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Jésus devant Pilate*
35. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *La montée au Calvaire*
36. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Les saintes femmes au tombeau*
37. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *Les disciples d'Emmaüs*
38. Saint-Apollinaire-le-Neuf, paroi méridionale de la nef, *L'incrédulité de Thomas*
39. Saint-Apollinaire in Classe, *La croix absidiale*
40. Saint-Apollinaire in Classe, abside, *Saint Apollinaire au pied de la croix*
41. Mausolée de Galla Placidia, *La voûte avec la croix dans le ciel étoilé*
42. Mausolée de Galla Placidia, lunette du fond de la chapelle, *Le martyre de saint Laurent*
43. Mausolée de Galla Placidia, lunette au-dessus de l'entrée, *Jésus, le Bon Pasteur*
44. Musée archiépiscopal, *Le Christ guerrier*

Notes

Notes

Sommaire

MESSAGE ENVOYÉ PAR LE PAPE FRANÇOIS 3

Vendredi 28 avril, le soir

INTRODUCTION 4

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE STEFANO ALBERTO 23

Samedi 29 avril, le matin

PREMIÈRE MÉDITATION – « *Heureux les pauvres de cœur* » 24

MESSE – HOMÉLIE DE S. E. R. CARDINAL EDOARDO MENICHELLI
ARCHEVÊQUE D'ANCÔNE-OSIMO 47

Samedi 29 avril, l'après-midi

SECONDE MÉDITATION – « *Je ferai connaître la puissance
de mon nom à travers la joie de leurs visages* » 51

Dimanche 30 avril, le matin

ASSEMBLÉE 76

MESSE – HOMÉLIE DU PÈRE FRANCESCO BRASCHI 99

MESSAGES REÇUS 101

TÉLÉGRAMMES ENVOYÉS 103

L'ART EN NOTRE COMPAGNIE 106

